
U d'/of OTTAWA
39003002517315



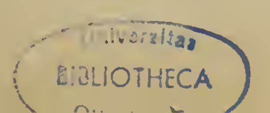
LE MIDI BOUGE

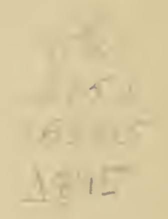
Émile Colin. — Imprimerie de Lagny.

PAUL ARÈNE

LE MIDI BOUGE

PARIS
ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR
26, RUE RACINE, PRÈS L'ODÉON





INTRODUCTION

A Albert Tournier.

Vous me demandez, mon cher Tournier, pourquoi, en tête d'un recueil de contes plutôt joyeux, j'inscris, comme titre, le refrain, à tort ou à raison devenu populaire, d'une des innombrables chansons de marche ingénument chantées en 1870 par les compagnies de soldats paysans.

Mais, le titre en question, c'est vous-même, mon cher Tournier, qui, un jour, me le conseillâtes ; peut-être votre amitié a-t-elle oublié ce détail.

Je le tins dès lors pour adopté.

En outre, je souffrais dans mon cœur de père, oui ! je souffrais de voir mon refrain chaque jour employé, par des septentrionaux malicieux et sous forme de citation ironique, à l'encontre de ce Midi que nous aimons tous les deux et qu'il est devenu si facile de railler depuis que, bonne bête, il donna la formule en se raillant lui-même.

Maintenant du moins, quand on citera « Le Midi bouge », j'aurai la satisfaction de dire : — Après tout, ça fait toujours un peu de réclame et Flammarion sera content !

Voilà déjà deux motifs qui, au besoin, suffiraient à justifier mon choix. Essayons d'en trouver un troisième.

Bien que la signification d'un titre n'ait

plus qu'une valeur relative, et quoique le public fasse volontiers bon marché de la marchandise pourvu que le pavillon flamboie, néanmoins, afin de satisfaire les esprits logiques et méticuleux qui, même lorsqu'elle n'existe pas, veulent savoir la raison des choses, j'ajouterai que mon titre devient clair comme le jour à condition de l'entendre par antiphrase et de se rendre compte que ces mots « Le Midi bouge » veulent ici précisément dire : « Attention ! aujourd'hui le Midi ne bougera pas. »

Et certes ! nulle étiquette ne pouvait mieux convenir à ce petit livre où il est démontré en maint endroit avec quel beau calme et quelle sereine philosophie, quel détachement supérieur et avisé des passagères contingences, le vrai méridional sait éviter de prendre au tragique certains accidents de la vie — par exemple : le cocuage! — accidents fâcheux sans doute mais primordiaux, et

dont les générations modernes, sous la délétère influence de je ne sais quels brouillards venus du Nord, sont vraiment trop enclines à s'exagérer le désagrément et l'importance.

P. A.

LE MIDI BOUGE

LE JAMBON DU SIEUR ANSEAUME

Il faut moins que rien, en vérité ! pour changer parfois au réveil les dispositions intimes de l'heureux possesseur d'un Moi tant soit peu subtil et précieux. Hier matin, en consultant mon Moi — ce qui est pour l'Intellectuel une analogue obligation à celle qui fait au bourgeois chaque jour consulter son baromètre — hier je venais de m'apercevoir que le susdit Moi, enclin plus que jamais aux désespérances, se trouvait attristé profondément par la particulière hideur des

dont les générations modernes, sous la délétère influence de je ne sais quels brouillards venus du Nord, sont vraiment trop enclines à s'exagérer le désagrément et l'importance.

P. A.

LE MIDI BOUGE

LE JAMBON DU SIEUR ANSEAUME

Il faut moins que rien, en vérité ! pour changer parfois au réveil les dispositions intimes de l'heureux possesseur d'un Moi tant soit peu subtil et précieux. Hier matin, en consultant mon Moi — ce qui est pour l'Intellectuel une analogue obligation à celle qui fait au bourgeois chaque jour consulter son baromètre — hier je venais de m'apercevoir que le susdit Moi, enclin plus que jamais aux désespérances, se trouvait attristé profondément par la particulière hideur des

crimes désormais bas et sans beauté dont s'ensanglante le Paris moderne...

Bref! pour parler le clair langage de Voltaire et des bonnes gens, encore sous l'impression d'un horrible drame, assassinat de fille galante ou de vieille rentière, que tous les journaux, depuis une semaine, commentent avec leur ordinaire complaisance, j'étais en train de broyer du noir, quand un fait-divers, oui! un simple fait-divers de l'*Argus Cantaperdicien* est venu chasser les brouillards et me remettre du soleil dans l'âme.

Vous saurez que ce titre pompeux désigne l'unique et modeste gazette d'un pays qui m'est resté cher, les gens de Canteperdrix, avec un léger pédantisme à la seizième siècle, aimant se faire appeler Cantaperdiciens comme les gens de Pamiers, Apaméens, et ceux de Bayeux, Bajocasses.

Le fait-divers, d'une ingéniosité touchante et bien provinciale, relatait bravement ceci :

« Le mardi, 5, veille des Rois, des malfaiteurs de la pire espèce ont volé dans le basti-

don du sieur Anseaume un jambon et deux bouteilles de vin vieux. »

N'est-ce pas à partir tout de suite, ce soir, par le premier train qui chaufferait : non pour les pays bénis d'au delà Marseille où, dans un ciel de dur lapis, le soleil toujours chaud semble sourire en regardant les roses toujours vivantes des haies, où le flux de la mer perpétuellement soupire aux spélunques sonores l'antique chanson des Sirènes, où jamais la neige et le givre et leur floraison de froids cristaux remplaçant la feuille sur l'arbre ne viennent en hiver interrompre le dialogue murmuré des palmes vertes et de la brise; mais pour la paradoxale bourgade qui, à cette époque fertile en escarpes, ne connaît comme pires malfaiteurs que de joyeux garçons dont la criminalité se limite au vol, — est-ce bien un vol? — d'un jambon et de deux bouteilles de vin vieux?

« Le mardi, 5, veille des Rois... » Dégustons à loisir ces lignes suggestives :

« Un jambon ! »

Je le vois d'ici, ce jambon : ferme, luisant,

à grains serrés sous le couteau comme un fragment de brèche rouge au travers de laquelle courraient des traînées de graisse d'un blanc délicat; jambon devenu introuvable depuis l'invasion des salaisons yankees et tudesques, depuis surtout que, sous prétexte d'élevages scientifiques, on a remplacé par des monstres lymphatiques et bouffis, vrais sacs de suif roulant en boule, notre belle race gallo-romaine de cochons noirs musclés et maigres, hauts sur pattes, la queue vri lée, avec une crinière de soies rudes qui les fait ressembler au sanglier de Calydon, nourris de glandée, parfumés de truffes, revenus presque à l'état sauvage, bref! les cochons que l'Enfant Prodigue garda et que le bon saint Antoine aimait.

« Et deux bouteilles de vin vieux. »

Vieux! vous m'entendez bien, et non pas de ce nouveau vin issu de ceps trop jeunes, hélas! cultivés en plaine dans les alluvions et les sables saumâtres, vin qu'il faut bénir faute de mieux en attendant que la suite des temps lui ait donné de suffisants quartiers de

noblesse ; mais le vin de jadis, le vin des vieilles souches ancestrales qui tordaient au flanc des coteaux pierreux leurs troncs rugueux et noirs dont l'écorce s'effilochait et dans l'épaisseur desquels, quand ils se mouraient de vieillesse, les paysans pieux taillaient des images de saints ; vins couleur d'or, couleur de pourpre, concentrant en pur élixir, avec leur flamme et leur bouquet, les baisers du soleil et l'âme de la terre, n'inspirant qu'honnêtes ivresses et qu'un poète pouvait chanter !

De plus, je ne puis m'empêcher de rire lorsque je songe à la déconvenue du bonhomme Anseaume arrivant le matin au bastidon et ne trouvant plus ni le jambon ni les bouteilles.

Il les gardait sans doute en réserve, à l'insu de sa femme, pour fêter les Rois, tous deux seuls avec un vieil ami, tranquilles au soleil sur le banc de pierre qui est devant la porte, en déchirant du bout des doigts une mince fougasse à l'huile, et l'âme doucement égayée par le charme du paysage et ce bleu particu-

lier des ciels d'hiver sur lesquels les amandiers dépouillés détachent leur grêle silhouette et que traversent des vols d'oisillons.

Mais les malfaiteurs en question, qui voulaient fêter les Rois eux aussi, auront, rôdant la nuit à travers champs, de loin subodoré l'aubaine.

— « La porte est close, n'enfonçons pas la porte ; pourquoi d'inutiles dégâts ? Fais-moi la courte échelle, hisse-moi jusqu'au toit, compère ! De là, enlevant quelques tuiles, rien ne sera plus facile que de me couler à l'intérieur... Un jambon, deux bouteilles, ô providentielle trouvaille ! Et de bon cœur demain, en quelque coin ensoleillé, nous pourrons boire, bouche pleine, à la santé de M. Anseaume. »

Sans compter que M. Anseaume lui-même, après un premier mouvement de dépit et de colère, dut presque aussitôt finir par rire et pardonner à ses voleurs.

O l'aimable et joyeux retour aux vols picaresques de jadis dont, bien loin de s'en offenser, s'amusaient villes et campagnes !

Utiles gardiens des traditions patriarcales, ils descendent sans doute, ces voleurs ingénus et doux, du grand ancêtre Charavany que, tout enfant, on me montra aveugle et presque centenaire et pareil, certes! au vieux Nestor avec son auréole de cheveux blancs, alors qu'après plus de soixante ans d'un joyeux et continuel brigandage, ayant fatigué les prisons, il vivait honorable au village natal, d'une modeste rente que lui faisait l'administration.

Car chaque village autrefois avait ainsi un ou deux voleurs en titre, gais moissonneurs de blé de lune, doux aux pauvres, galants pour les filles, qui, sans jamais faire de mal, se bornaient ainsi qu'ils disaient à redresser et mettre en lieu sûr les objets qu'on laissait traîner.

Les meilleurs fils du monde, à part cela.

Quelques rares spécimens en subsistent encore.

Un jour d'hiver, il n'y a pas longtemps, je rencontrai Tiphaine, c'était le voleur de chez nous, manches retroussées, nu jus-

qu'au nombril et cassant la glace de la rivière.

— Ho ! Tiphaine, que fais-tu là ? L'eau me semble fraîche pour prendre un bain.

— Ce que je fais? Je fais que le président du tribunal est malade, qu'il ne peut rien manger et qu'il a un caprice de truite. Alors je me suis dit de lui en pêcher sous la glace deux ou trois que ma femme lui portera. Il faut bien s'entr'aider, n'est-ce pas? parmi gens de même partie.

Une année qu'il était en fuite, je le trouvai avec sa bien-aimée, couple idyllique, près d'un ruisseau, assis dans l'herbe et composant un bouquet de fleurs.

— Mais, malheureux, les gendarmes sont dans le quartier et te cherchent.

— Les gendarmes ? Ils savent bien où me trouver. Seulement ils savent aussi que je me rendrai seul à la prison aussitôt finie la saison des fruits. De cette façon tout s'arrange ; je puis vaquer à mes affaires et je les dispense, eux, de courir.

On n'en finirait pas de raconter Tiphaine.

— Votre profession? lui demandait le juge.

— Terrassier l'été, horloger l'hiver.

En effet, l'été, quelquefois, Tiphaine pioche la terre à ses moments perdus ; et l'hiver, dans les loisirs de la prison, avec l'assentiment du geôlier, il se divertit à rafistoler des montres.

Le même juge lui demandait son âge ; mais cette fois Tiphaine, qui a des idées à lui comme citoyen, était poursuivi pour politique.

— L'âge du sans-culotte Jésus, répondit-il avec fierté en renouvelant le mot de Camille.

— Bien sûr, Tiphaine?

— Oui! monsieur le juge.

— En ce cas, greffier, écrivez que l'accusé Tiphaine déclare avoir dix-huit cent quatre-vingt-neuf ans.

Brave Tiphaine!

L'ayant depuis quelque temps perdu de vue, je ne sais s'il exerce encore. Mais, bien qu'il ne faille accuser personne à la légère, entre

nous, j'ai comme l'idée qu'il était un des malfaiteurs de la pire espèce par qui le jambon et le vin vieux du sieur Anseaume furent volés la veille des Rois.

LE TAMBOUR DE ROQUEVAIRE

— Brigadier...

— C'est-il vous, garde Picardan ?

— Oui, brigadier. Et même qu'il y a du nouveau.

— Attendez alors, que je mette mes bottes.

Là-dessus, le brigadier ferma la fenêtre du rez-de-chaussée aux vitres de laquelle le garde Picardan avait cogné, et disparut un instant pour reparaître sur le perron de la caserne, non plus en bonnet de coton, comme un bon gendarme qui va se livrer au repos du soir, mais sanglé d'un baudrier, coiffé d'un tricorne et prêt à traquer le délinquant, malgré les ténèbres, d'ailleurs relatives, dont une nuit

d'août transparente couvrait les collines et les champs autour du village de Roquevaire.

Ils partirent, marchant côte à côte, sans parler.

Quand ils eurent dépassé les dernières maisons, quand Roquevaire ne fut plus, sur le fond bleu du ciel piqué d'innombrables étoiles, qu'une masse noire que dominaient la tour carrée et la cage en fer travaillée à jour de l'horloge municipale, dans cette cage onze heures sonnèrent, notes d'argent dans le grand silence.

— Ainsi nos gaillards sont au Plan de Font-Sèche?

— Oui, brigadier.

— Tous les quatre?

— Comme toujours.

— Suffit!... Faudra voir une bonne fois à tirer leur affaire au clair.

Puis le silence retomba, interrompu seulement par le pas rythmé du brigadier et le claquement sec du sarment de vigne recourbé en crosse, que Picardan — héritier inconscient

des vieux centurions romains — portait comme insigne de ses fonctions.

Après le cimetière, à l'endroit où la route commence à grimper, Picardan dit :

— Chut! écoutons...

Un bruit sourd, comparable au roulement d'un tambour voilé, s'entendait de l'autre côté de la hauteur. Le bruit cessa, puis recommença, par intervalles réguliers, de plus en plus distinct, de plus en plus nourri, à mesure que le gendarme et le garde champêtre montaient.

Ils avaient maintenant quitté le grand chemin, et coupaient en biais, l'oreille aux aguets, guidés par le son, un plateau inculte, dominant la plaine.

— Encore quelques pas et, de la crête, nous allons les voir.

— Il faudrait trouver, pour se cacher, n'importe quoi : un rocher, un arbre...

Mais en fait d'arbres, le plateau n'avait que des lavandes maigres et rares; des cailloux au lieu de rochers. Il est même étonnant que le mistral, qui souffle dur sur les hauteurs en

ce bienheureux pays de Provence, eût laissé là tant de cailloux.

— Attention, fit le garde, voici que la diablerie commence.

En effet, là-bas, dans les oliviers, quelque chose d'inaccoutumé se passe. Entre les troncs que l'éclat multiplié des constellations baigne d'une vague lueur, quatre hommes ou plutôt quatre fantômes se suivent à la file indienne. Tout à coup, et comme obéissant à un mot d'ordre, la procession s'arrête. Le premier des fantômes, porteur d'une lanterne sourde, en promène le reflet de droite à gauche, lentement et circulairement. Le second aussitôt roule de son tambour. Le troisième, balançant un ustensile qui paraît être un arrosoir, fait jaillir vers le sol, dans la clarté de la lanterne, une pluie de diamants liquides; alors le quatrième — celui-ci armé d'un panier — tombe à genoux... Et, l'incantation finie, tout rentre dans le silence et l'ombre, jusqu'à ce qu'un nouveau roulement, un nouveau jet de vive lumière viennent trahir sur un autre point de la

plaine la présence de ces étranges promeneurs.

— Que pensez-vous, brigadier ?

— Qu'il faut se coucher en tirailleurs, observer et attendre.

Ils n'attendirent pas longtemps. Presque sous leurs pieds, au bas de l'escarpement formé par le bord extrême du plateau, soudain la lanterne luisit et le tambour sonna.

— En avant ! cria le brigadier.

— En avant ! répéta le garde.

Prêts à prendre leur élan, ils se dressèrent. Mais au même moment, derrière eux, la lune, apparaissant par-dessus les collines, étendit sur tout le plateau sa blanche nappe de lumière ; et deux gigantesques ombres portées, l'une coiffée d'un simple képi, l'autre d'un tricorne en bataille, s'allongèrent démesurément dans la direction de la plaine restée obscure, comme si les deux représentants de l'autorité, grandis soudain de plusieurs coudées, se fussent étalés à plat, face contre terre.

Les fantômes avaient-ils entendu les voix

du gendarme et du garde? Avaient-ils aperçu leur double silhouette?... Mais en moins de temps qu'il n'en faut pour le dire, le tambour se tut, la lanterne s'éteignit, et le garde avec le gendarme, malgré la hâte qu'ils y mirent, ne purent, arrivés sur les lieux, que constater de nombreuses traces de pas autour d'un rond encore humide.

Cette nuit, le brigadier ne dormit guère, et sa femme en fut effrayée.

Il songeait que depuis deux mois, chaque samedi, quatre particuliers suspects se livraient nuitamment à d'inexplicables sarabandes, et que le moment était venu, pour l'honneur de la gendarmerie, de mettre bon ordre à tout cela.

Des fantômes... Non! Les gendarmes ne croient pas aux fantômes.

Des chercheurs de trésors... L'hypothèse à première vue parut séduisante au brigadier. Pourtant l'arrosoir, le tambour le déconcertaient. On n'arrose pas les trésors; on ne cherche pas de trésors au son du tambour.

Des sorciers, alors? Mettons des sorciers... Avec des sorciers, tout s'expliquait.

Puis il réfléchit qu'après tout, la chose pouvait bien se rattacher à la politique. En effet, le sentier bordé de murs en pierres sèches par où évidemment, car il n'y avait que celui-là, les rôdeurs avaient pris la fuite, menait droit au *Mas de l'Agasse*. Or, ce Mas de l'Agasse appartenait au sieur Baculas, tueur de tourdres, bon vivant, qui aimait par farce à faire courir les gendarmes, et que les gendarmes avaient à l'œil un peu à cause de cela, et aussi, quoiqu'on fût en république, à cause de ses opinions scandaleusement avancées.

Pincer Baculas, quelle joie!

— On verra voir... se dit le brigadier.

Et, son plan dressé, sa résolution prise, il s'endormit du sommeil des justes.

Le lendemain, beau jour de dimanche, le brigadier, rasé de frais, coquet dans sa petite tenue, avec l'air aimable et l'allure d'un guerrier point méchant qui se promène pour son plaisir, se dirigea, dès que le soleil fut assez haut, du côté du Mas de l'Agasse.

Le toit fumait.

— Les particuliers y sont !

Ce disant, il huma l'air et renifla en chien chasseur qui se sent sur la bonne piste.

Comment douter d'ailleurs? D'un premier rapide coup d'œil jeté dans l'intérieur du cabanon par la porte laissée grande ouverte, ne venait-il pas d'apercevoir — suspendues au mur en manière de panoplie — les plus probantes des pièces à conviction : un grand panier, un arrosoir, l'œil convexe et rond d'une lanterne, sans compter le tambour qu'une serviette voilait.

Les criminels ne se troublèrent pas, au contraire.

— Tiens, le brigadier?

— Bonjour, brigadier !

— Brigadier, entrez, si un coup de vin frais ne vous fait pas peur.

Le brigadier entra, décidé à observer les hommes et les choses.

Sauf la lanterne et le tambour, car la présence de l'arrosoir et du panier n'avait en somme rien d'extraordinaire, un cabanon

comme les autres; une de ces cigalières sans ombre où les bons Provençaux, restés musulmans par plus d'un coin, passent leurs dimanches délicieusement à se réjouir entre amis, face à face avec la nature et loin de la société des femmes. Sur les murs blanchis à la chaux et décorés d'ustensiles de cuisine, se lisaient des inscriptions joyeuses: — *Buvons!* — *Chantons!* — *Egayons-nous!* — Des listes de convives, au crayon, avec une croix à côté du nom des morts, rappelaient la date et le souvenir des déjeuners marquants dont le cabanon fut le théâtre. Au milieu de la cheminée, une pendule peinte en trompe-l'œil, sans aiguilles, s'enguirlandait dans la philosophique devise: — *Ici le cadran n'a pas d'heures.*

Sous la surveillance de trois hommes attentifs à entretenir les braises, trois casseroles glougloutaient. Le quatrième, Baculas lui-même, bras nus, le front emperlé de sueur, broyait l'aïoli sacré dans un coin.

Tout à coup, d'un geste d'Hercule déposant sa massue, il planta le pilon de bois au centre

de l'odorante et tremblotante pommade, et comme le pilon tint debout :

— Tous à table, l'aïoli est pris.

Puis, se retournant, et comme redescendu aux choses terrestres :

— Tiens ! c'est vous, brigadier... vous ne refuserez pas de goûter notre aïoli ?

Le brigadier accepta sans trop se faire prier, bien que sa délicatesse s'offusquât de partager le pain et le sel avec des escogriffes qu'il espérait bien appréhender au collet avant peu.

— Et la morue ! disait Baculas. — La morue est prête. — Fait-elle la pierre à fusil ? — Elle fait la pierre à fusil. — Bon ! Et les haricots verts ? Les pommes de terre ? — Les haricots verts, les pommes de terre sont à point. — Et les cacalauses ? (cacalause est le nom qu'ont les escargots en langue d'oc.) — Flairez plutôt, elles embaument. — Alors, il n'y a plus qu'à manger.

Tous prirent place, et Baculas, avant de s'asseoir, prononça en guise de bénédicité la phrase classique : — Souvenons-nous, braves gens, que les anciens Romains faisaient nicher

les escargots et mangeaient l'aïoli trois fois par semaine, ce qui ne les empêcha pas d'être des conquérants distingués, de mourir vieux à l'occasion et d'avoir de jolies femmes.

Le brigadier pensait à part soi : « Je crois, nom d'un cheval, qu'on se fiche de la gendarmerie ! »

— Voyons, brigadier, qu'avez-vous? Quelque chose vous préoccupe. Vous mangez, un œil sur l'assiette, l'autre sur la lanterne et le tambour ; et pas plus tard qu'hier soir, du haut du plateau de Font-Sèche, avec ce brigand de Picardan, vous nous espionniez. Ne niez pas. On vous a vus : votre tricorne cachait la lune.

— Croyez, messieurs...

— Ah ! vous avez voulu savoir nos secrets, vous avez voulu pénétrer nos mystères? Eh bien, vous saurez, vous pénétrerez... Camarades, qu'on ferme la porte !... Et quand tout vous sera révélé, jurez, brigadier, que vous ne nous trahirez point.

Le brigadier était seul, il n'avait pas son sabre, il jura.

— Apprenez donc, brigadier, commença Baculas d'une voix tonnante, que pareillement aux Romains leurs aïeux, les fils de la Provence furent toujours friands d'escargots. A Roquevaire surtout! car nulle part on n'estime l'escargot autant qu'à Roquevaire.

Malheureusement l'escargot est un gibier capricieux, qui choisit ses heures. L'escargot ne montre ses cornes qu'en temps de pluie... Quelle misère quand il ne pleut pas!

L'hiver, passe encore! Avec du temps et de la patience, on finit toujours par en dénicher quelques douzaines dans les trous de mur où ils sont endormis.

Mais l'été — à moins qu'une ondée providentielle vienne une fois par hasard rafraîchir le toit en tuiles rouges du cabanon et ses arbustes poussiéreux sur lesquels les cigales crient comme si elles étaient en train de frire à la chaleur — l'été, avec un terrain sec et dur qu'un coup de mine n'entamerait pas, quel moyen de se procurer les intéressants gastéropodes?... Là! brigadier, que feriez-vous?

Interloqué, le brigadier oublia de répondre,

se demandant où son interlocuteur voulait en venir.

— Et pourtant, continuait Baculas, le moyen existe, grâce auquel on peut persuader aux escargots enfouis sous terre de venir se promener à la surface du sol. Mais pour le trouver, ce moyen, il fallait toute l'ingéniosité native des Provençaux en général et des Roquevairois en particulier... Inutile de chercher à deviner, brigadier, puisque vous n'êtes pas de Roquevaire.

Voici d'ailleurs succinctement la manière dont s'organisent, entre Roquevairois initiés, ces petites expéditions nocturnes.

On part quatre, à la queue leu leu, d'un pas uniforme, comme hier vous avez pu nous voir faire ; et, l'un dissimulant une lanterne sourde, le second portant un tambour, le troisième un arrosoir et le quatrième un panier de taille, on va se perdre sous les oliviers. Aux endroits propices, l'homme à la lanterne démasque sa lanterne, et d'un coup de poignet rapide, en promène vivement la lueur sur le sol; l'homme au tambour exécute un long

roulement, l'homme à l'arrosoir arrose en mesure. Trompé par ce simulacre d'éclair suivi de tonnerre et de pluie, le naïf escargot sort de ses retraites. Il est alors délicatement cueilli par le quatrième compère qui le jette dans son panier.

— Drôle de chasse! fit le brigadier vexé au fond sans vouloir le laisser paraître.

— Chasse amusante, reprit Baculas implacable, et qui ne nécessite pas de permis.

L'histoire est-elle vraie? Pourquoi non!... Je me suis borné à la transcrire telle qu'elle me fut racontée par le grand Mimile, un Marseillais pur sang qui n'a pas son pareil pour déchiffrer les devinettes. En tout cas, une chose que je puis affirmer, c'est que, dans toute la Provence, alors qu'il éclaire et qu'il tonne, les bonnes gens, après s'être signés ou non, ne manquent jamais d'ajouter en regardant l'averse crever les nuages :

Voilà le tambour de Roquevaire qui bat le rappel des escargots!

RENTRÉE DE SAVANT

Nous nous regardâmes inquiets, Marius et moi, lorsque le moment fut venu d'embarquer et de reconduire à la villa où sa famille nous attendait, notre estimable ami Quatrécus (d'Aubagne), membre, ainsi que son nom l'indique, d'un certain nombre d'Académies, en tous cas charmant compagnon et l'homme qui, avec Ledrain, s'entende le mieux à semer de fleurs les âpres et rocheux sommets de l'exégèse.

De tous temps, MM. Quatrebarbes, Quatremères et Quatrefages estimèrent fort Quatrécus ; et ses études comparées, d'après la légende et les textes, sur les traces laissées

par le culte du veau d'or aux environs des monts Oreb et Sinaï, font, depuis vingt ans, autorité.

Mais ce déjeuner à bord s'était si longtemps et si agréablement prolongé; après le café, pris sur le pont et soutenu d'un inappréciable rhum de provenance, on avait, au miroitement hypnotiseur de la mer bleue, expertisé tant de coktails divers et remémoré tant d'aventures, que Quatrécus se trouvait gris comme ne le fut jamais un savant.

La conscience en paix, d'ailleurs, mettant ses faux pas sur le compte d'un imaginaire tangage, et brandissant, au grand effroi des femmes qui d'instinct, par horreur des taches, ramenaient leurs robes claires autour de leurs genoux, une coupe de champagne à moitié pleine qu'un domestique, derrière lui, essayait vainement de saisir au vol avec les gestes maladroits du Monsieur qui rate une mouche.

N'importe! Le dîner de madame Quatrécus devait être prêt; nous avions, le capitaine et moi, charge d'âme; et, le jour commençant à baisser, les montagnes, le long du golfe,

commençant à se revêtir de brume violette, il s'agissait, coûte que coûte, de ramener au milieu des siens cet estimable Quatrécus.

J'essayai de me dérober.

— « Tu ferais peut-être aussi bien d'aller tout seul, insinuai-je à Marius. Si nous rentrons deux avec lui, le triste état de Quatrécus sera remarqué davantage. Nous aurions l'air de souligner. Il ne me souvient pas, d'ailleurs, avoir été précisément invité... Au besoin tu m'excuserais. Tu dirais... Tiens, par exemple, tu dirais que j'étais gris moi-même et qu'alors... »

J'ignore s'il vous est arrivé jamais de reconduire à son logis quelque honnête homme momentanément égaré parmi les vignes du Seigneur ? Nulle mission plus ingrate !

L'ivrogne semble seul coupable? Eh bien! c'est à l'autre que la femme en veut, à celui qui, bénévolement et pour le sauver d'aventure, se constitua son ange gardien. On le soupçonne d'être cause de tout, on le traite comme un complice.

Aux temps lointains où, bonne bête, j'agissais ainsi envers mes amis, que d'agréables et hospitalières maisons ne me suis-je pas, hélas ! fermé de la sorte ?

Aussi aurais-je volontiers tout sacrifié, même ma réputation d'homme ordinairement sobre, plutôt que de recommencer les mêmes sottises avec madame Quatrécus, plutôt que d'affronter ses remercîments irrités, ses yeux bruns soudain s'emplissant d'une provision de rancune.

Passe encore s'il n'y avait eu là que la brune et imposante madame Quatrécus, comparable au propre comme au figuré à la femme forte des écritures ; mais il y avait ses deux fillettes si chrétiennement élevées et d'un charme si troublant déjà dans l'innocente beauté de leurs treize et de leurs quinze ans ; il y avait Saphir, dogue énorme et doux dont par avance je redoutais le regard chargé de muets reproches.

Marius fut inexorable.

— « Mais non, me dit-il, pas du tout ! De la plage jusqu'à la villa on peut compter un

bon kilomètre ; comment veux-tu que je fasse tout seul? »

Il fallut me rendre à ses raisons.

Nous embarquâmes donc Quatrécus malgré qu'il fit entendre des protestations énergiques.

La fraîcheur saline des embruns, l'air déplacé par le canot en marche lui procurèrent tout de suite du soulagement. Avec l'arrière-pensée sournoise de nous démontrer son sang-froid, il émit même à propos d'un goéland rasant la vague quelques points de vue qui, en effet, ne manquaient pas d'une certaine logique ; et après qu'il eut, de sa main droite qu'il laissait pendre négligemment, passé un peu d'eau de mer sur ses tempes, Quatrécus parut tout à fait redevenu maître de lui.

L'espérance commençait à fleurir dans nos âmes.

Aussi quand nous eûmes atteint le bord, et que Quatrécus, d'un pas assuré, se mit à fouler le sable, alors toute confiance nous revint, et c'est sans crainte, même avec plaisir, que nous regardions, sur la terrasse

de la villa indiquée de loin par un cèdre, des chapeaux sympathiques et des mouchoirs amis qui s'agitaient.

Par malheur, il y a toujours ici-bas place pour un malheur ! autour du petit port où nous venions de débarquer se trouvaient quelques cabanes de pêcheurs; et, au milieu de ces cabanes, une en particulier que rien ne distinguait des autres, sinon qu'elle avait ses quatre murs blanchis au lait de chaux et qu'elle affichait ce mot prétentieux: — *Café* — sur une planche servant d'enseigne.

Avec un retour d'obstination avinée qui soudain et cruellement nous montra combien notre confiance était illusoire, Quatrécus voulut s'arrêter là.

— « Les gens de mer viennent y boire, disait-il. J'ai besoin, pour mes travaux, de me frotter aux gens de mer. Ils me rappellent les matelots d'Ophir et les pêcheurs du lac de Tibériade. Quand il ne s'éclaire pas par le présent, le passé demeure lettre morte. Nous fraterniserons avec eux. D'ailleurs

j'aimai toujours le peuple, et le patron a d'excellente absinthe. »

Il ajoutait encore :

— « Tous vos vins fins et vos coktails avaient fini par me brouiller l'estomac. Une goutte d'absinthe, une simple goutte, j'en suis certain, me remettra ! »

Comme il n'y avait pas moyen de l'en empêcher, nous nous résignâmes à le laisser faire ; et Quatrécus, par amour du peuple et de la science, s'administra une purée dont l'opacité faisait frémir et qu'il déclara délicieuse, tandis que, prudents, Marius et moi nous répandions nos verres sur le plancher.

— « Et maintenant, partons.

— Partons !... » répondit Quatrécus avec un air raisonnable qui nous étonna.

Mais au moment de se dresser, Quatrécus éclata de rire :

— « Ce qui m'arrive est fort comique : figurez-vous que je n'ai plus de jambes. Mon cerveau est libre, j'y vois clair, je lirais sans me tromper d'un clou une inscription même excessivement cunéiforme ; mais des jambes ?

je n'en ai plus! Il faut que vous m'aidiez à marcher. »

Et nous voilà partis par le petit sentier à travers les dunes, chacun ayant autour de son cou un bras de Quatrécus, tandis que nous le soutenions par la taille, et qu'au bout de ses jambes molles la pointe de ses souliers traçait deux sillons dans le sable.

Cependant, pour faire oublier l'ennui de la route, Quatrécus se répandait en longs discours touchant la singularité de son cas; et toujours, mais de plus en plus rapprochés, avec des bonjours, des abois, chapeaux sympathiques et mouchoirs amis s'agitaient là-haut sur la terrasse.

Pour accéder à cette terrasse ombragée du cèdre et formant terre-plein devant la maison, se présentait, taillé dans la pierre, un étroit petit escalier.

Sans oser regarder en l'air, sans nous préoccuper de l'effet que devait produire notre arrivée — effet sûr, que nous devinions, car partout régnait un profond silence, et Saphir même n'aboyait plus — nous engageâmes

Quatrécus dans la sente, de sorte que, poussé par derrière, butant au mur de droite et de gauche et se calant, il put, tant bien que mal, se hisser.

Nos réflexions devenaient amères.

Jusqu'à présent, tout marchait relativement bien; mais, une fois là-haut, qu'allait dire, cet excellent Quatrécus?

Nous avions tort de nous inquiéter, et Quatrécus ne fut pas embarrassé le moins du monde.

Avec cet à-propos malicieux, cette justesse subite de coup-d'œil que leur bon Dieu, car ils en ont un, prête aux ivrognes :

— « Mes enfants, bafouilla-t-il, en titubant, après un silence, mes enfants, mes amis, vous voyez Noé, voilà Noé !... »

L'horizon que son geste semblait remplir s'élargit soudain jusqu'aux lointains les plus bibliques. Beau, dans sa longue barbe blanche où l'or du couchant se jouait, Quatrécus était transfiguré. Le pochard avait disparu pour faire place au patriarche. La famille admirait, émue, et nous pleurions tous d'attendrissement !

LE GABIAN

Pourquoi achetai-je ce gabian ?

Mais j'y songe, peut-être ne savez-vous pas ce que c'est qu'un gabian. Moi non plus d'ailleurs. Est-ce un goéland, une mouette ?

Mon érudition s'arrête à ceci : que le gabian — poétique au large, quand, entre l'azur égal du ciel et de la mer, retournant au soleil son ventre qui soudain s'argente, on le voit, mirifique accent circonflexe, planer, glisser, raser la vague — aime encore, la nature a de ces contrastes ! se rassembler en bandes criardes entre le fort Saint-Jean et le quai de Rive-Neuve pour disputer aux godets ruisselants de la *Marie-Salope* les

immémoriales ordures qu'elle drague dans le vieux port.

Gabian vient de *gabi*, prétendent les savants.

Or le mot *gabi*, qui veut dire cage, désignait aussi, du temps de l'ancienne marine, la corbeille enfilée au sommet du mât dans laquelle guettaient les mousses et pages de mer.

Mais le gabian, oiseau de grand vol, aux pieds courts, ne s'est jamais posé sur un de ces oscillants belvédères. Donc les savants ont tort ; et, jusqu'à nouvel ordre, je préfère croire que le *gabian* n'est autre chose que le *gavia* d'Apulée, « oiseau blanc qui voltige à la crête des flots » et dont Vénus jalouse de Psyché se servit pour expédier son message.

Or mon gabian, pauvre gabian goulu ! un gamin, en pêchant le muge, l'avait pris au croc de sa ligne; et il essayait de le vendre, très grave, au milieu d'un cercle de badauds, l'autre matin, devant l'hôtel de ville, sur l'avancée de quai où les jolies sardinières, le bonnet en coquille encadrant avec une

grâce tout à fait phocéenne et tanagréenne leurs cheveux bleus chaque jour frisés, viennent laver dans de l'eau prise au large, laquelle coûte un sou le seau, les poissons aux ouïes sanglantes qui, rajeunis d'un tour de main et parés à nouveau de tout l'éclat de leurs écailles, ont l'air de palpiter et de vivre sur le lit d'algues vertes et de grands fucus transparents.

L'endroit est vraiment délicieux par un jour d'hiver tiède et de beau soleil.

Derrière vous : veuve, hélas ! de son écusson que Puget sculpta, la façade aux ornements lourds où s'épanouit en sa gloire la fastueuse fantaisie du dix-septième siècle marseillais, puis la vieille poissonnerie, les rues grouillantes de filles et de matelots où fument depuis trois mille ans les autels de Cypris marine ; en face, par delà le fouillis des cordages très nets dessinés sur le ciel, par delà les proues et les poupes, par delà les trois-mâts qui dégorgent les arachides ou le blé, et les tartanes à vergue oblique chargées de luisantes amphores, et les jaunes balan-

celles de Mayorque trapues et prêtes à couler sous des montagnes d'oranges mûres, au sommet de la colline sacrée que viola la hache de César, en plein azur, en plein soleil, restée là pour perpétuer Diane éphésienne et son souvenir, l'idole d'or de la Bonne Mère.

N'importe ! pourquoi achetai-je ce gabian ?

Oh ! mon Dieu ! pour plusieurs motifs. D'abord son propriétaire, à qui sans doute inspirait confiance mon air « gavot », voulait absolument me le vendre, énumérant, avec une astucieuse faconde, tous les mérites du gabian.

D'après lui, pas d'oiseau plus à souhait pour animer un parc, égayer une pièce d'eau.

Sans compter que rien qu'avec un plat un peu grand qui lui rappellerait la mer, et dans lequel il se baignerait, on pouvait au besoin l'élever en chambre.

Et comme, tenté mais hésitant, je lui avouais être d'un pays de montagnes dont les habitants, en général peu navigateurs, seraient capables encore aujourd'hui de prendre, ainsi que firent les Phéaciens, pour

une pelle à vanner le blé la rame du divin Ulysse, comme j'ajoutais que, par conséquent, dans mon pays, l'eau salée est rare et qu'un gabian n'y vivrait pas :

— « Ayez pas peur ! s'écria-t-il, le gabian, au fond, aime autant l'eau douce que l'eau salée. Les premiers jours, ça le surprend peut-être un peu, mais tout de suite il s'habitue... Seulement, insinua le tentateur avec un accent de sincérité persuasive, seulement je vous conseille, pour que votre gabian ne se languisse pas, de lui emporter à tout hasard une petite provision de sable de mer. »

Ce dernier trait me décida.

Je voyais déjà le gabian installé à Sisteron, sur les toits, dans mon « miradou », près des poules et de la pie, avec un grand plat rempli d'eau claire et, renouvelé chaque jour, un petit tas de sable marin que, joyeusement, il gratterait.

J'adoptai donc le gabian ; puis, l'ayant payé et me dérobant non sans peine aux manifestations de la curiosité publique, je rentrai le déposer à mon hôtel.

Il restait la question du sable ; et c'est ici que l'achat, en apparence inconsidéré, de ce gabian, se révéla providentiel.

La vertu ici-bas est toujours plus ou moins récompensée.

En essayant de faire plaisir au gabian et de lui procurer du bon sable, j'ai pu, chose incroyable ! voir la mer à Marseille, la mer que je n'y avais jamais vue.

Car, et ceci sans ironie, la Canebière a tant de charmes, qu'à proprement parler le voyageur passant par Marseille ne peut connaître que la Canebière. La Canebière, quelquefois un peu de Prado...

Ceux, plus hardis, qui, à travers le dédale des vieux quartiers, poussent jusqu'aux terrasses de la Tourette d'où le panorama se déroule si magnifiquement sur le golfe immense et les îles, passent pour des explorateurs.

A Marseille, riche en merveilles, entre autres merveilles, on oublie la mer.

Dans une illumination subite, je m'aperçus de ce léger détail après trente ans. Et, vexé

un peu, je me dis : — Attention ! résumons-nous : depuis ces huit jours que tu flânes entre les Allées et le Port, qu'est-ce que t'ont montré tes amis ? D'abord, comme toujours, et naturellement ils t'ont montré la Canebière, puis encore la Canebière, y échelonnant leurs rendez-vous et se conjurant avec une astuce spéciale pour t'empêcher d'aller ailleurs, aux endroits jamais visités où le flot chante, où les pins frémissent... La vaste mer et ses rivages doivent pourtant exister quelque part, autour de Marseille. Je veux en avoir le cœur net.

J'interrogeai donc mes amis, le gabian me servant d'excuse :

— « Voici ! J'achetai un gabian et j'ai besoin, pour qu'il vive heureux, d'une livre ou deux de sable de mer. »

Ils se regardèrent effarés :

— « Du sable de mer ! Où veux-tu, farceur, qu'on en trouve ?

— Au bord de la mer, par exemple.

— Tu sais bien, voyons, qu'à Marseille il n'y a pas de bord de mer. Nous possédons

les avant-ports, les Pierres-Plates, les jetées, travaux cyclopéens de plusieurs lieues de long qu'admirent fort les étrangers. Mais le bord de mer, c'est au diable ! Peut-être qu'en allant par bateau jusqu'à Carri ou qu'en dépassant Montredon...

— Dépassons Montredon, allons par bateau jusqu'à Carri. Tout ce que je demande, c'est un bord de mer qui soit un bord de mer, mais un bord de mer vraiment nature, pas en pierre de taille ni en bétons agglomérés, un bord de mer enfin où les pieds s'enfoncent dans l'algue et où je puisse, pour mon gabian, me lester les poches d'un sable craquant, imprégné de sel, mêlé d'un peu de corail et reluisant de débris de coquillages. »

Les amis se taisaient.

Heureusement Valère parla, Valère Bernard, poète et peintre, qui, en cette double qualité, ose parfois quitter Marseille et ses trottoirs pour vivre dans l'intimité des flots, des rochers et des arbres.

Valère Bernard dit :

— « Je crois bien que j'ai votre affaire.

En prenant l'omnibus de Mazargues, une fois les vieilles usines dépassées, et après avoir suivi, par des sentiers pierreux, plusieurs kilomètres durant, un couloir de roches stériles, nous arriverons aux Calanques, soit Mourgiou, soit Sourmiou, Portmiou étant trop loin. Là, je garantis un vrai bord de mer, avec sable fin, galets qui luisent...

Bernard certes avait raison.

C'est une excursion idéale que l'excursion des Calanques. Et quelle joie, quelle surprise, tout au fond de ces fiords étroits dont l'azur se nacre et s'empourpre à la caresse du soleil, bleus entre les falaises blanches, où les vagues en se brisant semblent des plongeons de sirènes, oui ! quelle joie de rencontrer un poète, Jean Moréas, qui, ermite depuis des mois dans le paysage et le rêve, essaie de noter ce que chantent au creux des rocs les chœurs des déités marines pour nous le traduire un beau jour et magnifier en vers évocateurs et sonores l'aventure du vieux Glaucus.

Trop bien reçus par des pêcheurs qui ont

sur la grève leurs cabanes, nous ne revînmes, Bernard et moi, qu'à la nuit tombante.

Fier et les poches pleines de sable, sans daigner cette fois me laisser séduire aux illuminations tentatrices de ses cafés, rêvant à mon gabian, je remontai la Canebière.

Par la fenêtre restée ouverte, comme sans doute le sable se faisait trop attendre, hélas ! le gabian s'était envolé.

Mais grâce au gabian, grâce à Valère Bernard, pour la première fois, Marseille m'avait permis de constater la réalité de son bord de mer.

Et, les yeux encore remplis de la vision bleue des Calanques, l'âme heureuse et les pieds meurtris, je m'endormis paisiblement, ayant pardonné au gabian sa fugue et ne regrettant pas ma journée.

L'ONCLE SAMBUQ

A force de raconter l'histoire de l'oncle Sambuq et d'escompter son héritage, le bon Trophime Cogolin, plus connu aux alentours du fort Saint-Jean sous le nom de Patron Tréfume, avait fini par y croire.

La vérité est que ce Pierre Sambuq, un assez méchant drôle, le désespoir de sa famille, s'était embarqué mousse vers 1848 à bord d'un trois-mâts américain, et que, depuis, on manquait totalement de nouvelles. Mais une vérité aussi simple semblait un peu trop simple pour nos Marseillais compatriotes du capitaine Pamphile : leur imagination se chargea de l'embellir.

Certain jour, Patron Tréfume ayant renouvelé connaissance avec un matelot qui, précisément, revenait de naviguer aux Etats-Unis, eut l'idée de lui offrir un verre de mastic passé en contrebande. Il l'interrogea sur le cas de Pierre Sambuq ; et le matelot, par politesse, dans le dessein de faire plaisir à Patron Tréfume et à sa femme, raconta avoir, en effet, rencontré plusieurs fois sur les quais de New-York un particulier, extraordinairement riche, et qui ressemblait au Sambuq disparu, comme une goutte d'eau à une autre goutte d'eau.

Il n'en fallut pas davantage pour établir la légende.

D'abord ce particulier ne ressemblait pas seulement au Pierre Sambuq disparu, c'était bel et bien le Sambuq véritable. Reconnu par le matelot : — « Embrasse bien tout le monde là-bas, à la Tourette. Dis-leur de ne pas s'inquiéter et qu'ils patientent. Je n'ai pas oublié les miens, ils ne perdront rien pour attendre !... » Puis il avait confié au matelot une boîte de riches présents que celui-ci malheu-

reusement venait de perdre dans un naufrage.

Au commencement l'oncle Sambuq était simplement très riche ; après deux ou trois ans il posséda je ne sais combien de millions, des plantations, des esclaves, des mines d'or, des puits à pétrole, en un mot tout ce qu'un oncle d'Amérique doit posséder.

Les Tréfume étaient devenus un objet d'envie pour le quartier ; et les voisins ne parlaient plus que de l'oncle Sambuq, le soir, sur le pas des portes, dans les quatre ou cinq rues étroites et raides où cascade un ruisseau pavé qui part de la place de Lenche et va roulant jusqu'au vieux port, dont on aperçoit les bouts de mâts au bas de la pente, des tomates et des pelures d'oranges.

Les Tréfume, eux, patientaient :

— « Il peut vivre, le pauvre ! aussi longtemps que Dieu voudra ; ce n'est pas nous qui le presserons... »

Seulement, à Endoume, sur le mur de leur cabanon dont la porte, unique ouverture, regarde la mer et le soleil entre deux

roches calcinées, ils avaient fait peindre par un cousin décorateur du Grand Théâtre une sorte de palais féerique mêlant en un invraisemblable fouillis la vision de l'Alhambra et de Venise, avec des minarets, des coupoles, des jardins suspendus, des embarcadères à balustres, un pont des Soupirs, un pavillon sur l'eau, et qui était censé représenter le cabanon tel qu'on le reconstruirait, à la même place, après l'héritage.

Et ces braves gens vivaient heureux, se croyant riches, l'étant presque ; tant le réel et la chimère se confondent aisément dans certains cerveaux ingénus.

Mais voilà qu'au moment où personne ne s'y attendait, une lettre arrive de New-York, portant le timbre de l'ambassade.

Patron Tréfume la promena tout le jour sur lui, pour la montrer aux amis, mais sans oser rompre le cachet. Le soir seulement, de ses doigts qui tremblaient, il se décida à l'ouvrir solennellement, en famille.

Cette lettre que vous auriez pu croire, d'après le poids, bourrée de billets de banque,

contenait seulement, papier laconique, l'acte de décès de Pierre Sambuq.

— « Alors il est mort?... dit la femme.

— Eh! oui qu'il est mort, pécaïre! puisque l'ambassadeur l'écrit. »

Il se fit un silence; et, quoique on n'eût guère jamais connu cet oncle Sambuq, en se forçant un peu, on arriva à le pleurer.

La femme reprit :

— Quoique ça, ton ambassadeur, il ne parle pas de l'héritage.

— Tu voudrais peut-être qu'il nous en parle tout de suite, de but en blanc, comme s'il nous croyait affamés... Ce ne serait pas convenable. Nous n'avons qu'à attendre. Il va nous écrire une autre lettre au premier jour. »

Malheureusement l'ambassadeur, sans doute par négligence, n'écrivit pas d'autre lettre; et, remplaçant les tranquilles rêves dont ils se berçaient autrefois, une fièvre, la fièvre de l'or, s'empara des malheureux Tréfume. Ils rêvaient des millions de l'oncle Sambuq. L'existence en était troublée. Et

même au cabanon, les dimanches, le soleil leur semblait sans flamme, l'aïoli sans saveur et la bouillabaisse sans parfum.

Si bien qu'un matin le patron déclara que décidément il voulait faire le voyage.

— « Je peux bien m'absenter un mois ou deux. L'aîné, pendant ce temps, mènera la barque. Mille francs ne sont pas la mort d'un homme ; et je sens que je tomberais malade si je n'allais pas voir un peu de quoi il retourne à ce New-York ! »

Tout le monde approuva. D'ailleurs qu'on approuvât ou non, la chose importait peu à Patron Tréfume. Quand Patron Tréfume avait une idée dans la tête, il ne l'avait pas ailleurs, comme on dit.

Il fallait s'embarquer au Havre ; ce qui mit Patron Tréfume de méchante humeur, car il considéra comme volé l'argent du trajet en chemin de fer.

Mais la vue de la mer le rasséréna, bien qu'il trouvât la Manche un peu verte et qu'il ne s'expliquât pas très exactement à quoi pouvait servir cette invention des marées.

Par exemple, le transatlantique énorme et luisant de partout, avec son peuple peu bruyant de marins et de passagers, l'or de ses salons, l'acier de sa machine, le plongea dès le premier moment dans une admiration presque religieuse.

De huit jours il ne parla pas, rôdant d'un bout du pont à l'autre, et s'accoudant parfois au bordage pour s'étonner, par comparaison, de l'énorme hauteur des vagues.

La parole ne lui revint, avec la conscience de ce qu'il allait chercher à New-York, que vers la fin de la traversée.

Alors, il s'inquiéta sérieusement et voulut conter son affaire — l'héritage de l'oncle Sambuq — au sous-commissaire, un compatriote qui lui inspirait confiance. Mais celui-ci, pressé comme l'est toujours un sous-commissaire la veille des débarquements, se débarrassa du bonhomme en lui conseillant de s'adresser à deux grands escogriffes roux, d'aspect américain, qui se promenaient toujours seuls :

— « Ces Messieurs vous renseigneront mieux

que moi, ils connaissent New-York comme leur poche. »

Ravi de connaître des gens qui connaissaient si bien New-York, Patron Tréfume s'attacha dès lors à leurs pas, les poursuivant partout : à l'arrière, sur le promenoir, dans l'étroit couloir des cabines, et cherchant un moyen de lier conversation avec eux.

Ceux-ci n'avaient pas l'air de se prêter à ses avances. Et chaque fois que Patron Tréfume s'approchait, chapeau à la main : — « Bien le bonjour, pardon, excuse ! Ce serait pour savoir si par hasard... » ils lui tournaient le dos vivement, avec un gloussement irrité et vague qui avait l'air d'être de l'anglais.

— « Pour ne pas être avenants, ils ne sont pas avenants ! » soupirait Tréfume. Mais il se consolait en songeant que chaque peuple a ses usages.

Cependant, les deux soi-disant Américains, intrigués par les allures de cet homme au parler bizarre, interrogèrent à leur tour le sous-commissaire, lequel, de plus en plus pressé, mais toujours farceur, répondit : — « Vous

savez qu'il y a eu à Paris un vol considérable? Eh bien! je parierais que cet homme n'est autre qu'Ernest, notre plus célèbre détective, qui, sur la piste des voleurs, et pour détourner les soupçons, se sera déguisé en Marseillais. »

Sur quoi, s'étant entre-regardés, les deux Américains descendirent s'enfermer dans leur cabine d'où ils ne sortirent plus, même lorsque le bateau arrivant en vue de New-York, tout le monde monta sur le pont pour admirer le panorama de la rade.

Au débarquement, le bon Tréfume les chercha en vain ; ils avaient dû, dans le brouhaha de la descente, trouver l'occasion de se faufiler incognito.

— « L'ambassade, monsieur! Pourriez-vous m'indiquer le chemin de l'ambassade?... »

C'était Patron Tréfume qui, égaré depuis le matin dans un échiquier d'avenues et de rues toutes se ressemblant, toutes impitoyablement numérotées, essayait pour la millième fois d'obtenir un renseignement. Mais allez donc vous faire entendre dans une ville de

sauvages où tout le monde parle anglais! Et fourbu, accablé d'ennuis, il songeait avec mélancolie que l'oncle Sambuq, pour arranger les choses, aurait bien fait d'aller mourir ailleurs.

Tout à coup, qui aperçoit-il? Un des Américains du paquebot. Oh! c'est bien lui, quoiqu'il ait changé de vêtements et qu'il se soit fait couper les cheveux et la barbe. — « Monsieur! monsieur!... » L'autre entend et file. Mais cette fois il n'échappera pas. Patron Tréfume s'accroche à lui comme à une suprême espérance. L'Américain a les jambes longues, mais Tréfume les a solides. — « Eh quoi! ce gaillard-là, qui connaît New-York comme sa poche, ne me rendrait pas le service de me dire où il faut aller?... » L'Américain a beau fuir, raser les murs, contourner les angles des rues, Patron Tréfume, courant toujours, ne se laisse pas distancer d'une semelle.

Enfin, harassé, n'en pouvant plus, l'homme se réfugie dans un bar. Patron Tréfume l'a suivi : — « Bien le bonjour, pardon excuse, ce serait pour savoir si par hasard... »

L'Américain est devenu tout pâle.

— « Chut ! dit-il à Tréfume en excellent français, pas de bruit, de scandale inutile ; asseyons-nous là dans ce coin. — Voilà qui va bien ! pense Tréfume. » Mais l'Américain continue : — « Je sais pourquoi vous venez à New-York ; êtes-vous homme à nous entendre ? — Pourquoi pas ? répond Tréfume qui croit qu'il s'agit de l'héritage ; on peut toujours s'entendre entre braves gens. — Braves gens ou non, voici dans ce portefeuille cinquante mille francs en bank-notes. Si vous voulez, ils sont à vous, avec une somme égale qu'un inconnu vous remettra au moment du départ, quand *la Bretagne* lèvera l'ancre. Car *la Bretagne* part ce soir, et vous partirez avec elle. Est-ce dit ? — C'est dit ! — Maintenant, topez là, nous ne nous sommes jamais vus. »

Patron Tréfume faisait d'inutiles efforts pour comprendre. Il accepta pourtant : cent mille francs c'est une somme ; et puis, il commençait à en avoir assez de leur New-York.

Les conventions furent des deux côtés loyalement tenues.

Et voilà comment, ayant eu la chance d'être pris pour un mouchard, Patron Tréfume se trouva héritier de l'oncle Sambuq, mort insolvable à l'hôpital.

Patron Tréfume, d'ailleurs, n'a pas encore bien compris, mais ce détail ne le trouble guère. Il déclare même volontiers, aux heures de Bourse, quand, ayant passé la redingote, il va siroter sa demi-tasse au Café Turc, qu'en fait d'affaires rondement menées, ces Américains sont décidément le premier des peuples.

L'ILE DÉSERTE

On parlait d'Emin, de Stanley, du Congo et du roi des Belges, quand soudain mon ami Casoar, Anacharsis Casoar, un Marseillais blond né au Havre, car il y a, détail qu'on ignore, des gens qui naissent Marseillais dans presque tous les ports de mer... Mais où en sommes-nous ? Je m'embrouille ! retrouvons le fil de la phrase :... quand Anacharsis Casoar, le célèbre fabricant de pipes, s'écria :

— « En fait de voyages d'exploration, j'ai presque envie de vous raconter celui que j'entrepris, il y a vingt ans, à la recherche de mon île.

— Vous possédiez une île, Casoar ?

— Je te crois, une île déserte qui me revenait par héritage. Mais malheureusement pour moi, celle-ci, quand j'y arrivai, se trouvait déjà bien peuplée ! »

Ces mots dits, Casoar parut vouloir se plonger quelques instants dans des méditations douloureuses et lointaines ; et, pendant qu'il prenait des forces, nous nous apprêtâmes à écouter Casoar.

— « Vous savez ou vous ne savez pas que notre grand-oncle de Marseille, bien connu au café Bodoul et tout le long de la Cannebière sous son sobriquet de l'Africain, nous laissa en mourant une fortune lentement et honorablement gagnée à arracher d'entre les mains de leurs tyrans naturels ces pauvres nègres des côtes de Guinée si malheureux dans leur pays, et à leur procurer pour le restant de leurs jours de bonnes petites positions, bien tranquilles et sans souci, chez les planteurs de canne à sucre.

Mon père mort à son tour, j'aurais pu vivre en bon bourgeois, m'organiser un cabanon,

pêcher l'oursin et chasser au poste. Le destin ne le voulut pas.

Comme tant d'autres, je me laissai tenter par l'ambition. C'est même pour cela qu'à cinquante ans passés, au lieu d'être rentier, je vends encore des pipes... »

Un silence. Puis Casoar reprit :

— « Donc pas très longtemps après la mort de mon père, un matin qu'il pleuvait, l'idée me vint de monter jusqu'au galetas. Il y avait là quantité d'inutiles défroques comme en rapportent les navigateurs, des oiseaux empaillés, de gros lézards, des coquillages, des herbiers, de vieux instruments de marine, et j'espérais trouver dans le tas quelque chose d'assez bien conservé pour en faire cadeau à mon cercle.

Tout à coup, feuilletant par curiosité un registre de bord, je découvre un pli cacheté avec ces mots de l'écriture du grand-oncle :

« *Pour celui de mes petits-neveux, Marius, Anacharsis ou Trophime, qui se trouverait momentanément embêté.* »

Il faut savoir que depuis les Romains, les

Grecs, et l'arrivée des compagnons du Christ en Provence, nous n'avons jamais porté que ces trois prénoms dans la famille.

Je n'étais pas embêté même momentanément, je l'étais en tous cas beaucoup moins que mes frères Marius et Trophime. Je brisai cependant l'enveloppe. J'eus tort, et ma foi ! aujourd'hui je le regrette : j'aurais peut-être aussi bien fait de me montrer plus délicat.

L'enveloppe contenait un manuscrit et une carte ; tous deux sur antique papier jauni et tous deux de la même main.

Dans le manuscrit, grand-oncle racontait simplement, en homme qui n'a pas l'habitude de se vanter, son séjour sur une île d'Océanie où l'avait jeté un naufrage.

Là, comme Robinson, mais de façon plus intelligente, il avait essayé d'arranger sa vie, mangeant tant bien que mal, plutôt mal que bien, et s'habillant avec des plumes, jusqu'au jour où des pirates malais, descendus pour faire eau, le surprirent endormi sur le rivage et l'amenèrent captif à leur bord où il dut remplacer le maître-coq qui, ayant eu l'impru-

dence de se baigner, venait d'être mangé par un requin de la grande espèce.

Ce départ subit arrangeait grand-oncle, et, d'un autre côté, le contrariait.

Vous allez comprendre : grand-oncle était content de quitter l'île où le temps lui paraissait long ; de plus il espérait bien un jour ou l'autre échapper aux pirates et revoir la Cannebière. Mais ce qui le chagrinait un peu, c'est que surpris, ficelé, embarqué sans avoir le temps de dire ouf ! il laissait dans l'île des trésors inestimables.

— Des trésors, Casoar ?

— Des trésors, parfaitement ! L'île, je vous l'ai dit, n'étant pas précisément très fertile, grand-oncle se trouvait réduit à faire sa nourriture exclusive de grosses huîtres assez fades qu'il arrachait dans les récifs, et, les jours gras, d'une sorte de pie rouge et bleue dont il réussissait parfois à abattre quelques spécimens d'un coup de pierre, au sommet des arbres.

Or, un matin qu'il mangeait ses huîtres, grand-oncle faillit se casser une dent sur un

objet rond et dur qu'il reconnut à l'examen être une perle du plus bel orient, et le lendemain, il y a des semaines où on n'a pas de chance, il s'en cassait une seconde, pour de bon cette fois, sur un morceau de métal jaune, oui ! sur un petit lingot d'or inclus dans l'estomac d'une pie. Mais ce lingot n'était pas seul. Grand-oncle en trouva d'autres encore, et avec eux de petits cailloux polis par place, des rubis, des diamants qui rayèrent son verre de montre.

Depuis, grand-oncle ne mangea plus qu'avec précaution ces grosses huîtres gavées de perles et ces oiseaux qui, amoureux, là-bas comme ici, de tout ce qui brille et reluit, se truffaient de pierres précieuses et de pépites.

Cependant, grand-oncle mettait ça de côté, un jour une chose, un jour l'autre, machinalement, sans projet bien précis. Et, le tas à la fin devenu énorme, il avait placé diamants, perles et pépites dans le creux d'un rocher recouvert d'une grosse pierre sur laquelle, à tout hasard, il grava ses nom et prénoms avec le lieu et la date de sa naissance.

Dire comment grand-oncle échappa aux Malais et comment il parvint à regagner l'Europe, serait long et peu intéressant. Qu'il vous suffise de savoir qu'une fois de retour à Marseille, ses infirmités, son grand âge, les soucis croissants de son commerce lui interdirent de reprendre la mer.

Tout ce qu'il put faire fut de dresser une carte exacte de son île pour qu'en cas de besoin ses neveux et petits-neveux eussent le moyen de reconquérir les trésors qu'il y avait abandonnés.

Une merveille, cette carte! Avec elle, un aveugle aidé d'un manchot auraient navigué droit sur une planche. Pas moyen de s'égarer. Il ne s'agissait que d'atteindre Java, puis une île de moindre importance, puis une troisième, puis une quatrième, et la cinquième, c'était là.

Le moyen d'hésiter? Je réalisai ma fortune. Je frétai avec un équipage de confiance un petit brick-goélette capable d'affronter la mer Rouge et l'océan Indien. Bon vent, bonne brise, et en route!

Trente jours après, montre en main, nous doublions Java ; nous reconnaissions au passage les trois îles qui devaient servir de jalons, et un soir de dimanche nous voyions se dresser sur l'horizon bleu, au milieu des coraux couronnés de palmiers qui lui font une ceinture d'écume blanche et de verdure, l'îlot découvert par grand-oncle.

Comme nous approchions, le second me dit : — Capitaine, je crois voir un phare. — Un phare dans une île déserte ? Tu badines ! — Un phare, capitaine ! un port, une jetée, des docks, des maisons. — En effet, il me semble aussi... Mais ce doit être un effet de mirage.

Tout à coup, un bateau pilote arriva, des douaniers se montrèrent. — Drôle d'île déserte, s'il y a un pilote et des douaniers !... Hélas ! depuis six ans l'île déserte de grand-oncle avait cessé d'être déserte. J'arrivais tant soit peu en retard. Un Américain venu là avant moi, sans carte et par hasard, avait déniché la cachette ; et, en un clin d'œil, il s'était bâti une ville, appelant des colons, fon-

dant un journal, bâtissant un théâtre, installant le gaz, l'électricité, tout le tremblement. Ah ! les Américains vont vite, surtout quand ils ont, comme première mise de fonds, un demi-milliard en or natif, en diamants et en perles fines.

Par exemple, on avait baptisé la ville Casoarville, ce qui est toujours une satisfaction.

Que faire ? Sans le sou, car malgré mes réclamations on refusa naturellement de me restituer le trésor, crevant de faim, abandonné par mon équipage, je me résignai à vendre la goélette ; et, après avoir fait hommage du manuscrit et de la carte aux autorités compétentes qui les déposèrent religieusement aux archives, comme un monument à la gloire du vieux Casoar s'élevait sur la place principale, au milieu d'un square, j'acceptai d'en être le gardien.

Six mois durant, la rage au cœur, je subis cette humiliation de garder, vêtu de drap bleu, le monument de grand-oncle. Oui, six mois, le temps de mettre de côté, sou à sou,

mon passage sur un paquebot. Car j'oubliais de vous le dire, une ligne de paquebots reliait déjà mon île déserte à Marseille. Une jolie blague, entre nous, les îles désertes !

— Vous auriez dû prévoir, ne pas partir si vite...

— Bé, oui ! mais voilà : si on pensait toujours à tout, on n'essayerait jamais rien de grand en ce monde. »

FANTAISIE ANTHROPOPHAGIQUE

Il n'est rien de tel que de voyager en chemin de fer, surtout aux approches du Midi provençal, pour apprendre d'étonnantes histoires.

Celle-ci est peut-être un tantinet, comment dirai-je? oui! un tantinet spéciale et gaie ; mais baste, par ce temps de naturalisme le papier imprimé en souffre bien d'autres. D'ailleurs, dans nos pays, bénis depuis que les papes y passèrent, le ciel est si pur, l'air si vif, le Rhône si large, et les pires tristesses humaines s'y colorent de tant de bonne humeur qu'on peut, après Rabelais, parler en riant de toutes choses, et même de la Nymphe

aux cuisantes caresses que célébra en vers latins Jérôme Frascator (de Vérone).

Donc le train venait de laisser sur la droite, dans un réveil d'aurore, les remparts dorés d'Avignon, et filait à toute vapeur vers Marseille, quand un voyageur, Phocéen d'origine évidemment, qui, depuis Paris, n'avait rien dit, déplia un rouleau ficelé soigneusement et voulut nous faire admirer deux chromolithographies achetées passage des Panoramas et qu'il destinait à sa bastide.

Ces chromos aux couleurs criardes représentaient : l'une, des sauvages nus, autour d'un grand feu, sur une plage, en train de rôtir des Européens à la broche ; et l'autre, ces mêmes sauvages dévorant avec des dents effroyablement blanches et longues les membres dépecés et cuits de ces mêmes Européens.

— « C'est gentil, hé? les deux pendants, pour la campagne, comme tableaux de salle à manger... »

Après qu'on eut admiré les deux tableaux de salle à manger, et félicité l'heureux pos-

sesseur pour son goût en peinture et l'ingéniosité de ses choix, la conversation, peu à peu, tomba sur l'anthropophagie.

Chacun racontait la sienne, moi je dis :

— J'ai dîné une fois avec un explorateur, gaillard superbe, roi *in partibus*, qui, de ses missions dans toutes sortes de pays déserts, avait rapporté un teint de moricaud et la plus belle barbe noire du monde. Tout en cassant des amandes dures entre le pouce et l'index (on était au dessert heureusement!) l'explorateur nous disait ses aventures. Eloquent autant que solide, les dames le buvaient des yeux : — Eh quoi, en vérité, vous vous êtes assis à une table d'anthropophages? — Comme je m'assieds à la vôtre ; la reine m'avait invité. — Ah! la reine! Elle était jolie? — Très jolie! — Et elle mangeait? — De l'homme, mesdames, elle mangeait de l'homme... Et tout de suite, en bon vivant que rien n'étonne, l'explorateur se mit à décrire la façon dont ses anthropophages cuisinaient. — C'est simple et fort ingénieux. On creuse un trou qu'on garnit de cailloux rougis. Sur les cailloux, une jon-

chée d'herbes odorantes, puis des pommes de terre, puis... vous comprenez? — Parfaitement! — Puis encore des pommes de terre, de façon à ce que le morceau se trouve au milieu. On met une dernière jonchée d'herbes, on recouvre et on allume un grand feu dessus. Cela doit cuire ainsi toute une après-midi. Quand le bûcher s'est écroulé en braise et que la braise est devenue cendre, le sol se fendille légèrement et l'on devine à la bonne odeur qui se dégage... — Fi! quelle horreur! — Pourtant je vous jure... — Vous nous dites cela d'un ton! En auriez-vous mangé, par hasard?... — Oh! mesdames!... fit l'explorateur, protestant contre une telle accusation par un geste scandalisé. Puis il ajouta avec bonhomie : — Non, certes! je n'en ai pas mangé. Seulement, comme la reine me pressait beaucoup et comme il eût été peu galant de la froisser, je goûtai aux pommes de terre! »

J'avais fini; notre compartiment daigna sourire. Puis le Phocéen à favoris prit modestement la parole après moi, et, tout en reficelant ses rouleaux :

— Chacun à Marseille vous le dira, j'en ai connu aussi, du temps que je naviguais, des anthropophages !

Et j'ai même sans le vouloir contribué à remettre en honneur cette condamnable façon de comprendre la gourmandise, chez des peuplades qui, pour des raisons ou pour d'autres, y avaient depuis longtemps renoncé.

J'étais jeune alors. Capitaine au long cours muni de mes brevets, les lauriers de Cook m'empêchaient de dormir, et, entre deux voyages pour le commerce aux Grandes Indes, à mes moments perdus, sur une goélette qui m'appartenait, je faisais volontiers des explorations en Océanie.

Tout comme un autre, tranquillement, de deux jours l'un, je découvrais mon petit archipel, et je le pointais sur la carte en lui donnant le nom d'un camarade du café Bodoul. Quoi de plus naturel, pour un marin, que d'immortaliser ceux qu'il aime ?

Voyages charmants ! C'était, chaque matin, à l'horizon, une nouvelle terre apparaissant au sein des flots, avec ses montagnes fraî-

ches et fleuries à qui fait collerette un rond de palmiers, et pareille à quelque énorme bouquet que Gargantua en passant aurait mis tremper dans la mer.

Malheureusement, comme par un fait exprès, toutes ces îles se trouvaient de fond en comble inhabitées. Dans une, nous aperçûmes bien des espèces de grands singes, mais ils s'enfuirent. De sorte que le soir, avant de s'endormir, les matelots préoccupés parlaient beaucoup femmes, et que plus nous allions et plus le temps nous semblait long.

Enfin, — c'était dans les parages sud de la Polynésie, et nous naviguions ainsi depuis un an sans trouver occasion de nous distraire ! — enfin nous eûmes la rencontre d'un brick américain rôdaillant par là, lui aussi. On s'aborda, on se parla en échangeant des nouvelles et des cigares ; et les récits que l'équipage nous fit au sujet d'une certaine île qu'un mois auparavant ils avaient reconnue nous mirent tout de suite l'eau à la bouche.

Vous allez comprendre pourquoi.

Figurez-vous qu'à peine l'ancre mouillée,

une troupe d'Océaniennes — belles comme le jour qui à ce moment se levait, fermes comme le bronze dont elles avaient la couleur, et fraîches comme la grande fleur rouge qu'elles portaient juste dans leurs cheveux pour tout costume — étaient venues de la côte en nageant et avaient pris le bateau américain à l'abordage.

Un doux abordage!

Tant qu'il fit jour, Océaniennes et matelots burent et dansèrent sur le pont ; le soir venu, on accompagna les brunes visiteuses dans l'île.

Et dans l'île la fête recommença. Une semaine durant, tous les soirs, matelots et Océaniennes s'égarèrent, deux par deux, sous les ombrages, au clair de lune; quant aux maris — chacun sait qu'en ces climats on a sur la famille des idées à l'envers des nôtres — quant aux maris, remerciant les matelots du grand honneur, ils leur apportaient au matin, pour se rafraîchir, des cocos laiteux et des bananes sucrées...

Nous remerciâmes, comme vous pensez, les

Américains du renseignement, puis : en route pour l'île heureuse.

On vous en fila de ces nœuds! La mer fumait sous le navire! En moins d'une quinzaine nous étions rendus.

Au préalable j'avais cru devoir adresser un petit discours à mes hommes, court mais clair, quelque chose dans ce genre-ci : « Les enfants, je vous connais : vous êtes de Marseille! Par conséquent, il serait bon, puisque nous avons plusieurs jours devant nous, il serait bon d'interroger sérieusement votre conscience et de la mettre à neuf au besoin, afin de ne pas laisser à ces délicieuses sauvagesses, en récompense de l'accueil qui nous attend, autre chose que d'agréables souvenirs!... »

Mon avis, qui n'était pas inutile, fut entendu : au moment où nous arrivions, je constatai avec plaisir que la boîte à pharmacie du bord était vide.

Maintenant nous voilà parés. Les canots à l'eau! et nous débarquons, capitaine en tête, sans même attendre la visite des sauvagesses promises.

Quelle réception, mes amis! Plus de cocos, des zagaies au travers du corps. Plus de bananes, des coups de massue sur la tête. Pour ce qui est des sauvagesses promises? va-t-en voir s'y viennent... Elles étaient sans doute occupées ailleurs.

— Les Américains vous avaient trompés?

— Eh non, ils ne nous avaient pas trompés, les Américains! Seulement leur capitaine, moins prévoyant que moi, n'avait pas prononcé le petit discours, et l'équipage, pour notre malheur, n'avait pas vidé la boîte à pharmacie... De sorte qu'après leur départ, les femmes de l'île et puis les hommes s'étaient peu à peu sentis pris d'une grande faiblesse et envahis par une inexplicable mélancolie. Attristés et fiévreux, ils s'en allaient, les pauvres gens, sur le sable de la plage, et là, couchés à l'ombre des cocotiers, tout le long du jour, ils roulaient dans leurs têtes d'horribles projets de vengeance en songeant à ces hommes blancs trop bien reçus et aux présents laissés par leurs funestes amitiés.

C'est nous qui payâmes les pots cassés. Ainsi va le monde!... Et le soir du même jour la peuplade entière, rétablissant dans sa rancune d'antiques coutumes depuis longtemps abolies, s'asseyait en rond autour d'un repas abominable dont mon équipage fit les frais.

Tout y passa, hélas! et de cinquante que nous étions il ne s'en échappa pas un seul...

— Mais alors, capitaine!

— ... Pas un seul, excepté moi qui fus miraculeusement sauvé. Si je n'avais pas été sauvé, comment pourrais-je aujourd'hui vous raconter la fin de tout ceci, fin qui est certainement ce qu'il y a de plus remarquable dans l'histoire?

Car, vous m'en croirez si vous le voulez, j'imagine qu'à force de se droguer mes infortunés compagnons avaient sans doute fini par accumuler en eux une certaine vertu curative... Vous riez?... Grand bien vous fasse!... Toujours est-il qu'un Dieu ou le hasard aidant, à la suite de ce festin les pauvres sauvages guérirent.

Maintenant, dans ces mers lointaines,

quand parfois encore quelqu'un est frappé du terrible mal, les médecins et les bonnes femmes se trouvent d'accord pour prescrire comme remède un tout petit morceau d'Européen.

Et même, Marseillais moi-même, ce n'est pas pour me vanter que je le dis! si on a pu se procurer du Marseillais, la guérison passe pour infaillible!

LES ŒUFS A LA COQUE

Anselme Estibalet, s'il avait su le grec, se fût écrié : *Eureka !* Mais il ne savait pas le grec, son éducation première ayant été relativement négligée. Estibalet se contenta donc de manifester sa joie par cette phrase, qui, quoique en humble français, n'en est pas moins significative : « Cette fois, Anselme, ça y est, ta fortune est faite. » Quand il se parlait à lui-même, le brave Estibalet se donnait volontiers son petit nom.

Après quoi, cueillant une pincée de sel sur la pointe de son couteau, il la considéra quelques secondes d'un air grave, puis l'égrena méthodiquement, par petites saccades, dans

le cratère barbouillé d'or d'un œuf à la coque qu'il mangeait.

L'exclamation ne nous étonna point. Estibalet nous avait habitués à ces surprises.

Vous arriva-t-il, étant gamin, d'étudier à travers son corps transparent la construction intérieure de quelqu'un de ces innombrables têtards qui grouillent dans les fossés au printemps? Il y a des hommes tout pareils de qui les sensations ingénues semblent se jouer à fleur de peau. Estibalet était de ces hommes-là, et les habitués, rapins ou poètes, de la modeste table d'hôte où il avait des habitudes prenaient plaisir à l'entendre recommencer chaque jour, d'un enthousiasme toujours pittoresque et nouveau, l'exposé de ses projets, de ses espérances.

Jusqu'à ce moment la chance l'avait peu servi, mais il conservait bon courage.

— Quand, il y a vingt ans, j'arrivai à Paris, disait Estibalet, mon premier travail fut naturellement de monter sur les tours de Notre-Dame.

Je ne sais comment vous exprimer ça : mais

vu de là-haut sous le soleil qui se couchait, avec ses fumées, sa grosse voix, ses millions, ses milliards de toits reluisant comme des écailles et qui ressemblaient à un dos énorme hérissé d'aiguilles et de tours, Paris me fit l'effet d'une bête vivante : « Té ! que je me pensai, la voilà la Tarasque, et qui n'est pas en carton, encore, comme celle de Tarascon. Il faut la manger ou qu'elle te mange. Mais nom de sort ! Anselme, comment faire pour trouver le joint, le défaut de la carapace ? »

Et depuis vingt ans, il le cherchait ce joint, Estibalet. Depuis vingt ans, affamé et maigre, il se promenait seul dans le ventre de la bête. Tel on se figure Jonas lorsqu'il habitait sa baleine.

N'allez pas cependant vous tromper sur les ambitions d'Estibalet. Il n'aspirait pas au pouvoir et eût probablement refusé de devenir ministre. Ayant dévoré dans sa jeunesse un petit patrimoine de province, il aspirait à reconquérir, non pas lentement, ce dont sa nature ardente et chimérique le rendait incapable, mais en bloc, d'un coup de génie, pour

étonner ses compatriotes et se prouver sa propre force, les trois ou quatre mille francs de rente perdus.

Rêve modeste, dira-t-on. Il n'y a pas de rêve modeste! Le but peut différer, mais la passion qu'on met à l'atteindre est pour tous la même. Et le brave Estibalet, s'acharnant à reconquérir ses quatre mille francs, dépensait autant d'activité fiévreuse et d'âpre énergie qu'un spéculateur juif à remuer les millions.

Comme il possédait un creux superbe, Estibalet se mit d'abord en tête d'entrer à l'Opéra comme basse. Il suivit les cours, piocha son creux auquel, paraît-il, quelques mètres de profondeur manquaient encore et, la profondeur obtenue, demanda une audition à M. Halanzier. M. Halanzier, qui l'avait connu à Marseille, l'écouta mugir, applaudit, et refusa catégoriquement de l'engager : « Désolé, mon cher Anselme! mais je ne puis pas, je n'ose pas; cela ferait trop de peine à Boudouresque. »

Un Méridional intelligent qui n'a pas réussi à s'établir basse a toujours pour ressource

d'essayer le commerce des huiles d'olive.

Estibalet n'y faillit point !

Il lui restait de ses propriétés d'autrefois un coin d'olivette entre deux roches dont personne à aucun prix n'avait voulu.

Cette olivette justement dénommée la Lézardière pouvait, bon an mal an, donner vingt litres d'huile au plus. Mais après arrangement pris avec un gros entrepositaire de Nice, Estibalet fut bientôt en mesure de faire face aux plus importantes commandes, et arriva même à se persuader que quatre maigres pieds d'oliviers sur lesquels quatre cigales n'auraient pas trouvé à vivre, fourniraient assez d'huile pour en inonder tout Paris.

Anselme Estibalet se mit donc à vendre de l'huile. A en vendre ? Non ! à en céder. Un propriétaire ne vend pas son huile ; il la cède, moyennant finances, aux gens qui lui sont recommandés. « Ah ! c'est vous, monsieur Estibalet ? J'ai reçu une circulaire, il paraît que vous voudriez me vendre... — Vendre n'est pas le mot : j'ai seulement un peu d'huile de reste, la récolte ayant donné cette année,

et j'en céderais volontiers quelques *estagnons* pour vous faire plaisir. »

Par malheur, l'huile de La Lézardière avait goût de fruit, et le Parisien s'obstine à n'aimer que des huiles épurées, insipides par conséquent. Estibalet, la mort dans l'âme, renonça. Il ne pouvait pas en vendant de l'huile épurée, de l'huile ayant perdu son goût de fruit, trahir la cause du Midi et déshonorer à tout jamais ses vieux oliviers dont les troncs rugueux, percés de cavernes, datent, dit-on, de la domination romaine.

Ces deux déconvenues, suivies d'un certain nombre d'autres, n'avaient pas laissé que de rabattre un peu les belles ardeurs d'Estibalet.

Mais, cette fois, ça y était : le défaut de la cuirasse trouvé, la tarasque et Paris sûrs de leur affaire !

« Vous voyez cet œuf, s'écriait Estibalet de l'air triomphant des grands inventeurs, vous voyez cet œuf, il est petit : eh bien ! avant trois mois j'en aurai fait sortir des charretées d'écus. »

Comment allait-il s'y prendre ? Quelle était

son idée? Il ne l'expliqua que plus tard. Mais, pour ne pas vous faire languir, je puis anticiper sur les événements et vous révéler tout de suite le secret de sa découverte.

Gourmand comme on l'est dans nos pays, Anselme Estibalet était particulièrement grand amateur d'œufs à la coque. Il estimait l'œuf à la coque une nourriture idéale et le plus précieux présent que la nature nous ait octroyé. Malheureusement, soit ignorance, soit paresse, l'homme, d'après lui, avait jusqu'à nos jours négligé de perfectionner ce présent. « L'homme cultive les fruits, les légumes, il ne s'occupe pas des œufs. Depuis la création du monde, nous en sommes toujours à l'œuf sauvage. Et pourtant, même pour l'œuf, il y aurait quelque chose à faire !

Remarquez, continuait Estibalet, quel ennui c'est que de saler un œuf à la coque, de le saler exactement, juste à son point. Le sel dont on le saupoudre ne pénètre ni ne se dissout; il s'attache en grumeaux au bout de la mouillette. Ceci est trop âcre, le reste trop fade; on recommence, on s'impatiente, et l'on se fait

une torture de ce qui pourrait et devrait être le plus béatement gastronomique des plaisirs. »

Et tout de suite, avec cette rapidité de conception qui caractérise le génie, Anselme Estibalet avait entrevu les grandes lignes de son système.

Ne pouvait-on pas, grâce à une nourriture spéciale et savamment choisie, amener les poules pondeuses à produire des œufs qui seraient salés? Toute la difficulté était là, nullement insurmontable, car la sélection, Dieu merci, a fait de bien autres miracles.

Estibalet chercha, consultant à la fois la nature et les livres, ne quittant la Bibliothèque que pour aller courir les basses-cours des fermes, interrogeant les nourrisseurs, observant la volaille; puis, quand il crut avoir trouvé, il nous fit ses adieux et partit pour la Lézardière avec un formidable attirail de fours à éclosion et de couveuses mécaniques.

On n'avait plus eu de ses nouvelles, quand le hasard du voyage me conduisit du côté de chez lui, il y a quelques mois.

Je grimpai à la Lézardière. Estibalet me

reçut avec un débordement d'amitiés : « C'est fini ! dans huit jours je lance trois cent mille œufs frais sur Paris. J'accapare les chemins de fer, j'encombre les Halles ! » Estibalet avait des traités signés, les principaux courtiers se disputaient par avance sa marchandise. Il me montra des centaines de paniers tout prêts portant en lettres d'or sur fond bleu cette flamboyante étiquette :

APPEL AUX GOURMETS

Demandez partout l'œuf à la coque Estibalet salé naturellement.

Et il ajoutait : « Nous avons un second avantage, à cause du sel mes œufs salés se conservent frais tant qu'on veut ! »

Puis je dus visiter le poulailler et constater les nombreux changements apportés par Estibalet à sa cassine de La Lézardière.

Oh ! ce poulailler !

En vue de la mer bleue (il paraît que l'air salin faisait partie du régime !), derrière une grille en fil de fer, sous le feuillage grêle de quatre oliviers tamisant le soleil comme un

crible, quelques poules se promenaient, mélancoliques, l'œil éteint, la plume malade, et si obsidionalement décharnées que je songeai tout de suite à la centenaire et fantomatique poule au pot, sur laquelle Théodore de Banville a écrit un merveilleux poème de cinquante vers, qui vaut à lui seul une épopée.

De quelles infernales drogues Estibalet nourrissait-il donc ses poules !

Inquiet, je lui demandai :

— Au moins elles pondent ?

— Des œufs superbes ! Nous allons en juger à table.

A table on nous servit des œufs à la coque et des mouillettes.

Anselme rayonnait, m'observant :

— Hein ! quel fin goût de sel ? Comme c'est compris, mesuré. Ah ! j'ai eu du mal à trouver la dose !

Il se régalait, le brave homme, trouvant ses œufs salés, sans doute par imagination. Moi, pour ne pas l'endolorir, j'essayais de les avaler sans grimace. Car la vérité m'oblige à dire qu'ils n'étaient pas salés du tout !

LES BONS JUGES

De quoi parlait-on ? Je l'ignore ; mais Rabastoul, mon ami Rabastoul, semblait considérablement agité.

— Eh bien, non, non ! s'écriait-il, vous direz ce que vous voudrez de la magistrature française et de ses incroyables lenteurs, je la tiens, moi, pour sublime cette magistrature, et j'admire sa dévorante activité lorsque je pense par comparaison au fantastique tribunal dont je fus, une année durant, l'intéressante victime.

— Contez-nous la chose, Rabastoul.

— Puisque ça peut vous faire plaisir...

J'avais alors, comme chacun sait, pris le

turban pour exercer sans trop d'ennui mon commerce d'épicerie en gros dans un des petits ports de la côte barbaresque.

Gentil pays, quoique un peu sec. De bons voisins, une vie aimable.

Les jours ouvriers je me tenais au Souk, au marché si vous aimez mieux, assis jambes pendantes sur le devant de ma boutique. Je causais aux acheteurs, aux acheteuses aussi, offrant de temps en temps, suivant la coutume de l'endroit, du café à la cassonade, dans des tasses pas plus grosses qu'une coquille d'œuf de pigeon, que présentait un jeune nègre. Avec ma belle dalmatique rose brodée de rose, mes deux gilets bleus, mes babouches jaunes, et ma barbe qu'à cette époque j'avais blanche, au milieu de mes pommes d'amour, de mes nougats, de mes sacs de poivre et de mes pastèques, vous m'auriez pris pour le Grand Turc.

Le dimanche, qui, par parenthèse, tombe là-bas le samedi, accompagné de mes douze femmes, deux par deux sur six bourriquets, on s'en allait sous les palmiers, au bord de

la mer, pêcher l'oursin ou fusiller le bec-figue dans un cabanon tout blanc et tout rond, que je m'étais meublé à la marseillaise.

Tant de bonheur ne pouvait durer !

Comment madame Rabastoul, la vraie, à qui j'avais dit, en la confiant à sa famille, que j'allais tenter la fortune chez les sauvages de l'Amérique du Sud, comment madame Rabastoul, le ciel ait son âme ! put-elle, après trois ans, découvrir ma nouvelle adresse ?

Toujours est-il qu'un beau matin, par le bateau qui fait le service de France, un escogriffe arriva, orné de favoris et se disant armé de pleins pouvoirs. Il commença par acheter d'occasion, au souk des ferrailles, un cul de vieux chaudron, qu'il fit reluire. Il écrivit dessus CONTENTIEUX en lettres turques, et, l'ayant suspendu à sa fenêtre, déclara qu'il allait m'embêter.

Et il m'embêta ! C'était son droit : là-bas quelqu'un qui veut embêter les autres n'a, paraît-il, qu'à se procurer un rond de cuivre avec le mot « contentieux » dessus ; les ma-

lins, tout à fait malins, ajoutent : AFFAIRES LITIGIEUSES.

Ce fut d'abord une assignation à laquelle, naturellement, je ne répondis point, puis une seconde, puis une troisième, toutes m'invitant à comparaître au plus tôt devant le tribunal.

Le tribunal ? Qu'il me laisse tranquille ! Est-ce que je lui demande quelque chose, moi, au tribunal ?

A la fin pourtant je dus obéir, la gendarmerie locale s'en étant mêlée.

Les juges — je les vois encore : ils étaient trois, celui du milieu avec d'énormes lunettes — les juges donnèrent la parole à l'escogriffe en question, lequel, toute l'après-midi, m'injuria, réclamant au nom de ma femme la tête d'abord, puis la fortune du déplorable Rabastoul.

Je voulus répliquer, mais un huissier à figure de moricaud m'interrompit, et les juges, sans doute insuffisamment éclairés, prononcèrent la remise à huitaine.

Hélas ! à partir de ce moment, l'existence me devint insupportable.

Plus de bonnes après-midi passées à bavarder de choses ou d'autres, dans l'ombre et la fraîcheur du marché couvert ! J'avais bien la tête à bavarder, non plus qu'à peser mon sucre et ma cannelle ? A chaque heure, à chaque minute m'árrivaient de nouveaux papiers qui, pour m'atteindre, n'avaient pas grand chemin à faire, la boutique du notaire qui les rédigeait, — là-bas, les notaires sont en boutique, — se trouvant juste en face de la mienne. De sorte que, le matin, le soir, je le voyais griffonner de droite à gauche ses grimoires ; il ne s'arrêtait que pour tailler ses petits roseaux en me regardant d'un air narquois.

Plus de parties le samedi, sous les palmiers au bord de mer, avec mes six bourriquets et mes douze femmes ! Le samedi, nous montions à l'audience, mon ennemi et moi, plaidant tantôt l'un tantôt l'autre, tandis que, sans mot dire, les jambes croisées sur leurs nattes, nos trois juges nous regardaient. Nous parlions en français, ils ne comprenaient pas, mais cela leur était parfaitement égal.

Toujours, invariablement, ils renvoyaient l'affaire à huitaine.

Et je me demandais : par quel phénomène, depuis un an que tous les samedis nous leur racontons la même chose, se fait-il que nous ne les endormions point ?

Car mon procès durait depuis un an et je me trouvais avoir mangé les trois quarts de mon bien en frais de justice. Le quatrième quart était même en train, mon escogriffe ne se fatiguant pas de m'assigner, quand des nécessités commerciales m'obligèrent à m'absenter pour un petit mois.

Je demandai donc un sursis que j'obtins en payant très cher, mais non sans peine.

Au retour, je m'apprêtais mélancoliquement, un matin, à reprendre mon collier d'homme assigné. Il me sembla, comme j'ouvrais ma boutique, que le notaire d'en face ne griffonnait plus de droite à gauche, et qu'il ne taillait plus les roseaux de son écritoire en me regardant d'un air narquois.

Puis trois aveugles passèrent, quêtant l'au-

mône, tâtant le pavé de leur bâton. Je les reconnus, c'étaient mes trois juges.

Et mon voisin, le marchand de pois grillés, m'ayant aperçu, vint m'apprendre une surprenante nouvelle.

Le sultan du pays, souverain équitable et doux, les avait : primo, destitués parce qu'ils s'entendaient avec les gens de patrocine et de chicane pour ruiner les pauvres plaideurs en faisant traîner les affaires ; et, subsidiairement, il avait voulu qu'ils perdissent la vue parce que...

... Vous ne devineriez jamais, fit Rabastoul en s'interrompant, ce que mes trois gaillards avaient imaginé pour ne pas s'ennuyer aux audiences. Deux d'entre eux, à force d'exercice et de volonté, étaient parvenus à sommeiller, les yeux ouverts, comme les lièvres. Quant au président, il avait eu l'idée ingénieuse et canaille de se faire peindre deux yeux sur les verres de ses lunettes ; ce qui lui permettait, double avantage ! de dormir tranquille derrière, tandis que la fixité de son regard inspirait aux innocents et aux coupables une salutaire terreur.

— Et l'escogriffe aux favoris ?

— Il était parti, son cul de chaudron sous le bras, pour aller assigner ailleurs.

Sur quoi Rabastoul ajouta en manière de conclusion :

— On blague notre magistrature, mais ce n'est toujours pas de cette façon que les choses se passent en France !

PAUVRE PARRAIN !

— « Tonnerre de... ! s'écria l'irascible Trotabas en inventant pour la circonstance le plus formidable juron qui ait jamais scandalisé la Cannebière, à la fin tout ceci va trop loin, et, s'il ne faut que ma permission, je veux bien que le diable emporte Dieu, le Pape et tous les *capelans* avec ! »

Cet accès blasphématoire me surprit d'autant plus que Trotabas, méridional têtu, cramponné aux convictions qu'il croit avoir, comme une arapède à son roc, s'est toujours donné au café Bodoul et même ailleurs pour un enragé catholique, appartenant, en effet, à cette génération de loups de mer qui, pen-

dant les fortes tempêtes, promettent à Notre-Dame de la Garde des cierges aussi gros que leur grand mât.

Du reste, ne lisant jamais de journaux et peu enclin à s'échauffer sur les affaires de politique ou de religion, ma foi ! je ne m'expliquais guère quelle étincelle avait bien pu mettre ainsi le feu aux poudres que Trotabas, malgré ses soixante ans, garde encore, paraît-il, dans sa sainte barbe.

Cependant Trotabas, écrasant le papier sous son index couleur de vieux cordage, désignait à mon attention une nouvelle théâtrale, laquelle nouvelle annonçait, avec beaucoup de discrétion dans les termes, que, d'après une décision pontificale, les *soprani* de la Chapelle Sixtine, lorsqu'ils viendraient à mourir — ce qui leur arrive, paraît-il, comme au commun des hommes — ne seraient pas remplacés, et qu'on laisserait la paradoxale compagnie s'éteindre d'elle-même par voie d'amortissement.

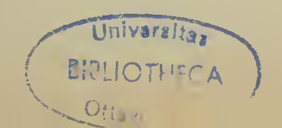
J'eus le plaisir, il y a déjà pas mal d'années, pendant le Temps-Pascal, d'entendre

ces messieurs à Saint-Pierre de Rome. Je me les rappelle au fond de l'immense nef, debout sur une haute estrade drapée d'écarlate et d'or, tous en surplis, mais terriblement moustachus, comme pour protester contre la légende. Je me rappelle aussi que, malgré la solennité du lieu, malgré le beau style des airs qu'ils chantaient, on ne pouvait parfois s'empêcher de sourire quand, aux soli, sortait soudain d'une de ces bouches velues le filet de voix féminin et grêle d'un enfant qui n'a pas mué.

Et je songeais : — Est-ce que, par hasard, Trotabas, au cours de son existence aventureuse ?... Mais non ! Trotabas est marié, Trotabas a élevé huit enfants forts comme des sabres, et qui, certes ! ressemblent à leur père. Trotabas n'a jamais eu rien de commun avec ces virtuoses androgynes dont le destin paraît l'intéresser si fort.

Or comme Trotabas, après son explosion, restait plongé dans une sombre rêverie, je me décidai à l'interroger.

— Voyons, commandant ! (Trotabas, quoi-



que simple capitaine caboteur, aime beaucoup qu'on l'appelle commandant depuis qu'il a pris sa retraite), voyons, commandant, racontez-moi ce qui diantre peut vous offusquer dans les lignes que vous me montriez?

— Ce qui peut?...

Il allait éclater de nouveau, mais il se contint, son médecin lui ayant ordonné par hygiène de n'entrer en fureur qu'une fois toutes les heures ; et c'est d'un ton relativement calme qu'il me dit :

— Comment ! d'un trait de plume on supprime à Rome une aussi vénérable institution que les soprani, et vous avez l'air de trouver cela juste, et vous approuvez une pareille mesure ?

— Si je l'approuve ? Mais absolument ! Elle est sage, humaine, généreuse, et ne peut que plaire aux honnêtes gens... Peut-être quelques dilettanti crieront-ils : les dilettanti n'ont pas d'entrailles ; et j'ai vu en Belgique des personnes, honorables d'ailleurs, brûler les yeux à de malheureux serins avec un fer rouge pour leur apprendre à mieux chanter. Mais

ici, fichtre ! il ne s'agit pas de serins, il s'agit d'hommes comme vous et moi ; c'est pourquoi je m'étonne, commandant Trotabas, de vous voir devenu cruel à ce point, vous que je ne savais pas musicien, par amour de la musique sacrée.

— Au fond, sacrée ou non, ça m'est bien égal la musique. En fait de musique, je n'ai jamais compris que le tambour. Et si je suis fâché qu'on veuille supprimer les soprani, c'est uniquement à cause de mon filleul.

— Votre filleul ?...

— Eh ! oui, pécaïre ! mon filleul, le pauvre Dario, pour qui se préparait un si bel avenir. Quand on a navigué quarante ans comme moi, on finit par avoir des filleuls sur toutes les côtes de la Méditerranée. Je me découvris celui-ci, lors de mon dernier voyage, devinez où ? Là-bas, dans le royaume de Naples, à Rocca-Nera, port de mer modeste mais commode, où quelquefois nous faisions un brin de contrebande, histoire de taquiner les douaniers italiens. Sa mère, qui avait reconnu le gréement de mon brick-goélette, vint à bord

me le présenter. — « Nous en avons fait un musicien, me dit-elle. — Va pour musicien !... » C'était *La Checca*, femme de mon ami Giuseppe, un honnête pêcheur que j'employais parfois à cacher des ballots. Checca n'avait plus tout à fait la fine taille de ses vingt ans, mais elle était superbe néanmoins : une légère ampleur convient aux brunes. Quant à Dario, il me parut charmant dans son costume rouge d'enfant de chœur ; il sortait précisément de Vêpres, et si gentil, et si modeste sous sa barrette qu'il avait presque l'air d'un petit cardinal.

Il me fallut dîner chez ces braves gens. La Checca, pour me faire honneur, avait invité Il signor Scorfano, *maëstro di cante*, vieux bonhomme à jabot et à perruque qui, d'après ce que je crus comprendre, exerçait également l'état de chirurgien. La chose ne me surprit qu'à moitié, tout le monde se mêlant d'être artiste en Italie.

Tant que dura le repas, Il signor Scorfano, couvant du regard son élève, ne faisait que parler d'art, de vertu, de gloire, le tout ac-

compagné de tant d'éloges que Dario était rouge de plaisir ainsi que La Checca et Giuseppe. En ma qualité de parrain, je prenais ma part, moi Trotabas, ma bonne part de ces saintes joies familiales.

Après le dessert, Il signor Scorfano, ayant préludé sur le clavecin, car il y avait un clavecin, Dario se mit à chanter.

Il chantait bien ! Seulement son timbre m'étonna. A quatorze ans passés mon filleul avait encore une voix de fille.

Scorfano débordait d'enthousiasme.

— C'est moi, disait-il dans son baragouin, moi le vieux Scorfano, dernier gardien di grandi tradicioun qué zé l'ai préparato per la mousica... Dario sera illoustre, Dario fera la fortouna dé sa famille. Et ze ne mourirai pas senza l'avoir entendou çanter devant le San Padre et les cardinaux en pleine capella Sixtine...

En pleine Chapelle Sixtine !

Je compris tout de suite de quoi il s'agissait et ce qui donnait à mon filleul une voix si claire. La découverte, au premier abord,

m'offusqua bien un peu. Mais qu'y faire ? Le petit, comme disait en pleurant d'émotion ce vieux crocodile de Scorfano, avait été *préparato per la mousica*, et quand une fois on a été *préparato per la mousica*, il n'y a plus à s'en dédire : c'est comme si le notaire y avait passé.

Pauvre Dario ! en attendant, voilà sa vie perdue, sa carrière brisée !...

Trotabas s'attendrissait et me secouait l'avant-bras violemment, avec une émotion communicative.

Mais cet attendrissement ne dura pas.

Trotabas tira de sa poche une montre énorme dont le tic-tac se faisait entendre à travers l'étoffe du gilet et qu'il appelait son chronomètre. Puis, s'apercevant, j'imagine, que l'heure était revenue des fureurs permises par ordonnance du médecin, il frappa la table d'un coup de poing dont tressaillirent les verres vides, et, comme illuminé d'une subite résolution :

— « Puisqu'il en est ainsi, tant pis pour le Pape ! Demain, sans attendre à plus tard, je

reprends la mer avec mon brick-goélette, je file droit sur Rocca-Nera, j'embarque Dario, je l'emmène à Constantinople et je lui achète un turban. Avec un turban et ce qu'on lui a appris de musique, Dario trouvera certainement une belle position chez les Turcs.

» Mais c'est tout de même pénible, conclut Trotabas soupirant, bigrement pénible qu'à cause du Pape un solide chrétien comme moi se voie dans la nécessité de faire un Turc de son filleul. »

Plaignons Trotabas!

LE LIÈVRE

Enfin, je l'ai trouvé le confrère qui, par gentillesse et douceur d'âme, voudrait comme moi voir guillotiner un cocu, histoire de décourager les autres. Un cocu meurtrier, s'entend, un de ces bourgeois Orosmanes qui, confiants en des jurys cocufiables et complices, n'hésitent pas, sous prétexte de cornes, à s'offrir sans risques l'âpre sensation d'un meurtre, embellie et comme dorée d'un peu de gloire cabotine.

Ce confrère c'est toi, mon cher Bergerat. L'autre semaine, dans un article, tu demandais la mort du taureau... non : du cocu ! ou, si tu ne la demandais pas expressément, c'est

qu'une fois, par grand hasard, tu ne voulus pas aller jusqu'au bout de ta pensée. Mais l'intention s'y trouvait et cela suffit à ma joie.

Peut-être verrons-nous la chose un jour? J'en partage avec toi l'espérance et veux sur ce sujet te conter une aventure qui aurait pu, suivant les sanguinaires coutumes d'à présent, se dérouler en tragédie, mais qui, grâce à l'intervention d'un lièvre et par la sagesse d'un gendarme, se termina paisiblement pour le plus grand bonheur de tous.

Tu ne connais pas la petite ville d'Aiguebelle? Non! Je m'en doutais. Tu connus sans doute moins encore mon vieil ami Truche, de son double état agent-voyer-chef et mari. Permets donc que je te les présente.

Si jamais ville ressembla peu à ces endroits romantiquement rébarbatifs qui, par avance, semblent destinés à devenir « Théâtre du crime », c'est certainement Aiguebelle.

Pas de château, pas de torrent, pas le moindre roc sourcilleux. Simplement, autour d'une abondante fontaine d'où Aiguebelle tire son nom et qui remplit ses rues, nuit et jour,

de l'agréable fraîcheur et du long murmure des eaux courantes, un groupe de maisons neuves et blanches qui, nul rempart ne leur faisant ceinture, descendent d'un coteau boisé, puis s'égrènent dans des prairies. L'air y est pur et mou ; les mœurs y sont indolentes et bénignes.

D'un autre côté, si jamais quelqu'un apparut comme le contraire du futur assassin, c'est certainement le bon Scipion Truche, d'humeur peu guerrière malgré son prénom, incapable, comme dit le proverbe, d'arracher une plume à la queue d'un geai, et trop respectueux de sa précieuse existence pour ne pas respecter celle d'autrui.

Truche pourtant faillit — égaré par une malsaine rancune — rougir du sang de son semblable Aiguebelle, ses rues proprettes et les aimables paysages dont cette aimable ville s'entoure.

Mais j'avais oublié de te le demander, tu ne connais pas non plus madame Truche ?

Madame Truche, née Romuald, belle personne opulente et blonde, la peau duveteuse et

dorée comme les pêches de plein vent, avec des cheveux massés et drus, une bouche singulièrement appétissante, des yeux un peu petits, peut-être, mais qui, demi-clignés, avaient derrière leurs longs cils comme l'air de rire toujours, et un corsage, quel corsage! Tous les cœurs, une fois le soir venu, tous les cœurs sans exception en prenaient feu dans Aiguebelle.

Car ceux-là se trompent qui s'imaginent que les champs et la petite ville sont le Conservatoire des vertus.

Pour plus d'un, hélas! exemple saint Antoine la plaine, quand le coucou chante et que, sous l'accablante chaleur de midi, les insectes par milliers font tapage dans le foin sec, se peuple de visions étranges.

Mais plus tentatrice est la petite ville silencieuse et endormie alors que, sur les pàvés lavés, seul le bruit de vos pas résonne et que, derrière chaque volet clos, derrière chaque grille ventrue, où fleurit un œillet mélancolique, vos désirs évoquent, obsédante, l'image de quelque bourgeoise bien en point,

de tempérament amoureux, rêveuse et un peu délaissée.

La belle madame Truche, née Romuald, était-elle délaissée par Truche? Il faut le croire, et mille symptômes l'indiquaient. Elle lisait éperdument des livres jaunes venus du chef-lieu, usait ses ongles sur le piano et se perdait, seule et dolente, en interminables promenades.

Pour unique distraction, tous les ans, M. Truche, suivant la coutume des indigènes de la région, l'emmenait faire un séjour de trois semaines à Vichy. Elle en revenait rose, bien portante, avec un renouveau de jeunesse et de bonne humeur. Et quand on se plaignait, entre amies, de la monotone existence d'Aiguebelle, levant au ciel ses yeux éclairés par le souvenir :

— Heureusement, il y a Vichy!... soupirait-elle.

Mais il n'y a pas que Vichy, et peut-être la belle madame Truche voulut-elle essayer du Vichy chez soi, comme tant d'autres. Toujours est-il qu'à la fin elle fit parler d'elle et

que la voix publique l'accusa, oh ! sans preuves, à mots couverts, de se consoler, avec un galant contrôleur, des négligences peu compréhensibles de M. Truche.

Le drame était dans l'air; Aiguebelle attendait.

Or, un matin, vers les cinq heures, — en été, à cette heure-là il y a déjà du monde dans les rues, — deux témoins, un paysan qui partait aux champs avec son âne et un abbé qui allait dépêcher sa première messe, virent en passant, devant la maison de M. Truche, le contrôleur qui, blême et sans chapeau, se sauvait par la fenêtre du premier, tandis que presque au même instant M. Truche dégringolait le perron, terrible, un fusil de chasse à la main.

— Il vient sûrement de tuer sa femme !

Non, car de la fenêtre, restée ouverte, madame Truche, en camisole, regardait.

— Alors, c'est qu'il veut tuer le contrôleur.

M. Truche, en effet, voulait tuer le contrôleur, selon l'usage, parce que ça se fait, sans grande haine au fond.

Ce fut une mémorable poursuite.

A travers rues, à travers prés, le contrôleur devant, M. Truche derrière, ils allaient, allaient tous les deux. De temps en temps, le contrôleur tournait la tête et s'arrêtait une seconde pour reprendre haleine. Alors M. Truche s'arrêtait aussi, le couchait en joue et le contrôleur repartait. Ils coururent ainsi jusqu'à la lisière du bois, au grand étonnement des alouettes matinales.

Le contrôleur s'y enfonça et M. Truche l'y suivit, mais par pur acquit de conscience, car essoufflé déjà d'une si longue course, sa conviction était qu'il ne l'atteindrait point.

Après quelques pas sous le couvert, et le contrôleur ayant disparu, définitivement cette fois, au revers d'une côte, M. Truche s'arrêta sous un buisson qui faisait ombre et respira.

Le soleil levant teignait d'un reflet rose la cime des futaies reverdies et les muraillettes en pierres sèches des haies. Ce touchant spectacle abattit les grandes fureurs de M. Truche, et son âme, malgré les efforts

qu'il faisait pour garder la férocité froide du justicier, s'en trouva déplorablement amollie.

Eh! oui! Sans doute, il pardonnerait à madame Truche, si elle voulait pleurer, se repentir, promettre. D'ailleurs que s'était-il passé? Pourquoi mettre les choses au pire?...

Puis, il songeait au contrôleur et la colère le reprenait.

Maintenant M. Truche se promène par les taillis, son fusil sous le bras. Tout le monde, à le voir, le prendrait pour un chasseur paisible. Bientôt, en effet, des idées de chasse lui viennent. Les merles traversaient les sentiers d'un vol furtif. La fuite des lapins mettait çà et là une tentante cible blanche, et voici justement que Mirza, la fidèle Mirza, qui a rejoint M. Truche à la piste s'annonce par un bruit de grelots et vient se rouler à ses pieds.

— Tout beau, Mirza! fait M. Truche.

Et il ajoute, se parlant à lui-même.

— Après tout, qui m'empêche d'utiliser mes deux coups de fusil? au moins de cette façon je n'aurai pas perdu ma journée.

M. Truche oubliait presque le contrôleur, et sa matinale mésaventure lui apparaissait déjà comme dans un vague lointain.

Tout à coup Mirza tombe en arrêt. Un lièvre superbe, un lièvre au gîte dont seules les oreilles dépassent le gazon emperlé de rosée.

Truche tire : *Pan! pan!* Le lièvre sursaute, retombe et le cœur de M. Truche se remplit d'une ineffable joie. M. Truche, grand chasseur pourtant devant Dieu, n'avait jamais tué de lièvre.

M. Truche allait ramasser son lièvre, quand, sortant du fourré, un gendarme apparut.

— Comment! vous, monsieur Truche? et moi qui croyais pincer un braconnier! Vous savez bien que la chasse est interdite.

— Mais je ne chasse pas.

— Et ce chien, ce fusil?

— Le chien m'a suivi; quand au fusil, je l'avais pris dans l'intention de tuer, comme c'est mon droit, M. le contrôleur, que je viens de surprendre en conversation criminelle avec ma femme...

— Deux détonations, l'odeur de la poudre... alors le contrôleur est mort?

— Rassurez-vous! le misérable a pris la fuite et je tirais en l'air, tout bonnement, pour me calmer.

Pris d'un besoin subit de confidence, un peu aussi avec l'espoir de détourner l'attention du gendarme, lequel n'avait pas aperçu le lièvre, M. Truche commença l'amer récit de ses malheurs.

Assis sur un tronc d'arbre, le gendarme s'attendrissait.

— Ainsi, mon pauvre monsieur Truche... J'ai passé par là, moi aussi... Ce sont de pénibles circonstances.

— Oh oui! répondit M. Truche en guignant son lièvre du coin de l'œil.

— Et depuis combien de temps, à vue de nez, que madame votre épouse vous trompe?

— Est-ce que l'on peut savoir au juste?... Depuis un an, deux ans peut-être.

— Soit, monsieur Truche; mais, croyez-m'en, tout cela ne vaut pas la mort d'un homme. Un an, deux ans, mettons-en trente,

qu'est-ce que c'est, je vous le demande, par rapport à l'éternité?

M. Truche acquiesçait du geste.

— Sans rancune ; mais la loi est la loi, monsieur Truche ; il faut tout de même que je vous dresse procès-verbal et que je confisque le fusil.

— Bon ! pensa Truche, il me laisse le lièvre.

Et fier de sa capture aussitôt dissimulée sous la veste, mis en appétit par le grand air, désireux de calme et prêt au pardon, M. Truche reprit le chemin d'Aiguebelle de son petit pas guilleret, en se répétant les sages paroles du gendarme :

— Un an, deux ans, mettons-en trente : qu'est-ce au fond que cela par rapport à l'éternité?

UN PHILOSOPHE

Capiscol abattit ses cartes.

—« Norette, cinq consommations au compte de M. Bériquet... » Et tandis que l'aimable cafetière, dont la brune et savoureuse maturité attire tout Silvergue au café de la Perdrix-Rouge, marquait les consommations annoncées, Capiscol son heureux mari montrait Bériquet en train de chercher quelque chose derrière le comptoir :

— « Vous le voyez, là, ce gros homme avec qui je faisais le bésigue? Eh bien, il ne se doute pas de ce qui lui pendait au bout du nez, il n'y a pas encore quinze jours, ni combien il l'a échappé belle! »

Les yeux de Capiscol étincelaient, sa voix était frémissante ; puis subitement radouci, il ajouta :

— « Si nous faisions un petit tour à l'établissement du brave Tastavin ?... Je me sens moisir ici, il n'y vient que des réactionnaires ! »

La proposition ne m'étonna point, car les cafetiers méridionaux aisément ennuyés, de la vie d'intérieur et craignant toujours, comme on dit, que le plafond croule sur leur tête, délèguent volontiers le soin des affaires à la femme pour aller aux heures perdues exercer chez un concurrent l'agréable état de consommateur.

Quand nous fûmes installés sous la tente de Tastavin, entre des vases verts d'Anduze où verdoyaient des fusains et des lauriers-roses, Capiscol commanda une bouteille de bière avec un siphon de limonade gazeuse mélange classique! et, après avoir trinqué, souriant, il continua :

— « Oh ! oui, qu'il l'a échappé belle, le gros Bériquet... Figurez-vous que je le croyais un ami et que depuis plus de dix ans, gueusard !

il me trompait avec ma femme... Elle aussi, l'a échappé belle, d'ailleurs. Dans le premier feu de la colère — chacun, d'ailleurs, vous le dira — j'avais calculé de faire coup double : deux coups de fusil, là... Pan! pan!

Mais allons par ordre, et cueillons bien.

Voilà donc que Bériquet me trompait et que je ne m'en apercevais pas! Comment m'en serais-je aperçu? Un homme dans ma situation est le plus souvent dehors : le métier l'exige! Aujourd'hui la chasse, demain la pêche, après-demain une partie d'aïoli que des camarades ont arrangée. Il n'y a pas à dire : mon bel ami! C'est gênant, c'est pénible, mais ça contente le client.

Si Bériquet et ma femme s'en donnaient, on le devine, pendant que le bon Capiscol, dans l'intérêt de la maison, battait la colline et la garrigue, s'exposant pour pêcher la truite à des rhumatismes qui ne pardonnent pas, et usant les clous de ses souliers sur toutes les pierrailles où son chien avait flairé un poil de lièvre.

Sacrifiez-vous après cela, dans l'intérêt du

commerce, tuez-vous, exterminez-vous, au lieu d'imiter les autres qui, sans tant se donner de peine, restent tranquilles à la maison, fraîche l'été, chaude l'hiver, toujours sur le dos des habitués, et n'ayant d'autre souci que de gronder la bonne en sirotant des demi-tasses.

Moi, j'avais voulu trop bien faire, et ma récompense : vous la savez!

Ce train aurait pu durer longtemps! le hasard vint y mettre un terme. Un jour, dans la montagne, courant, pour l'achever à grands coups de crosse, après une alouette que je croyais avoir blessée, je rencontre la racine d'un buis, je bute, je tombe, je roule, je dégringole, mon fusil d'un côté, mon carnier de l'autre, cinq mètres de rochers à pic, et je me relève — non! car je ne me relevai pas — et je reste étendu, la face au ciel, avec une cuisse cassée.

De braves gens qui faisaient du bois me rapportèrent sur une civière.

Trois semaines durant, Monsieur, trois interminables semaines, on me tint sans sortir,

immobile et raide, la jambe prise dans un étui. Le pire, c'est que ma femme et Bériquet ne se cachaient guère. Oh ! pas beaucoup plus que lorsque j'étais absent! Pour ne pas comprendre et deviner, il aurait fallu être aveugle.

Bien soigné, par exemple! Je les gênais un peu tout de même, et ils avaient hâte de me voir guéri. Moi je pensais : très bien, Bériquet ! très bien, madame Capiscol! entourez-moi, dorlotez-moi, veillez à ce que rien ne manque; maintenant je me tais, ne pouvant bouger ni pied ni patte; mais on vous réserve une surprise pour le jour où on se retrouvera debout.

Et tandis qu'ils se becquetaient dans les coins, — c'est terrible la jalousie! — mâchant ma barbe et les poings serrés, je ruminais, du fond de mon lit, d'atroces projets de vengeance. — Voyons, Capiscol, que leur feras-tu?... Et il m'en passait des idées par la tête, des idées rouges, monsieur, couleur de sang et de massacre.

Une des plus douces, à laquelle je m'arrêtai

définitivement, était de feindre, aussitôt sur pied, un départ pour la chasse, de revenir, de les fusiller tous deux.

Je ne sais comment cela se fit ; mais, quoique je n'en eusse guère parlé qu'à une douzaine d'amis, le bruit de ce que je préparais finit par se répandre dans la ville. Alors ce fut un beau vacarme ! Il en vint des visites et des visites ! Pendant la dernière semaine, le café ne désemplit pas. Et ce monde défilait devant mon lit, chacun me serrant la main tristement et sympathiquement comme pour me plaindre et m'encourager. Mais personne n'essaya de combattre mon dessein, parce qu'on me connaissait, et qu'on savait que tout serait inutile.

Bériquet et ma femme ne soupçonnaient rien !

Enfin, le grand jour arriva. La veille, le docteur avait dit :

— Demain, Capiscol, j'enlève le dernier appareil, et tu pourras, après déjeuner, faire une petite promenade. — Avec un fusil ? — Avec deux fusils, si tu veux, et le droit de te casser

l'autre jambe en essayant d'assommer les alouettes!...

Je fis semblant de rire; mais ce n'est pas aux alouettes que je songeais.

Tout se passa, monsieur, et de point en point comme je l'avais décidé. Je prends mon fusil; je feins de partir pour la chasse, disant que, si le gibier donne, je coucherai chez un ami, au prochain village. Ma femme et Bériquet, brave Bériquet! m'accompagnent jusqu'à la porte : — Surtout sois prudent, ne te fatigue pas à marcher trop vite... C'est cela; comptez là-dessus que je ne marcherai pas trop vite! Malgré ma jambe assez malade, avec mon fusil sur l'épaule, je filais droit comme l'éclair. Quelle émotion, monsieur, quand les gens me virent ainsi traverser la ville. On me montrait, on murmurait : — Il paraît que ce sera pour six heures... et des commerçants mirent les volets à leur boutique dans l'impatience de l'événement.

Pour six heures! je n'eus pas le courage d'attendre jusque-là. Pour six heures? Non,

tout de suite. Que me faut-il de plus? ne suis-je pas sûr et de reste! Ma pauvre tête était perdue, mon fusil me brûlait les doigts. Je fais un crochet à travers champs ; je rentre en suivant les ruelles; et, par une échelle appliquée à ma fenêtre, j'essaie de pénétrer dans la salle de billard. La fenêtre justement était grande ouverte; je hasarde un œil, qu'aperçois-je? Bériquet et ma femme, ah! les canailles, qui, eux aussi, n'avaient pas attendu.

— Alors! vous tirâtes, Capiscol?

— Je visai, monsieur, machinalement, un peu par amour-propre, je visai mais ne tirai pas... Le spectacle, faut-il le dire? n'avait pas du tout produit sur moi l'effet que j'espérais : nulle indignation, nulle surprise...

— Très beau cela! Quelle force d'âme.

— Ne parlons pas de force d'âme! Ici on a le sang chaud, la tête vive, mais cela part tout de suite ou jamais plus, et il s'agit de ne pas laisser passer le bon moment. Or, voyez-vous, j'avais laissé passer le bon moment. Pendant ces trois semaines de lit, à force d'y penser

toujours, je m'étais, sans m'en apercevoir, trop fait à l'idée de la chose. »

Et, philosophiquement, Capiscol ajouta :

— « Ce que c'est pourtant que l'habitude ! »

LES TROIS ORFÈVRES

Quand, auprès de sa Siffreine, si complaisante et si jolie, deux mois entiers, un peu goulu, car les paysans ne boudent guère aux bons repas ! il eut, tour à tour, savouré toutes les joies du mariage, la lune de miel déclinant, Peyre-Toni se sentit devenir inquiet, et le soupçon entra dans son âme.

— Non ! disait-il en se mirant, idée qui, jusque-là, ne lui était pas venue, dans le bassin de pierre où sa bourrique buvait ; non, jamais je ne pourrai croire que, grossier comme je me vois et fine de partout comme elle est, Siffreine n'ait jamais aimé que moi.

Peyre-Toni admettait la chose, et, le cas

échéant, n'en eût pas autrement voulu à Siffreine.

Seulement pour sa tranquillité, il aurait désiré être fixé et savoir, une bonne fois, si avant l'anneau d'argent, Siffreine, oui ou non, s'était prêtée à quelqu'autre et comment cet autre se nommait.

C'est ainsi que l'homme, marié surtout, prend plaisir à gâter sa vie et devient son propre tourmenteur.

Peyre-Toni, un beau soir, ouvrit donc son âme à Siffreine.

— Eh ! Dieu, mon pauvre Peyret, répondit-elle, dans un éclat de rire qui, sous des lèvres plus charnues que la chair d'une pêche ouverte, laissa voir des dents plus brillantes que les cailloux au fond de l'eau, qui vous a mis ce follet en tête ? N'est-ce point assez que de plein gré je sois venue habiter votre cahute, vous aimant bravement à la mesure de mon cœur, gouvernant le bétail tandis que vous peiniez aux champs et tenant fumante la soupe que le soir nous mangeons ensemble, sans que vous vous inquiétiez d'apprendre si

quelqu'un, par hasard, m'a trouvée jolie, alors que je ne vous connaissais pas! Souvenez-vous, Peyret! Vous me disiez : « Je te prends comme tu es, Siffreine... » Et je vous répondis : — « A moins qu'il n'y ait de votre faute, telle vous me prenez, Peyre-Toni, et telle je vous resterai. »

Peyre-Toni aurait dû se contenter de cette explication loyale ; il était têtu, il insista :

— Pourquoi m'obliger à mentir ? soupirait Siffreine, qui maintenant ne riait plus.

— Ne mens pas et souffle-moi simplement son nom, tout bas, si tu veux, dans l'oreille. Puisque dès à présent je pardonne, puisque je jure de tout oublier aussitôt après avoir entendu !

Alors Siffreine se décida.

— Eh bien, fit-elle, c'est l'orfèvre ! J'allais seule parfois au marché de la ville et un jour l'orfèvre me donna...

— Quel orfèvre ? C'est qu'il y a plusieurs orfèvres. Te rappelles-tu son nom, sa boutique ?

— Hélas ! non, Peyret ; chez l'orfèvre, une

jeunesse innocente ne regarde guère qu'aux bijoux. Pourtant, si vous teniez à savoir, je vais tout de suite vous donner le moyen de le reconnaître.

Et Siffreine, docilement, pour faire plaisir à son mari, quelque absurdes que lui parussent ses désirs, alla chercher dans la huche à pain qui servait aussi d'armoire, un petit coffret qu'elle ouvrit.

On n'ignore pas qu'au temps des contes, ceci du reste n'est qu'un conte, les paysannes les plus pauvres, pour aller à la messe ou à la danse, se paraient d'autant de bijoux qu'aujourd'hui les plus riches dames.

Siffreine en avait provision qu'elle tenait par héritage de sa mère et de ses mères-grands autrefois belles et coquettes comme elle.

Mais laissant au fond du coffret ronds d'oreilles, gorgerins et bagues, elle y prit seulement un coulant de cou émaillé de fleurettes bleues et un Saint-Esprit au bec duquel une pendeloque en forme de poire tremblotait.

— Voilà ce que m'a donné l'orfèvre. C'est

précisément jour de foire ; il n'y a qu'à montrer les deux bijoux. Tout le monde vous dira de qui peut être le travail.

Et Peyre-Toni ayant endossé sa peau de bique, pris son bâton, sifflé son chien, descendit, plus calme déjà vers la ville.

La ville possédait deux orfèvres surtout célèbres : maître Milon et maître André, vieux tous les deux, mais gaillards encore et connus dans le pays pour éblouir au miroir de leurs dorures, comme on fait quand on chasse à l'alouette, les fillettes qui voulaient bien.

Le premier auquel s'adressa Peyre-Toni se trouva être maître Milon, petit homme sec et malicieux, en train, pour le quart d'heure, de regarder à la loupe une vieille monnaie d'empereur romain, se demandant s'il vaudrait mieux la fondre à cause de la pureté du métal ou la mettre en réserve dans son médailler pour la vendre très cher à quelque passionné numismate.

Pendant que Peyre-Toni expliquait son cas et lui montrait le coulant de cou, maître Milon, qui se rappelait quand et comment il l'avait

donné, regardait en dessous, non sans inquiétude.

Mais s'apercevant que Peyre-Toni parlait de franc cœur et combien il était bonne bête :

— Ami, dit-il, votre compte est bon. Ceci sort de chez maître André. Votre femme n'est pas la seule qu'il ait, la pauvre ! ainsi mise à mal ; ce gredin est coutumier du fait bien qu'il feigne la dévotion et qu'il fournisse l'archevêque.

Et sur le conseil de maître Milon, Peyre-Toni s'en alla trouver maître André.

Maître André, tout rouge avec des cheveux gris, s'essoufflait pour le quart d'heure sur la flamme de son chalumeau à ressouder tant bien que mal une bague de fiançailles.

Peyre-Toni expliqua de nouveau son cas.

Maître André, bien qu'il reconnût son Saint-Esprit et se rappelât parfaitement la jolie fille à qui il en avait naguère fait hommage, s'écria, les bras levés au ciel :

— Que me chantez-vous là, mon brave ? Mais ce Saint-Esprit sort de chez Milon. La chose saute aux yeux ; il n'y a qu'à voir le

travail. Dire qu'il est prieur des confrères de l'Ascension et que l'on confie à la garde d'un pareil mécréant la robe de brocart, le manteau de perles et les joyaux de Notre-Dame !

Or, Peyre-Toni s'en allait par les rues, perplexe et ne sachant auquel des deux croire, quand il aperçut la boutique d'un troisième orfèvre.

C'était celle de maître Honorat, jeune garçon tout nouvellement établi.

— Hélas ! répondit-il à Peyre-Toni, c'est bien de l'honneur que vous me faites, mais les bijoux ne sont pas de moi, je le regrette, croyez-m'en. Le coulant du cou est de Milon, un vieux ladre qui bourre de plâtre, afin qu'elles paraissent peser plus lourd, les parures qu'il donne aux filles ; et le Saint-Esprit de maître André qui, plus ladre encore, s'en tire avec de l'or faux.

— Alors, vous croyez que tous les deux ?...

— Voici la preuve.

En effet, le Saint-Esprit, frotté sur la pierre noire, n'y laissa qu'une vague trace cuivrée qu'un peu d'acide fit disparaître ; et, percé

d'une fine pointe d'acier, le coulant saupoudra le tablier de l'établi d'une pincée de poussière blanche.

— Quant à moi, conclut Honorat, quand je fais des présents aux filles, c'est du moins à poids loyal et en vrai or.

Relativement satisfait, Peyre-Toni, qui avait des moutons à marchander, s'en alla faire un tour de foire.

— Après tout, songeait-il, orfèvre pour orfèvre, j'aime encore mieux deux orfèvres vieux et laids comme maître André et maître Milon, qu'un jeune comme maître Honorat.

Peyre-Toni, on le voit, avait quelque philosophie.

Cependant maître Honorat réfléchissait; et, après avoir dûment réfléchi, il conclut que la femme de ce bon rustre devait être, était à coup sûr certaine villageoise fort éveillée, que souvent, les jours de marché, il avait surprise le regardant avec un sensible intérêt, à travers les chaînes d'or de sa vitrine.

L'idée que maître André, que maître Milon

lui avaient offert des bijoux avant lui la lui fit aussitôt paraître encore plus belle.

— Si j'allais lui faire visite puisqu'elle est seule et que ce brave Peyre-Toni m'a indiqué le logis ? Mais c'est grande foire aujourd'hui, quel dommage d'avoir à garder la boutique !

Enfin, n'y tenant plus, il prétexta d'une commande pressée, confia le comptoir à son commis, brida son bidet, prit le coffret cerclé de fer qu'il emportait d'ordinaire dans ses tournées et le voilà trottant du côté de la montagne.

— Salut, dit-il, dit-il belle Siffreine ! votre mari, que je quitte tout à l'heure, a daigné m'apprendre une chose dont je fûs grièvement fâché. Pourquoi, lorsque vous veniez à la ville, acceptâtes-vous les bijoux de maître Milon et de maître André, tandis que vous n'aviez que mépris pour les miens ?

Siffreine écoutait rougissante, tandis qu'Honorat étalait sur l'appui-bas de la fenêtre le contenu de son coffret, constatant que toute chose s'arrange pour le mieux en ce monde, puisque le hasard fait ainsi servir la

sottise des maris à la fortune des amoureux.

Le soir, Peyre-Toni, quand il revint, trouva la soupe prête et Siffreine toute réjouie.

Après qu'il eut conté son voyage :

— A quelle heure, lui demanda Siffreine, avez-vous quitté le troisième orfèvre?

— Une heure avant midi. De lui j'eusse volontiers été jaloux; mais il m'a juré ne point te connaître et que le coulant de cou ni le Saint-Esprit ne sortait de ses ateliers.

— Eh bien! Peyre-Toni, sur mon âme, c'est bien le seul qui de la journée vous ait dit la vraie vérité.

Et dans le petit coffre dont elle gardait la clef, à côté du coulant bourré de plâtre et du Saint-Esprit en or faux, Siffreine riant toujours, mais cette fois le cœur ému, déposa un de ces bracelets de forme antique dont, aux époques de barbarie, les paysannes provençales se servaient pour suspendre leur éventail, alors qu'elles allaient aux champs.

LA SÉRÉNADE

J'ignore si cette histoire est neuve. Où sont-elles les histoires neuves ? J'ai même un vague souvenir de l'avoir quelque part entendue. Mais on vient de m'en montrer le héros ; des témoins oculaires, dignes d'être crus, m'ont conduit à l'endroit théâtre de l'aventure, et, ma foi ! je veux vous la raconter encore ; espérant tout au moins me rattraper sur les détails glanés en route, çà et là, comme ferait un voyageur qui décrit des pays déjà parcourus.

Sans que ce soit précisément à Tarascon, ni à Beaucaire, ni à Arles, la chose ne se passe pas loin du coin béni où le Tartarin de Daudet — à qui désormais les Alpes nei-

geuses servent de triomphant piédestal — vit le jour et fit ses premières armes.

Imaginez donc une de ces aimables petites villes comme il y en a en Provence, sévères à la fois et souriantes dans leur mélancolie doucement florentine, avec un arc antique qui s'écroule, des placettes silencieuses qu'une fontaine emplit de son bruit, de hautes maisons à tournure de palais, et des niches sculptées mais vides souvent à tous les angles des ruelles; une de ces villes enfin dont les fillettes portant la coiffe, le ruban et le corsage arrangé en chapelle, évoquent à les voir passer comme une vision de Laure et font rêver de longs amours à la Pétrarque, fidèles et sans dénouement.

Depuis cinquante ans M. Pessugue habitait là, fort peu imprégné d'ailleurs, disons-le tout de suite, par cette atmosphère de poétique platonisme.

Bien au contraire, le gros monsieur Pessugue, Thibéry de son petit nom: *Thibéry Pessugue!* professait en fait de sentiment la plus coupable matérialité.

Doué d'une santé de fer, mis au-dessus de l'opinion, grâce à sa fortune 15,000 francs de rente en biens fonds, Pessugue ne s'occupait guère, et cela avec la cruauté inconsciente et passionnée d'un collectionneur qui pique des papillons sur le liège, qu'à mettre des innocences à mal.

Des innocences pauvres surtout! Pauvre, l'innocence se défend peu.

On ne comptait pas ses victimes.

Que d'ouvrières d'atelier, que de bonnes d'enfant, que de cuisinières ainsi immolées! Toutes celles qui ne trouveront jamais mari, et que les garçons, connaissant leur faute, dévisagent; toutes celles qui, cachées à Paris, à Lyon, à Marseille, n'osent plus revenir chez les vieux parents, le mois des fêtes, honteuses qu'elles sont de leurs robes trop riches et de leur peau trop blanche, avaient eu Pessugue pour premier vainqueur. Ce qui n'empêchait pas M. Pessugue d'afficher les dehors d'un excellent père de famille, patriarcal comme personne, avec sa face pleine et rosée, son bedon pointant où brimbale une

chaîne d'or, quand il s'agissait d'accompagner; saluant le monde et salué, sa femme et ses filles à la promenade.

Madame Pessugue savait tout, mais ne s'inquiétait pas. Il faut que les hommes s'amusent; et puis les femmes du Midi sont de mœurs quelque peu musulmanes: vraies tigresses pour ce qui touche à la tranquillité de leur intérieur, elles se montrent indifférentes volontiers aux fredaines sans conséquence qui se passent hors de la tente.

Les amis de Pessugue, gens austères, n'ignoraient rien, mais ils n'en admiraient Pessugue que davantage. Tous, d'ailleurs, plus ou moins, imitaient Pessugue en secret. Et Pessugue riait d'un joyeux rire qui éclairait soudainement son majestueux profil romain quand l'ami Sextius, le numismate, plaisantant sa face d'empereur romain et jouant sur son petit nom de Thibéry, l'appelait quelquefois Tibère.

Et Sextius n'avait pas tort. Rien de moins rare dans les provinces que ces sortes de Tibères bons vivants et bourgeois portant la

pourpre et se créant dieux en d'intimes apothéoses. Car la Rome antique n'est pas morte tout entière; et le vent, du haut des sept collines, a semé, au loin, jusque chez nous, comme une graine malfaisante, la cendre des Césars brûlés.

Les Césars, pour le service de leurs plaisirs, avaient des affranchis et des eunuques.

Pessugue, lui, avait la Cristole, une femme sans préjugés qui remplaçait avantageusement et eunuques et affranchis. Le logis de la Cristole, maisonnette basse au fond d'un jardin, devenait ainsi, suivant les circonstances, le palais doré où Pessugue savourait, moyennant quelques écus, l'orgueil de commander et la joie de vivre.

Pessugue, étant sage, aurait dû s'en tenir là.

Par malheur il voulut varier ses caprices; et, pris d'ambition, la Cristole aidant, il finit par décider à la chute une Bovary de province que les exploits d'un tel séducteur faisaient rêver.

Rendez-vous fut pris au chef-lieu, dans le

plus bel hôtel, comme l'enseignent les romans, car la belle eût craint de se souiller en effleurant du bout des pieds le seuil diffamé de la Cristole!

Comment madame Pessugue apprit-elle la chose? Je l'ignore. Mais il s'agissait d'une bourgeoise, d'une égale ; cette fois, madame Pessugue se fâcha.

Or, Pessugue préludait à son crime quand soudain trois coups secs font résonner le bois de la porte : — « Ouvrez au nom de la loi! » Pessugue ne répondit point. — « Voyons! ouvrez, monsieur Pessugue », ajouta le commissaire qui le connaissait un peu — « D'abord, il y a erreur, fit Pessugue en dissimulant sa voix, je ne suis pas monsieur Pessugue. — Et qui êtes-vous? — Je suis... je suis... » Le commissaire et ses agents attendaient, anxieux, sur le palier, et Pessugue affolé, se tenant la tête à deux mains, sans même secourir sa complice évanouie, cherchait quel nom autre que le sien il pourrait jeter en pâture au déshonneur. Une inspiration lui vint. Dans un éclair, il se rappela le livre que

lisait madame Pessugue. Il le voyait ouvert, sur le guéridon du salon, tout rempli d'images. Et, collant sa bouche à la serrure, avec un accent formidable :

— « Je suis... Eh bien, je suis Alessandre Dumasse ! »

Devant un nom si glorieux, la force armée hésita.

— « Alexandre Dumas ? dit un des agents ; nous dérangions Alexandre Dumas ! C'est ça qui s'appelle une gaffe !

— Retirons-nous, ajouta le commissaire, la dénonciation doit être fausse ; dans tous les cas, il convient d'en référer. »

Et discrètement, à pas de loup, ils redescendirent l'escalier.

Quand il n'entendit plus aucun bruit, Pessugue ranima la dame, ce qui lui prit un bon quart d'heure.

Puis, l'ayant fait évader, il voulut sortir à son tour. Mais auparavant, par prudence, afin de voir si la gendarmerie ne garderait pas les issues, il se hasarda sur le balcon.

— « *Es eou!*... C'est lui! Un, deux, trois, quatre! »

Alors une fanfare éclata. Des applaudissements, des bravos montèrent.

Le commissaire avait parlé. Toute la ville savait maintenant que l'auteur de *Monte-Cristo* se trouvait à l'hôtel, incognito, en bonne fortune, — oh! ces poètes!...

Et la musique, réunie précisément à la mairie pour répéter, avait saisi cette occasion de faire prendre l'air à ses cuivres.

Un monde fou couvrait la place. Et Pessugue pétrifié, saluant à droite et à gauche en manière de contenance, voyait passer des bannières et défiler les prix d'une course de taureaux improvisée en son honneur.

Il descendit enfin; pas assez vite pour empêcher l'aubergiste d'illuminer.

Quelques personnes l'ayant vu, le collet relevé, le chapeau sur les yeux, en train de courir vers la gare, prétendirent bien que ce n'était peut-être pas tout à fait Alexandre Dumas.

Mais l'amour-propre local fit taire ces voix

discordantes. De sorte que la légende s'établit et que les habitants parlent encore, non sans une émotion d'orgueil, du jour où la ville tout entière, avec des drapeaux et des musiques, acclama l'illustre conteur.

— Et M. Pessugue ?

— M. Pessugue ne protesta point, au contraire ! Seulement, renonçant à ses amours de haut vol, il a, c'est madame Pessugue qui est contente ! repris tout doucement ses bonnes petites habitudes.

BISCOT DES TROIS FEMMES

Qu'elles sont douces à recevoir, les lettres amies, venues de province! Le doigt tremble en détachant l'enveloppe et l'œil se mouille en les lisant.

Sans elles, prisonnier de cet artificiel et féerique Paris où sous le dôme vitré des serres, des millions, des milliards de fleurs attendent, tel un corps de réserve pendant la bataille, pour remplacer, dans nos jardins, les vides causés par les premiers froids, on aurait bien vite, confondant l'hiver et l'été, oublié la succession des mois et l'ordre des saisons.

Les lettres amies venues de province remettent sur ce point un peu d'équilibre en nos âmes.

Voici ce que m'apprend la dernière arrivée :

« La campagne est encore belle quoique on ait cueilli les fruits. Il ne reste plus guère sur l'arbre que les noix et les olives, car maintenant les sorbes se ramassent depuis que des gens les achètent et en fabriquent du chocolat. »

Ces quelques lignes si simples pourtant ne suffisent-elles pas pour évoquer tout le paysage automnal et ses splendeurs mélancoliques ?

La suite m'a peut-être touché davantage :

« C'est lundi la foire de Saint-Domnin, et, dimanche, le jour de sa fête. Nous avons fait le pèlerinage pour boire à la fontaine et entendre la messe. Nous avons bu à la fontaine ; mais, comme la chapelle était pleine, nous avons dû, tandis qu'on disait la messe, rester sous le porche avec les nourrices et les marchandes de châtaignes... »

Saint-Domnin !

Autour de sa chapelle, qui fut un temple, nous chassions, tout petits, dans les pierrailles, dans les débris de marbre, la larmeuse

fragile et vive, et la mante couleur d'herbe sèche, dont le geste est mystérieux.

A ce nom de Saint-Domnin se rattache pour moi l'agréable quoique mystique souvenir d'une odeur de fruits mûrs et de repas sur le gazon, près d'une eau jaillissant d'un roc parmi les cressons et la mousse.

Car Domnin possède sa source comme tant d'autres anciens dieux que la misère des temps et les persécutions obligèrent misérablement à se déguiser en saints chrétiens.

La lettre continue ainsi :

« ... Pourtant nous avons pu baiser la relique. *Pax tecum!* dit le prêtre en essuyant sa vitre. Nous avons baisé la relique et donné chacun notre sou. Puis on est allé en cachette voir l'*ex-voto* de la Lon, de la Zon et de la Gouton Biscotes, maintenant relégué dans un coin noir pour ne pas scandaliser les nouvelles générations et leur laisser ignorer l'histoire du bon monsieur Biscot des trois femmes. »

Encore une image qui se dresse, Biscot des trois femmes! C'est ainsi qu'aux jours de mon enfance, je me rappelle avoir entendu nom-

mer, non sans une nuance de considération, ce polygame ingénu.

Il avait trois femmes, en effet, toutes trois l'adorant et faisant bon ménage dans sa maison bourgeoise du bout du cours, ce qui à la longue devint pour la ville un sujet d'édification.

La première, seule, était légitime; mais on savait que M. Biscot partageait son cœur entre toutes également, et qu'il eût épousé les deux autres sur l'heure, sans l'hypocrisie de nos mœurs et la stupidité des lois.

M. Biscot, homme d'ailleurs aimable et de vie paisible, avait là-dessus des théories.

« Je préfère la paix avec trois femmes, que la guerre avec une seule. »

Et si quelqu'un voulait le railler :

« Vous me blâmez d'avoir trois femmes? Faites-en autant! » disait-il.

Ce parfait bonheur dura trente ans.

Et quand, malgré les soins dont on l'entourait, M. Biscot des trois femmes fut mort — car saint Pierre, à moins que ce ne fût le concierge de Mahomet, finit par lui ouvrir les portes du vrai paradis — dans la maison-

nette du bout du cours, la Lon, la Zon et la Gouton continuèrent à vivre plus que jamais unies, parlant de Biscot tout le long du jour, et se consolant par l'échange de confidences attendries.

A quelle époque, par suite de quelles circonstances ou de quels vœux la Lon, la Zon et la Gouton commandèrent-elles à maître Ruffi, peintre et professeur de dessin, l'ex-voto qu'il me semble voir encore, comme il y a vingt ans, suspendu dans la rustique chapelle de Saint-Domnin, au milieu des cœurs en argent et des béquilles?

Je l'ignore. Je me rappelle seulement qu'alors sa présence ne scandalisait personne. Elle scandaliserait aujourd'hui et l'on cache l'ex-voto à tous les yeux. C'est ainsi que la religion va se perdant, arbre jadis touffu que ronge intérieurement le ver sournois du pharisaïsme.

Cet ex-voto était un chef-d'œuvre. Il apparut du moins comme tel à mes yeux d'enfant.

Pour le ciel, maître Ruffi avait prodigué le bleu le plus précieux de ses vessies, sans

l'adultérer par aucun de ces mélanges avec lesquels, sous prétexte de chercher des tons fins, les peintres d'aujourd'hui gâchent à plaisir des couleurs si naturellement belles quand elles sortent de chez le marchand.

Le bleu de ce ciel n'avait de comparable que le vert de la prairie, parallèlement peinte au-dessous. Quoique, à vrai dire, le blanc d'un amandier fleuri qui complétait le paysage ne manquât pas non plus d'un certain mérite.

Dans le ciel, maître Ruffi avait représenté le bon M. Biscot porté sur les nuages et vêtu de se belle redingote; tandis qu'en bas, toutes les trois s'agenouillant dans le gazon de la prairie, gazon travaillé brin à brin, où des coccinelles couraient, la Lon, la Zon et la Gouton, les regards en l'air, les mains jointes, regardaient leur homme s'envoler.

Et maintenant par quels moyens ce sacré M. Biscot des trois femmes avait-il réussi à faire vivre ensemble sans querelle et sans jalousie les trois personnes d'humeur assez peu commode d'ailleurs, s'il faut en croire la légende, qu'étaient la Lon, la Zon et la Gouton?

On a cherché au phénomène des explications diverses.

Pourquoi ne s'expliquerait-il pas tout naturellement par l'atavisme? La Lon, la Zon et la Gouton étaient, j'ai là-dessus des renseignements précis, toutes les trois originaires du Fraxinet de la Tour-Vieille, agréable petit village dont les filles très brunes, avec des yeux d'un azur profond et quelque chose d'exotique dans l'expression et la démarche, ont un renom de beauté.

Ce Fraxinet ne serait-il pas un reste de tribu sporadiquement conservé, datant de l'époque où, avant que Charles Martel, à la bataille des Alyscamps, nous eût écrasés dans une commune défaite, Maures et Sarrazins vivaient en amis au milieu des paisibles Provençaux?

De là sans doute, par lointain héritage, l'originale façon de voir des trois femmes de M. Biscot ainsi que leurs instincts musulmans et polygamiques.

Précisément il me souvient qu'au sortir du collège, les jours de foire, sans bien savoir ce

que cela signifiait et par allusion à un détail traditionnel probablement et tout oriental d'intime toilette féminine, notre plaisir, entre autres sobriquets malicieux que l'on donne aux gens des villages, était de poursuivre les fillettes du Fraxinet de la Tour-Vieille en les appelant « culs rasés ».

Ce simple mot de culs rasés me semble éclairer la question d'une vive lumière.

Puisse, quoi qu'il en soit, ma modeste contribution ne pas rester inutile aux études des influences ataviques si fort à la mode aujourd'hui parmi nos jeunes romanciers.

Et voilà, car la science se fourre partout, comment sans le vouloir on peut se poser en érudit à propos d'une chose aussi simple qu'un pèlerinage aux prés de Saint-Domnin ou que le paradoxal ex-voto de M. Biscot des trois femmes !

MARIAGE DE RAISON

La chose parut à tous peu croyable, quand un membre du cercle annonça que Bigourdan l'aîné, Melchior Bigourdan, épousait l'Olympe.

Mais il n'y avait plus à douter; les bans venaient d'être publiés en chaire le matin même et l'affiche légale s'étalait dûment timbrée et parafée sous le grillage de la mairie.

Un premier moment de stupéfaction passé, on causa. Le plus grand nombre blâmait Bigourdan; quelques-uns, timidement, sans oser trop dire, l'approuvaient.

Malgré le respect que les décrets du suffrage universel m'inspirent, je déclare pour

cette fois me ranger à l'avis de la minorité.

Ce Melchior Bigourdan, bourgeois cossu et célibataire longtemps irréductible, était justement estimé dans le pays en considération de l'égoïsme quasi-scientifique avec lequel il avait su régler son existence.

Pas de femme, partant point d'enfants; des parents éloignés qu'il semblait vouloir éloigner davantage encore par une attitude à leur égard toujours décente, mais de plus en plus glaciale; et une gouvernante, l'Olympe, cordon bleu incomparable que Monseigneur lui enviait.

Melchior Bigourdan vivait heureux ainsi dans la vieille maison familiale bâtie sur le terre-plein des remparts; maison doublement agréable, à cause du beau perron en pierre de taille qui, d'un côté, domine la grand'place, et du jardinet qui, de l'autre, occupe sous les fenêtres du salon l'emplacement de l'ancien fossé.

Melchior Bigourdan avait deux occupations et deux joies : selon que le soleil tournait, il fumait sa pipe, accoudé, regardant son jardin

plein de groseilliers et de roses ; ou bien il descendait le perron et gagnait l'appétit à faire les cent pas, sans penser, dans l'allée d'ormeaux.

Non! sans penser n'est pas tout à fait juste; Melchior Bigourdan pensait quelquefois. Il pensait ceci : qu'après le droit à la la paresse, un bon plat cuit à point, exactement servi, est ce qu'on peut désirer de meilleur sur terre, et que son bonheur était parfait, ayant rencontré l'Olympe qui lui faisait la vie si douce et lui mijotait de si bons plats.

Melchior Bigourdan, homme sage, ne désirait rien au delà.

Seulement, quand le cœur parlait, il parle encore parfois à cinquante ans, Melchior Bigourdan prenait le train du soir et allait, sous prétexte d'un procès pendant, traiter son vague à l'âme au chef-lieu, ville, disent les habitants, de garnison et de ressource.

Hâlée comme un brugnon, robuste comme un sabre, ayant toujours besoin d'agir, ne pouvant cinq minutes demeurer en place,

l'Olympe, lorsqu'elle ne cuisinait pas, jardinait.

Or, certain jour, en jardinant, elle s'aperçut que le petit clos contigu au clos de M. Bigourdan avait un nouveau propriétaire, homme d'âge mais vert, que la coupe de ses moustaches et surtout l'inusable pantalon bleu, fidèle compagnon indéfiniment conservé des Pandores à la retraite, dénonçaient comme ancien gendarme.

C'était un ancien gendarme, en effet! le gendarme Lèbre qui, après trente ans de loyaux services, venait vivre au pays natal des rentes que le gouvernement lui faisait.

Lèbre se montra galant, l'Olympe intérieurement honorée ne s'effaroucha pas de ses prévenances; et le petit mur en pierres sèches qui séparait les deux jardins n'étant un mur que pour la forme, tous les matins, au soleil levé, quand M. Melchior Bigourdan sommeillait encore, vous auriez pu voir le bon gendarme, rajeuni et l'air tout à fait militaire, étant tête nue, en manches de chemise avec l'éternel pantalon bleu, qui sarclait, ra-

tissait, ou tirait de l'eau du puits pour l'Olympe.

A la fin, il se déclara, il énuméra son avoir : « Tant pour la retraite, tant pour la médaille, sans compter un peu de bien qui lui revenait de ses parents. »

L'Olympe écoutait, très émue. Puis, à son tour, elle avouait avec de pudiques rougeurs, qui, pour tout autre qu'un gendarme, auraient paru comiques chez cette particulière taillée en grenadier, trois mille francs d'économies.

Et, pendant leur amoureux dialogue, des couples de pigeons, dans les trous du mur, roucoulaient.

L'idylle dura plusieurs mois.

Un jour, à dîner, grondant doucement, Melchior Bigourdan dit à l'Olympe :

— Je cherche ce qu'a ce civet. Il est bon, Olympe, très bon ; et cependant il n'est pas bon de la même manière d'autrefois.

L'Olympe n'y contredit point. Elle était troublée, l'Olympe! Enfin, se débondant tout entière dans un sanglot :

— Vous avez raison, monsieur Melchior, mais depuis deux jours je suis comme folle à l'idée de vous annoncer que dans trois semaines nous nous quittons.

— Nous nous quittons?

— Je me marie!

Melchior Bigourdan lâcha sa fourchette, comme foudroyé. Jamais, dans ses combinaisons, il n'avait prévu ce désastre : l'Olympe se mariant.

— Y songez-vous ? C'est impossible ! Ainsi vous me laisseriez seul ?...

L'Olympe pleurait, mais ne cédait point. Et huit jours durant, à chaque repas, instant jadis délicieux mais devenu pour lui un renouvellement de supplice, Melchior Bigourdan raisonnant, priant, promettant d'augmenter les gages, dépensa en vain les trésors d'une éloquence aussi égoïste qu'attendrie.

L'Olympe voulait son gendarme. Ivre de sensations inconnues, elle avait l'ivresse reconnaissante et sa tardive flamme automnale crépitait comme un premier amour.

Que faire? se demandait Bigourdan. A quoi se décider? Comment convaincre une gaillarde aussi fortement butée au mariage.

Il chercha des moyens, n'en trouva point; et, désormais, sa vie sans l'Olympe lui apparaissait comme un désert.

Le mois finissant, l'Olympe demanda son compte. A la veille du mariage, demeurer sous le même toit qu'un vieux garçon n'était pas convenable. Ses malles étaient prêtes. Elle voulait partir, se retirer quelque temps chez une parente. Lèbre, d'ailleurs, l'exigeait ainsi.

— Il est fou, ce Lèbre! Est-ce qu'il croit?...

Melchior Bigourdan s'arrêta.

Depuis vingt ans qu'il vivait à côté d'elle, jamais cet homme remarquablement personnel n'avait regardé l'Olympe.

Et ce jour-là, avec ses fortes hanches, son corsage qui bombait, ses yeux brillants, ses dents luisantes, un je ne sais quoi d'heureux, de réveillé dont flambait toute sa personne, elle lui parut désirable, appétissante pour

mieux dire, car un secret instinct gourmand se mêlait au désir soudain éclos dans cette âme de célibataire à ses heures luxurieux.

Une inspiration lui vint qui pouvait arranger tout.

— Non, Olympe ! décidément vous n'épouserez pas le gendarme Lèbre.

— Cependant, monsieur Melchior...

— Et puisque vous voulez tâter du mariage, c'est moi que vous épouserez.

— Monsieur veut rire... Lèbre m'aime.

— La belle affaire! Qui m'empêche de vous aimer autant que Lèbre, plus que Lèbre ?

Le cœur de Melchior Bigourdan n'avait pas parlé depuis un long mois. Melchior Bigourdan se trouvait donc pour le quart d'heure à la tête d'un fort arriéré de vague à l'âme. Et sans doute il put donner à l'Olympe de suffisantes preuves d'amour, car l'Olympe convaincue oublia Lèbre et devint dame.

Maintenant l'Olympe porte chapeau quand elle sort, ce qui d'ailleurs ne l'empêche pas, une fois rentrée, de ceindre le tablier

blanc comme jadis et de diriger la cuisine.

Quant à Melchior Bigourdan, il s'applaudit de plus en plus d'avoir pris à temps une résolution si intelligemment héroïque.

Comme un beau fleuve un instant barré, la douce existence qu'il s'est faite, toute sensualité et paresse, a repris son tranquille cours.

Seulement un mur hérissé de tessons sépare son jardin de celui du gendarme Lèbre; et, circonstance digne de remarque, depuis le jour du mariage, Melchior Bigourdan n'est plus retourné au chef-lieu.

L'HONNEUR DE GUSTA

— « Qui ? vous ? Regardez un peu le hasard ! j'avais justement besoin d'un cœur ami à qui confier mes émotions. Entrons au café, entrons vite, histoire de prendre un cordial. Ce qui m'arrive est épouvantable .. »

Et plus impétueux que le mistral sous lequel gémissaient micocouliers et platanes avec les tortillements désespérés d'arbres qui soudain pris d'un paradoxal désir de locomotion essayeraient de se déraciner pour partir en de lointains voyages, le capitaine, ouvrant la porte d'un coup de poing et bousculant quatre ou cinq garçons à la file, entra dans un café, d'ailleurs modeste, où, timidement, je le suivis.

— « Figurez-vous, mon cher ami... commença-t-il une fois installé devant le classique verre d'eau d'arquebuse, tandis que moi-même je commandais une liqueur au nom moins rébarbatif et moins guerrier, figurez-vous... non ! la secousse est trop récente, et je vous demande avant tout la permission de boire et de souffler un peu. »

Il but plusieurs coups, souffla longuement. Pendant ce temps, je l'observais.

Parole d'honneur, jamais le capitaine ne m'était apparu dans un état pareil.

Des gouttes de sueur, car il avait tout d'abord quitté le chapeau, perlaient, luisantes, autour des poils hérissant, courts, rudes et rares, tel un chaume fraîchement coupé, la boule montueuse de son crâne ; comme un feu de brigands au fond d'une caverne, ses yeux brillaient d'une flamme inquiète de derrière ses sourcils embroussaillés ; et un reste de terreur nullement feinte se lisait au tremblement de ses bajoues.

— « Figurez-vous », reprit-il ; mais désespérant sans doute de pouvoir déverser tout

d'une haleine le flot des mots tumultueux qui se pressaient à ses lèvres, il préféra, suivant la méthode employée par Socrate et les grands bavards, m'intéresser moi-même au drame et employer la forme interrogative :

— « Vous connaissez Gusta?

— Pas du tout.

— Ça m'étonne. Comment! Vous ne connaissez pas Gusta? Notre chère Gusta, la perle du Marché Vieux? Une perle noire, par exemple. Cheveux d'enfer, regard de braise, et, dans sa figure friponne, tout brun ! excepté cependant, avec le blanc des dents et des prunelles, ses lèvres aussi rouges et même davantage que la tomate mûre ou que la fleur du grènadier. Le reste à l'avenant... Seulement, je ne veux pas vous parler du reste, ni de ses mains mignonnes à ne pouvoir cacher un écu, ni de ses pieds petits au point que réellement on se demande comment ils vont, sans trébucher, sous l'opulence presque exagérée, je dis presque ! des hanches rondelettes, jamais tranquilles, toujours éveillées, et d'un corsage copieux.

— Diantre !

— Il n'y a pas de diantre qui tienne ! Et tout cela n'empêcha guère (pourquoi cela aurait-il empêché ?) Gusta de devenir ma maîtresse.

Ce fut une double folie.

Pour Gusta, j'oubliai les plus sacrés devoirs, ma femme qui me croit mort, Antibes qui m'attend. Et Gusta désormais, sans souci d'un mari jaloux, quitta pour moi une heure ou deux chaque soir, — tandis qu'il s'en allait au Cercle et que les voisines gardaient — la boutique de citrons et d'oranges où la première fois que je la vis, avec sa peau ambrée, légèrement grenue, elle m'avait semblé faire partie de l'étalage.

Nous avions un nid, perché un peu haut comme tous les nids, au septième d'une de ces extravagantes maisons dont s'enorgueillit l'ancien Marseille.

Pas de voisins et vue sur la cour.

Oh ! cette cour... Rien que d'y penser, je me sens pris de vertige. Une cour ? Non. Un puits, plutôt : quatre murs noirs, et, tout au

fond, sous un bec de gaz qui tremblait, un hideux amoncellement de tonneaux vides et de ferraille.

Mais l'amour sait tout embellir. Gusta trouvait la vie charmante... »

Ici le capitaine parut s'effarer ; et sous l'influence d'un terrifiant souvenir, de nouveau son visage se contracta, et de nouveau sur son crâne tanné des gouttes de sueur perlèrent.

— « Brr... depuis mon aventure de la nuit dernière, je l'ai toujours, quoi que je fasse, là, devant mes yeux, cette cour!

La nuit dernière — nous devions même, Gusta et moi, la passer tout entière ensemble, le mari ayant eu l'heureuse idée d'aller attendre sous un pin isolé dont il a loué la chasse, je ne sais quel fantastique oiseau qui ne se montre qu'au petit jour — la nuit dernière donc, tandis que, assurés d'avoir du temps de reste et pour mieux nous mettre en appétit, nous retardions par raffinement de gourmandise l'échéance de l'heureux moment, des coups brusques font tressauter la porte. —

« Ouvrez!... — Flûte! —.... Au nom de la Loi. » Gusta s'écrie : « Je suis perdue ; mon mari et le commissaire ». J'essaie d'abord de lui expliquer qu'on meurt rarement d'un procès-verbal et que les maris enragés, les Othellos à revolver, ayant coutume d'agir seuls, comme le commissaire se trouve là, elle ne risque guère que le déshonneur.

Mon argumentation était sage, mais allez faire entendre raison à une femme ! — « Non, non, cherchez, arrangez-vous ; il ne faut pas qu'on nous surprenne ensemble » dit Gusta.

Que faire ? Pas même une armoire. Rien que l'unique porte assiégée et la fenêtre donnant sur la cour.

Soudain une inspiration me vint...

(Il était héroïque en disant cela, le capitaine !)

Une inspiration sublime comme en ont parfois les grands généraux sous le feu ennemi, dans l'odeur de poudre des batailles.

Je me rappelai que des peintres en bâtiment travaillaient à l'étage du dessous alors inoccupé, et que, pour que leur térébenthine

séchât, ils laissaient la nuit portes et fenêtres ouvertes.

Et, avec une effrayante précision qui me donne encore froid aux moëlles, je calculai que si on attachait un drap de lit à l'appui de notre fenêtre à nous, quelqu'un s'y cramponnant et convenablement balancé pourrait, d'après les lois du pendule et de la pesanteur, être projeté dans l'autre appartement, sans trop d'avaries.

Imaginer, exécuter, tint l'espace de quelques secondes.

Le mari cognait toujours, le commissaire sommait toujours. — « Rassure-toi, dis-je à Gusta, on ne nous trouvera pas ensemble. » En effet, on ne nous trouva pas ensemble ; et quand le mari avec le commissaire pénétrèrent dans le nid d'amour, un des deux oiseaux s'était envolé.

— Le trait me paraît beau ! dis-je en serrant la main du capitaine.

— Beau si l'on veut, chacun me sait brave. Pourtant il faut que je le confesse, vous n'imagineriez pas ce qu'en ces quelques secondes j'ai souffert.

— Dame! je me mets à votre place et je vous vois balancé ainsi au bout d'un drap, dans le vide et le noir, cognant aux murs, cherchant l'ouverture...

Souriant, il m'arrêta du geste :

— En vérité, vous me connaissez mal! Aurais-je eu peur s'il s'était agi de ma personne? Mais non, et voilà le plus terrible : c'est moi qui balançais Gusta!

LE GLAS DU LANTERNIER

Il y a bien des façons d'être dévot. Celle de nos anciens était peut-être la bonne. Leur religion s'alliait très bien avec toutes sortes de bons contes sur la paillardise des moines et les servantes de curé. Ils possédaient la foi, mais se permettaient envers Dieu d'étonnantes familiarités. Et Dieu, moins sévère qu'aujourd'hui, en souriait du haut de son trône d'azur, dans sa barbe blanche.

Nous respectons Dieu davantage depuis que nous ne croyons plus en lui.

C'est pourquoi je me hâte d'établir que le brave homme dont il sera question tout à l'heure, Hubert le Lanternier, ainsi surnommé

bien qu'il n'eût jamais fabriqué de lanternes, était un parfait bon chrétien. Considération qui excusera ce que son aventure peut avoir d'ingénument sacrilège.

Oui! de son temps, Hubert le Lanternier, légendaire dans le pays à cause d'un certain nombre de joyeuses inventions que les gens se racontent encore, était bon chrétien comme tout le monde.

Il remplissait ses devoirs aussi exactement que le permet la faiblesse de la nature humaine.

Très estimé de son curé dont il faisait souvent la partie, il ne manquait jamais la messe sans en ressentir un léger remords, et ne mangeait gras qu'en novembre, au passage des bécasses, parce qu'alors la tentation devient trop forte et qu'il y aurait cas de conscience à laisser gâter le gibier.

Pénitent blanc et prieur de sa Confrérie, il était superbe vraiment aux processions, sous la cagoule, avec son grand bâton doré que surmontait une tête de mort, ou bien le vendredi-saint, à la porte de la chapelle, lorsque, pour exciter la générosité des fidèles, il co-

gnait avec la clé du Trésor sur le rebord d'un plateau en cuivre luisant et sonore.

Avec cela, car personne ici-bas ne saurait prétendre à la perfection, le plus enragé coureur de cotillons dont sa ville ait gardé mémoire : aimant la blonde, appréciant la brune, sans néanmoins méconnaître la rousse ; également taquiné dans ses rêves par la verte et affriolante maigreur d'une fillette aux yeux curieux que par les promesses de corsage d'une commère mûre à point ; s'en prenant à qui le voulait, que ce fût bourgeoise ou paysanne, et réjouissant de son infatigable prouesse aussi bien les ruelles du vieux quartier pleines de coins mystérieux que le bois solitaire où les femmes, le matin, vont charger leur âne aux grandes meules de ramée sèche qui se dressent loin des chemins.

Comment, avec d'aussi multiples occupations, ce diable d'homme s'arrangeait-il pour contenter encore sa femme, solide gaillarde à bouche gourmande, à dents d'ogresse, laquelle, aux repas que l'on sait, ne devait pas s'accommoder de hors-d'œuvre ?

Il la contentait pourtant, car elle paraissait toujours contente, jalouse à peine pour la forme, et ne répondant que par un sourire énigmatique et satisfait quand les voisines s'empressant venaient lui révéler quelque nouvelle fredaine de ce brave Hubert le Lanternier.

Jusque vers l'âge de soixante et douze ans, Hubert le Lanternier n'avait pas bronché. C'est alors seulement qu'il commença sérieusement à s'inquiéter des approches de la vieillesse.

— « Hélas ! soupirait-il maintenant, le ciel a bien mal fait les choses, puisqu'il nous condamne à vivre après qu'est mort le meilleur de nous. »

Et il ajoutait :

— « Si jamais vient mon tour, cela ne se passera pas sans bruit, comme pour les autres, et je veux qu'on parle de moi. »

Cependant madame Hubert souriait moins ; et l'on voyait moins souvent le Lanternier courir les petites rues avec sa lanterne, ou bien, sous prétexte de chasse, rôder autour

des meules de ramée sèche où les femmes vont charger leur âne, le matin.

Un jour, madame Hubert ne sourit plus. Hubert devenait soucieux.

— « Résignons-nous, soupirait-il, puisque c'est la loi de nature. »

Mais se rappelant les vagues paroles par lui autrefois prononcées, ses amis avaient méfiance et redoutaient qu'il ne songeât à faire un malheur.

On connaissait mal le Lanternier. Le coup qu'il méditait n'avait rien de précisément tragique.

Un matin donc étant sorti, tout pimpant et rasé de frais comme pour sa promenade habituelle, il se dirigea sournoisement vers un cabaret situé hors des murs où l'on était sûr de trouver à toute heure un certain Xiste Matagot, solide ivrogne au long poil roux qui, sans dégriser de l'année, cumulait les triples fonctions de suisse à l'église, de fossoyeur et de sonneur.

Que combinèrent-ils ? Mystère !

Le lendemain, dans le grand salon de la

Tête-d'Or, Hubert le Lanternier offrait un fin déjeuner à ses intimes.

Menu exquis, nappe parée. Seulement, ainsi que l'amphitryon, chacun des convives avait un crêpe autour de son gobelet.

— « Asseyez-vous, disait en les accueillant le Lanternier, ceci est un repas de funérailles par moi dédié à la mémoire d'un ami précieux et cher que j'eus la douleur de perdre ces jours-ci. Mais, de grâce, quittez ces figures! L'ami en question était de complexion joyeuse et veut être enterré gaiment. »

La bonne humeur de ce discours acheva de rassurer l'assistance un peu inquiète tout d'abord.

— « A table, Messieurs, il est onze heures. »

Or, juste au moment où s'épanouissaient les visages dans le déploiement des serviettes et le cliquetis des fourchettes, tout à coup, toutes les cloches du clocher sonnèrent.

Glas assourdissant, formidable, tantôt d'une lenteur dolente, puis entrecoupé de carillons, glas d'empereur ou d'archevêque, dont les notes lourdes, pressées, roulant dans l'air bleu

et butant aux angles des toits, s'abattaient sur la ville comme un vol d'oiseaux ironiques et funèbres.

Matagot gagnait bien son argent; mais Matagot avait parlé.

On savait déjà un peu partout de quel ami précieux et cher Hubert le Lanternier célébrait à si grand fracas les funérailles.

Et cependant qu'en son logis la bonne madame Hubert pleurait, vaguement attendrie; tandis que, dans l'église, le sacristain et le curé se cramponnaient aux jambes du sonneur ivre, pour arrêter l'essor de ce glas scandaleux; en face de la population assemblée sous les fenêtres de la Tête-d'Or, Hubert le Lanternier apparut au balcon, doux, souriant, le verre en main, et prononça ces simples mais pourtant mémorables paroles :

— « A la santé du pauvre défunt! »

LE BON CHASSEUR

Fabien, le bon chasseur, entra. Il m'avait reconnu à travers les vitres. Et quittant ma table, mes amis, je me précipitai au-devant de lui, à la fois étonné et ravi de le voir dans la capitale.

Ravi : parce que rien ne pouvait m'être plus agréable, à moi, paysan exilé, que la rencontre de ce solide compagnon, jeune malgré ses soixante ans, et de si fière mine encore, avec sa peau tannée au grand air, ses moustaches de Palikare, sous le costume de chasseur, en velours, d'une simplicité tout ensemble noble et rustique, qu'il ne quittait jamais même pour venir à Paris.

Etonné : parce que, à ce moment, la chasse étant ouverte, je le voyais plutôt en train, amateur de coups de fusil raffinés, soit de traquer au pays de Camargue, dans les étangs, le long du fleuve, le castor et le flamand rose, soit de tirer les grands oiseaux à balle franche sur les sommets de Lure, endroit bizarre où toute végétation s'arrête et où l'on ne voit plus, en fait d'êtres vivants, que des aigles et des jean-le-blanc lesquels se nourrissent de vipères, et des vipères lesquelles se nourrissent d'une sorte de grillons noirs qui pullulent à ces hauteurs ; sans qu'on ait jamais pu savoir de quoi, au milieu des sèches pierrailles calcinées par le soleil, corrodées par la neige, blanches et sonores comme de vieux os, les grillons à leur tour se nourrissent.

Ou plutôt Fabien n'arrivait-il pas, je n'y songe que maintenant, de guetter le coq de bruyère, sous les centenaires sapins largement étalés et pleurant la résine qui assiègent en colonnes d'assaut les abrupts contreforts des Alpes dauphinoises ?

Mais je n'eus pas le temps de l'interroger. Broyant mes doigts dans sa forte main poilue, décorée d'une lourde bague à camée dont la pression, d'ailleurs amicale, estampilla mon épiderme d'un profil de César romain, et me plongeant jusqu'au fond de l'âme l'interrogation de ses bons gros yeux bleus et doux, aux paupières fripées un peu, où soudain perla une larme :

— Tu as su la nouvelle? me dit-il.

Je ne savais pas la nouvelle, mais je feignis de la savoir. J'eus tort certainement, la chose ne m'arrivera plus. Et pour éviter des explications inutiles, comptant aussi qu'au cours de la conversation Fabien de lui-même me renseignerait, à tout hasard, je répondis, affectueux et pénétré :

— Oui, mon cher Fabien, et tu peux croire...

— Ah ! ç'a été pour moi un rude coup, interrompit-il aussitôt en me broyant les doigts une fois encore ; mais asseyons-nous et prenons une absinthe. Après ces douze heures de voyage, seul à seul avec mes pensées, j'ai

besoin, grand besoin, d'épancher mon cœur dans un cœur ami.

Puis, le garçon appelé, le plateau servi, les absinthes battues :

— Voilà! reprit Fabien, depuis l'événement, c'est-à-dire depuis je ne sais combien de semaines et de mois, j'étais resté comme stupide, me désintéressant de tout, n'ayant plus de goût à rien, oui! le croirais-tu, pas même à la chasse. Alors on m'a conseillé de voyager, de me distraire...

Cet excès de douleur me surprenait un peu. Non pas que Fabien fût un mauvais cœur. Mais je le savais d'esprit changeant, un peu enfantin, sorte de gros panier percé où les sensations ne tenaient guère.

— Tout un drame! soupira Fabien.

Et je me demandais, pour que le souvenir lui en restât si cuisant à si longue distance, quel drame avait bien pu bouleverser la vie de tranquille égoïsme que Fabien s'était organisée.

Vous saurez donc que Fabien possédait pour seule famille un frère, vieux garçon

comme lui, et une sœur demeurée veuve. Ils vivaient tous les trois, tantôt à leur maison de ville, tantôt sur leur terre des Clapeyrolles, braves gens un peu maniaques et que chacun, d'ailleurs, estimait.

Lequel était mort, du frère ou de la sœur, et surtout dans quelles circonstances? Car évidemment, c'était de la mort de l'un ou de l'autre qu'il s'agissait.

J'attendais, sur une prudente réserve, que Fabien, tout en se désolant, tout en bavardant, me l'apprît.

— Non! reprit-il, juge de mon émotion quand, l'ayant laissé la veille aussi bien portant que toi et moi, j'ouvre ma porte au petit jour et je le vois étendu, raide, dans la neige...

« Je *le* vois », avait dit Fabien.

Bon! pensai-je, un point est acquis. Il s'agit du frère. Allons-y, je puis me lancer. Et me composant une figure de circonstance, avec le geste et le ton commandés :

— Que veux-tu? nous sommes tous mortels, et à son âge...

En effet, le frère de Fabien, fort gourmand, gros mangeur et de complexion apoplectique, avait bien pu mourir ainsi d'une attaque subite, aux Clapeyrolles.

Et cette circonstance qu'on l'avait trouvé dans la neige, le matin, abandonné sans secours, me faisait déjà mieux comprendre l'excès de douleur du bon Fabien, lequel intérieurement s'accusait sans doute de quelque négligence.

— Par conséquent, insinuai-je, car je ne voulais pas me hasarder de trop, le malheur serait arrivé pendant la nuit?

— Oui ! pendant la nuit du 15 décembre, une nuit terrible... Mais on ne t'a donc pas écrit les détails? Alors tu ne sais pas, tu ne sais rien... Et dire que c'est moi la cause ! Dire que moi, de mes mains, de mes propres mains, croyant régler le compte d'un loup, qui, chassé hors des bois par le froid et la faim, venait chaque soir rôder autour de la ferme... Mais pardon, l'émotion m'étouffe...

— Voyons, du calme, Fabien !

Fabien ne m'écoutait pas. Fabien demeu-

rait immobile, la tête dans ses mains, ravalant des sanglots ; et je me figurais cette nuit terrible ! Fabien embusqué aux Clapeyrolles pour tuer le loup, Fabien entendant du bruit, tirant au jugé sur une ombre, ne voulant pas sortir avant l'aurore, par prudence, car la prudence, chacun le sait, est la première qualité du chasseur comme du héros, puis le matin, au petit jour, trouvant dans la neige au lieu de la bête morte...

Autour de nous, le café avait fait silence, et tous, anxieux, attendaient.

Interressé moi-même au plus haut point :

— Ainsi, ce malheureux coup de fusil?...

— Qui parle de coup de fusil? s'écrie Fabien soudain réveillé, puisque c'est avec des saucisses...

— Avec des saucisses ?

— Eh! oui, des saucisses à la strychnine que j'avais hélas préparées, pour le loup en question d'abord, et, le cas échéant, pour le renard et pour la fouine, car, avec toute cette puante sauvagine, impossible aux Clapeyrolles de rien avoir à soi.

Le drame peu à peu se reconstituait.

Je voyais maintenant le frère de Fabien demeuré un soir, ainsi que la chose lui arrivait, seul aux Clapeyrolles, habitation isolée où parfois manquaient les provisions; je le voyais trouvant quelque part, dans un coin, ces appétissantes saucisses, les grillant lui-même à la cuisine... Seulement je ne m'expliquais pas bien qu'empoisonné ainsi, au lieu de demander secours, par exemple, aux fermiers, il fût allé mourir dehors, dans la neige.

Un dernier accès de Fabien mit un terme à mes perplexités.

— S'il n'y aurait pas de quoi se brûler la cervelle, s'écriait-il, ému sincèrement et versant presque de vraies larmes, quand je pense qu'un si bon chien...

— Un chien! Il s'agit donc d'un chien?

— Eh! oui, Ourson, ce pauvre Ourson, lequel innocemment, l'ayant découverte au creux d'un sillon, mangea pour son malheur une des saucisses par moi jetées. Tu le connaissais bien, Ourson? Jamais plus on n'en

reverra le pareil !... Ourson qui, sans le casser, pendant des dix, vingt kilomètres, portait un œuf frais dans sa gueule ; Ourson enfin ! car, tu le sais : il ne lui manquait que la parole ! Et encore, ajouta Fabien avec une conviction désormais comique, encore la parole, il l'avait.

Sur ces mots Fabien se tut. Pour nous remettre de tant d'émotions nous prîmes une deuxième absinthe. Et le soir, après un dîner joyeux mélancoliquement, devant un autre café, tout en regardant passer le flot ininterrompu des courtisanes, consolés un peu, attendris encore, nous parlions, le bon chasseur et moi, des vertus sans nombre et de la fin tragique d'Ourson.

LA MORT DE L'ISARD

A certains jours de vague ennui et de flottante misanthropie, le plus enragé Parisien éprouve le besoin de fuir Paris, de voir la nature, et de se retremper un peu dans la société des bêtes et des plantes. Alors on prend le premier train pour courir au plus vite vers quelque coin perdu de forêt ou de plage; et, si le temps manque, on s'en va simplement au Jardin des Plantes promener sa canne, comme font les petits rentiers de la rue de Navarre et de la rue Linné.

Il y a là l'ancien jardin du Roy avec ses allées d'ormeaux taillés, régulières, ombreuses, sous lesquelles l'air et la fraîcheur circu-

lent, endroit particulièrement propice aux flâneries d'après-midi. Il y a le labyrinthe et ses pentes herbues. Il y a, sans parler des collections et des serres, les parterres de l'Ecole botanique, *ouverts seulement pour l'étude*, où cependant, malgré les étiquettes en latin, un ignorant épris de rusticité peut tout de même se donner quelques sensations campagnardes en contemplant de minuscules champs de blé, d'avoine, d'épeautre et d'orge, de petits bassins croupissants que les plantes d'étang fleurissent, des rocailles brodées de lichens, frangées de capillaires et de mousses.

Il y a aussi les fauves, les singes, les reptiles, les oiseaux d'Amérique multicolores et criards, peuple exotique dont l'aspect fait voyager par l'imagination dans de lointaines forêts vierges... Mais de même qu'à la flore éclatante et baroque du tropique je préfère les plates-bandes encadrées de briques où verdoie et mûrit l'humble tribu des graminées, de même, après tous ces animaux originaires de régions inconnues, il m'est

doux d'en considérer d'autres, moins curieux sans doute, moins féroces, et plus chers à mon cœur : ceux de nos bois, de nos montagnes.

J'étais dans cette disposition d'âme, un jeudi de printemps, devant l'enclos réservé aux isards. Installation d'un pittoresque à la fois comique et attendrissant. Quelques mètres de gazon rongé, laissant voir la terre par places. A droite, retraite pittoresque, un chalet fait de rondins superposés. A gauche, un peu d'eau destinée à remplacer, pour le prisonnier, les cascades du pays natal. Au milieu, un tas de pierres maçonnées, au haut duquel, le plus haut possible, un gentil chamois pyrénéen, avec ses yeux fins, son pelage doux, ses cornes pareilles à deux crocs d'ébène, se tenait immobile, mélancolique, cherchant à se donner l'illusion des cimes.

Soudain le fou rire me prit. Ce spectacle, d'ailleurs triste en soi, venait de me rappeler une bouffonne histoire dont précisément l'isard est le héros.

Est-elle vraie? Est-elle fausse? Je laisse aux naturalistes le soin de se prononcer, me

contentant de la rapporter ainsi qu'elle nous fut un soir contée par l'ami Capdébuch, rude chasseur, né au bord des gaves écumants dont s'enfle le cours supérieur de la Garonne.

— « L'isard, s'écriait Capdébuch, un gibier superbe mais pas bien commode à tirer ! Tel que vous me voyez, à parler franc, je n'en ai guère tué qu'une centaine dans ma vie.

— Une centaine? c'est joli !

— Mettons cent cinquante... Les cent cinquante têtes sont chez moi, dans ma salle à manger, montées en massacre. »

Et Capdébuch se tut un instant, l'œil fixe, le regard perdu, comme si, par la fenêtre large ouverte, il apercevait là-bas, au fin bout d'un pic, le troupeau des isards en silhouette sur l'azur.

— « Vrai métier de galérien que ce métier de chasseur d'isards, et encore les galériens n'en voudaient pas. Faire route la nuit pour se trouver au soleil levant sous les glaciers que l'isard fréquente ; attendre l'aube en sommeillant, avec le ciel pour couverture et

un pied de neige pour matelas; se lancer à la poursuite du gibier enfin entrevu, gravir les rocs, longer les abîmes, courir, sauter, ramper et rouler, tout cela, certes, ne serait rien si l'isard se laissait atteindre. Mais plus vous montez, plus il monte; et rien n'égale sa malice excepté son agilité.

— Comment faire, alors?

— Le seul espoir, l'unique chance, c'est d'acculer le troupeau sur quelque esplanade solitaire, étroite et de toute part environnée d'abîmes, puis, quand on le tient à portée de sa carabine, se plantant de pied ferme, sans émotion et sans vertige, viser, tirer... Mais là encore, tout n'est pas rose. Car, presque toujours, au bon moment, un des isards siffle, et les autres, obéissant à ce signal, cabriolent dans les profondeurs où ils tombent, sans se faire de mal, sur les cornes; à moins qu'avec ces mêmes cornes, c'est leur manœuvre préférée, ils ne préfèrent rester suspendus aux aspérités des rochers, de l'autre côté du précipice.

De l'acier, les cornes de l'isard! mieux que

de l'acier, du diamant. Celles du diable sont moins dures.

Mais toute médaille a son revers, et ces mêmes cornes qui trop souvent sauvèrent l'isard, deviennent aussi cause de sa perte. C'est un fait singulier, connu seulement des vrais chasseurs. Je peux vous en faire le récit. Nous sommes seuls ?... Il n'y a pas de dames?...

— Allez, Capdébuch, allez-y gaiement.

— Voilà! Parmi les innombrables plantes aromatiques qui croissent surnos montagnes, il en est une, la réglisse sauvage, dont l'isard est particulièrement amateur. Aussitôt les neiges fondues, la pousse de réglisse pointe et l'isard vient pour la brouter. Que dis-je? la brouter! Il ne la broute pas: il la suce, fouillant la terre jusqu'aux racines dont la saveur sucrée l'affriande. Et c'est même à ces petits trous ronds apparaissant de loin en loin, au milieu de l'herbe nouvelle, qu'un chasseur exercé devine par où les isards ont passé.

Figurez-vous donc — ceci est assez déli-

cat à expliquer — figurez-vous que, comme les dragées chez l'enfant, cette orgie de réglisse a pour effet chez l'isard de pousser à la multiplication des invertébrés entozoaires. Résultat naturel : des démangeaisons furieuses à l'endroit que vous savez bien. Affolé, le malheureux isard fait la charrette comme on dit, se grattant à user sa queue ; et même un chasseur exercé, lorsqu'il suit la piste de l'isard, ne néglige pas les marques brunes laissées ainsi sur les rochers.

Enfin, il arrive que, n'y tenant plus, l'isard commet cette imprudence de se gratter avec sa corne.

Imprudence fatale !

Aiguë et fine comme un hameçon, quelquefois la corne s'accroche.

Dans ce cas, l'isard est perdu. Plié en rond, ne pouvant plus se décrocher, l'isard se met à pirouetter sur lui-même, furieusement, avec rage, à l'instar des petits chiens rageurs qui essayent de se mordre la queue. Tournoyant toujours, aveuglé, ivre de douleur et d'angoisse, il bondit, il se roule. C'est le

tourbillon, le vertige! et cela dure jusqu'à ce que la pauvre bête meure épuisée ou qu'un hasard, mettant un terme à sa cruelle agonie, le fasse rouler dans un précipice au fond duquel, sans avoir besoin d'user plomb ni poudre, l'heureux chasseur témoin de la scène va tranquillement le ramasser.

— Alors, parmi les cent cinquante têtes d'isards montées en massacre qui ornent votre salle à manger, il doit bien s'en trouver quelqu'une provenant d'une chasse pareille?

— Mon Dieu, fit Capdébuch enchanté du succès qu'avait obtenu son récit, vous pouvez dire presque toutes. »

Brave Capdébuch!

L'AGACHON

— « Je tiens pour les débris d'un castellum gallo-romain.

— Non ! l'on dirait une tour sarrazine.

— Puisque rien ne presse, allons voir. »

Et, prenant un étroit sentier en zigzag à travers les pins, nous grimpâmes vers l'étrange édifice dont la silhouette, droite sur le ciel tout en haut de la colline, nous intriguait depuis un instant.

Soudain mon compagnon se mit à rire :

— « Nous pouvons rengainer notre archéologie et laisser Sarrasins et Gaulois tranquilles. La bâtisse à propos de laquelle

nous nous égarons en dissertations savantes est simplement un *agachon.*

— Un agachon ?

— Eh ? oui... Je le crois même habité, car voici la saison du passage des grives. Regarde plutôt ! »

En effet, quelque chose de noir, qui était un petit oiseau, ayant pointé dans l'azur du ciel, un homme se dressa, tel le diable à ressort lorsqu'il sort de sa boîte, sur la plateforme de la minuscule tourelle, tira un coup de fusil puis disparut comme s'il s'était escamoté lui-même.

— « Et voilà ! reprit mon ami, depuis ce matin, à l'aurore, cet homme est accroupi, un Lefaucheux aux doigts, derrière le parapet de son fort, scrutant l'horizon et attendant qu'un malheureux oiseau passe à portée. C'est ce qui s'appelle la chasse à l'agachon.

— Mais tue-t-il parfois quelque chose ?

— Approchons et faisons-nous reconnaître ; le chasseur nous expliquera cela luimême. »

Bien qu'évidemment troublé dans ses plai-

sirs par cette importune visite, le solitaire habitant de l'agachon, hélé par nous, daigna se montrer de nouveau et satisfaire notre curiosité.

Il nous autorisa à pénétrer dans l'agachon.

L'installation d'un agachon est tout à fait intéressante.

Figurez-vous, comme je disais, une minuscule tourelle ou mieux un tronçon de cheminée d'usine dans lequel on se hisse à la façon des ramoneurs.

Le chasseur nous invita fort courtoisement à monter. Courtoisement aussi nous nous récusâmes.

Alors, s'étant assis tout en haut, les jambes pendantes, tandis que nous-mêmes nous nous installions à l'ombre, sur le sol feutré de fines aiguilles de pin, d'où s'exhalait une pénétrante odeur de résine, il nous expliqua la chasse à l'agachon, ses charmes et aussi ses inconvénients.

Les charmes sont incontestables.

— « Il n'y a pas, affirmait-il, plaisir plus grand que de rester ainsi des journées, le

ventre sur la plate-forme et le nez sur le parapet, invisible et guettant comme un Peau-Rouge.

On regarde du côté de la mer pour voir si les oiseaux arrivent, car les oiseaux, personne ne sait pourquoi, arrivent toujours du côté de la mer.

Un vol de grives ou de becs-fins vient à passer. Alors, le fusil en main, on se dresse. Surpris par cette apparition fantastique, les oiseaux s'effarent, ralentissent leur coup d'aile et tourbillonnent éperdus. Le chasseur vise, tire, tue...

— Et descend ramasser le gibier ?

— Non pas ! C'est même le seul inconvénient de l'agachon. Descendre, remonter, ferait perdre du temps. Et puis, comme l'agachon est toujours bâti sur une cime relativement escarpée, le gibier va mourir trop loin. On le tire à Marseille, on le voit tomber à Rognac. La chose fait rager parfois, mais il reste toujours les satisfactions d'amour-propre. »

Ayant ainsi parlé, le chasseur salua :

— « Excusez-moi, messieurs, de ne pas

vous retenir plus longtemps. Mais je sens de la plume dans l'air. C'est le moment où les grives passent. »

Nous le laissâmes attendre le passage des grives, tournant la tête de temps en temps, une fois en plaine, pour regarder cet homme, qui, à intervalles inégaux, apparaissait au sommet de sa colonne creuse et jetait aux échos d'inutiles coups de fusil.

— « Singulier divertissement !

— Ne raillons pas. Essayons plutôt de comprendre. Qui peut dire ce que valent pour un cœur ingénu les plaisirs combinés de la chasse et de la solitude ? Pour mon compte, je me suis souvent dit que Saint-Siméon, le stylite, devait être un chasseur à l'agachon. »

Même sans être grand chasseur, on n'en finit jamais de parler chasse. La découverte de l'agachon réveillait tous nos souvenirs.

De l'agachon, par une pente naturelle nous en vînmes à la chasse au poste ; et, après avoir bourré la pipe, accessoire obligé de tout mensonge cynégétique, voici ce que mon compagnon me raconta :

— « La chasse au poste... (ici une méditative bouffée)... c'est terrible, la chasse au poste, et pire encore que l'agachon !

Avec l'agachon, il n'y a jamais de gibier. Le chasseur ne compte pas dessus, et la question est réglée d'avance.

Pour le poste, on commence par en acheter.

Oui ! si vous voulez que les becs-fins, doux chanteurs exquis en brochette, s'arrêtent près de la cabane de branchages d'où le chasseur ennemi les guette et se posent sur le cimeau, il faut que des *appelants* les attirent. Ça n'a pas de prix, un bon appelant. J'en sais pour qui les amateurs font des folies et qui touchent des appointements de ténor.

Aussi de quels soins leur propriétaire les entoure, levé avant l'aube du premier de l'an à la Saint-Sylvestre pour renouveler l'eau, nettoyer les cages, et distribuer, suivant la variété d'oiseaux qui les habitent, des nourritures délicates et appropriées ; car, par exemple, une pive, un cul-blanc ou un moineau des Alpes ne mangent pas comme les rossignols.

Eux, les appelants, n'ont pas d'autre travail, une fois la chasse ouverte, que de chanter le plus fort possible dans le sillon où on les cache, à la branche où on les suspend, pour duper leurs congénères qui passent.

Des fois, en les entendant, leurs congénères s'arrêtent. Le plus souvent ils ne s'arrêtent pas. Mais rien que d'entendre les appelants gazouiller, même dans les années où il ne passe rien, ça vous console et ça vous donne comme une illusion de gibier.

Tu as peut-être connu le vieux Senez? Non ! Mais peu importe. Eh bien ! personne n'eut jamais des appelants comparables aux siens. Il y a laissé sa fortune.

Quel cœur d'or que ce vieux Senez !

Chaque jour, en passant devant chez moi, dans son costume de chasseur, avec les bottes à gros clous, le fusil et la carnassière :

— Tout de même, insinuait-il, je devrais bien au premier matin de vous faire goûter une de mes brochettes...

— Quand vous voudrez, monsieur Senez.

Les brochettes de M. Senez étaient cé-

lèbres. On ne les avait jamais vues. Tout le monde, néanmoins, faisait leur éloge, et, rien que d'y songer, l'eau vous en venait à la bouche.

Le découragement le prit-il avec l'âge ? Se fatigua-t-il à la fin d'avoir chassé toute sa vie, cinquante ans durant, été comme hiver, sans rien tuer ? mais nous le vîmes insensiblement tourner à la mélancolie.

Il se rendait quand même au poste, tous les jours, aussitôt le soleil levé, seulement c'était sans entrain, quant aux brochettes, il n'en parlait plus.

On fut cruel, on le railla, et je le raillai comme les autres. Si bien qu'un beau soir il me dit :

— C'est demain, décidément, que nous la mangerons.

La ! Je compris que c'était d'Elle, de l'idéale brochette qu'il s'agissait.

Et, en effet, nous la mangeâmes. Elle était exquise. Tous becs-fins d'espèces rares, luisants sous la barde de lard, grassouillets et tentants comme de jolies femmes.

C'est au poste que le déjeuner avait lieu. On but à la santé du vieux Senez, on le félicita de sa chasse.

Mais lui, arrachant le rideau qui les recouvrait, et nous montrant ses cages vides :

— Regardez, dit-il les larmes aux yeux, elle revient cher, la brochette !

Comme il désespérait de ne jamais rien voir au bout de son fusil, et comme il voulait, une fois au moins avant de mourir, s'offrir l'orgueil d'une brochette, le pauvre homme, de ses mains tremblantes, avait tué, plumé et fait cuire ses appelants ! »

LE DÉSERTEUR

— Ne crois pas à une blague, au moins... me dit mon ami Marius Girard, exquis poète roman, dont les vers fleurent la même odeur que, sur les Alpilles au printemps, la marjolaine grise et le ciste, mais doué comme tout le monde chez nous, dès qu'il s'agit de conter un conte, de ce précieux don d'imaginer que la jalousie des gens du Nord appelle besoin de mentir.

— Croire à une blague, de ta part, Marius, Dieu m'en préserve!

— C'est que, dans les événements qui vous arrivent, il y a souvent de tels hasards, de si étonnantes rencontres que le vrai quelquefois...

— Paraît invraisemblable. Qui sait? paraître invraisemblable constitue peut-être encore la plus sérieuse caractéristique du vrai... Maintenant, allons-y de ton histoire.

— Je commence, puisque tu l'exiges. Mais d'abord as-tu connu mon chien?

— Si j'ai connu ton chien! le fameux... Comment l'appelais-tu : Biscote?

— Non, Biscarlo.

— C'est ça, le fameux Biscarlo.

— Ah! mon cher, l'adorable bête; trop intelligent pour chasser, mais à part cela possédant toutes les qualités que l'homme peut exiger d'un chien. Son flair, pourvu qu'il ne s'agît pas de gibier, était étonnant. Et d'une délicatesse pour rapporter! Je n'avais qu'à laisser un objet, tabatière ou mouchoir, quelque part dans l'herbe, puis à dire : « Cherche, Biscarlo! » Et Biscarlo partait, et la cachette fût-elle à plus d'une lieue, Biscarlo revenait toujours me rapportant l'objet caché. Quelquefois même il m'en rapportait qui ne m'appartenaient pas. Mais qu'importe... Un jour j'essayai d'un écu. Il rapporta l'écu sans

l'avoir dépensé, brave Biscarlo! ainsi, dans sa gueule.

Tu sais, continua Marius en s'attendrissant, tu sais combien les gens d'ici sont passionnés pour les taureaux? Tellement que les gamins eux-mêmes n'ont pas de joie plus grande, au sortir de l'école, que d'improviser une arène avec des fagots, avec des planches, et là de jouer au jeu des courses.

Eh bien, parmi tous les chiens du village, Biscarlo ne connaissait pas son pareil pour faire un taureau? se prêtant aux *razets*, tout en défendant sa cocarde; plein de fougue et d'ardeur dans les divers exercices du saut de la perche, de la cape; et, quand il y avait course à l'espagnole, tendant le cou comme un vrai vaillant de Camargue ou d'Estramadure pour le simulacre de mort. Les gamins venaient me le demander tous les jours, et Pouly l'honorait de son amitié.

Tant de talent devait le perdre, pauvre Biscarlo! Il disparut un soir de foire, et, d'après les explications vagues des gamins, ses ordinaires compagnons, il fut facile de con-

clure que certains bohémiens faiseurs de tours, s'étant rendus amoureux de lui, l'avaient dérobé.

C'était précisément pour la foire de Saint-Eucher, trois semaines avant la Noël.

Et, trois semaines durant, malgré mon enquête personnelle, malgré les instructions données avec signalement aux gardes-champêtres et aux gendarmes, il fut impossible de retrouver Biscarlo ou du moins de le reconnaître. Les bohémiens sont si habiles dans l'art de maquiller les animaux !

Cela me tranchait le cœur, au coin du feu, bien à l'abri, fumant ma pipe et regardant, par la fenêtre, les lignes des cyprès à la limite des champs et les peupliers le long des roubines, saluer et se tordre sous les reprises régulières du mistral, oui ! cela me tranchait le cœur de songer que Biscarlo, par des temps pareils, courait la campagne, trottant attaché par le cou sous une voiture de saltimbanques et que, nourri de coups de fouet, entretenu de mauvaises raisons, il faisait des tours pour quelques sous, sur une place de village.

La Noël fut triste chez nous, comme on pense!

D'abord Biscarlo qui manquait. Et puis, à la table du grand souper, au milieu de tous les parents réunis selon l'usage et quelques-uns venus de très loin, une place restait vide, celle du neveu Espérit, un sacripant, bon comme le bon pain, depuis peu engagé aux zouaves, et à qui son colonel une lettre venait de nous l'apprendre, avait refusé la permission.

Mais voici le pire. Grand'mère, dont il était le préféré, avait eu un rêve. Elle avait vu son Espérit, avec des braies à la turque et le turban, sauter par-dessus des murs de caserne. Cela signifiait, clair comme le jour, que Espérit venait de déserter. — « Oui, il a déserté, le pauvre enfant, pour faire sa Noël avec nous, pour ne pas manquer au repas... Mais, ici, les gendarmes l'arrêteront. »

Et nous avions tous beau lui dire :

— « Voyons, grand'mère, tout ça, c'est des idées, remettez-vous... Encore un peu du blanc de la dinde, un morceau de nougat, un morceau de pompe à l'anis, une tranche de ce

melon d'hiver, blanc comme sucre, glacé comme neige... Un coup de cette clairette mousseuse dont le bouchon saute au plafond, ou bien un doigt de ce muscat, à la santé d'Espérit qui, sans doute, au même moment boit à la nôtre, en compagnie des camarades... » Grand'mère soupirait toujours avec l'obstination des vieilles personnes : — « Je suis sûre qu'il va venir, que les gendarmes l'arrêteront et qu'un conseil de guerre le fusillera. »

Nous avions ri d'abord, mais à force d'entendre répéter les mêmes choses on finissait par s'effrayer. On pensait : — « Qui sait, après tout? Cet Espérit est bien capable... »

Aussi quelle émotion quand, tremblant comme la feuille et plus blanche qu'un linge, grand'mère soudain s'écria : — « Chut! Ecoutez, quelqu'un qui monte. »

En effet, prêtant mieux l'oreille, nous perçumes distinctement dans l'escalier comme un bruit de pas étouffés et la respiration haletante d'un homme qui aurait couru. Puis, mystérieusement, on gratta.

C'était terrible. Il fallait en finir, j'ouvris la porte toute grande.

— Un zouave !

— Je l'avais bien dit, cria grand'mère, en mettant les mains sur ses yeux.

Un zouave, mais pas Espérit, seulement ce brave Biscarlo qui, las sans doute de figurer dans une certaine prise de Mostaganem, avec singes et chiens, dont s'enrichissaient ses ravisseurs en le promenant de ville en ville, avait déserté armes et bagages.

Maintenant Biscarlo, ceinture rouge au flanc, chechia en arrière, et l'air casseur quoiqu'il tirât la langue et qu'il fut remarquablement crotté, se tenait à l'entrée debout sur ses pattes de derrière, tandis que grand'mère riant et pleurant :

— Ah ! le brigand, ah ! le luron, quelle peur il m'a fait de rentrer ainsi, par la nuit et la neige, sans prévenir ; mais je lui pardonne tout de même.

Dès lors le souper devint joyeux. On assit Biscarlo à la place d'Espérit, et c'était plaisir de voir ce guerrier, rasé, tondu, méconnais-

sable avec ses moustaches de dur-à-cuire, se régaler de fins morceaux.

— Etonnant! Marius.

— N'est-ce pas? quelle coïncidence! Ces choses-là n'arrivent qu'ici. Sans compter qu'au fond le rêve de grand'mère était vrai et que, le même soir, ainsi que nous l'apprîmes plus tard, Espérit sautait le mur de la caserne pour aller réveillonner, militairement, avec des Mauresques.

Et dire, conclut Marius, dire qu'après cela on trouve encore des gens qui nient les problèmes de l'au-delà, les miracles psycho-mystiques, et les constatations de la télépathie!

LE VAILLANT PETIT BOSSU

L'autre jour, pour quelle raison? je l'ignore, on ne rencontrait dans les rues, sur les boulevards, qu'officiers de l'armée territoriale. Et la belle fierté qu'ils laissaient voir, leur joie à se promener ainsi, l'épée au côté, en brillant costume, m'ont, par un retour mélancolique, rappelé mes années d'enfance et la vague figure un peu triste de mon petit ami Siffrein.

Ame passionnée dans l'enveloppe d'un corps chétif, Siffrein était bossu et voulait se faire soldat ; le sort a de ces ironies !

Dès l'école, l'enfant rêve sa vie.

Certains d'entre nous, séduits par l'odeur

de l'encens, l'or des chapes, la flamme des cierges, et, s'accordant avec le mystère de l'orgue invisible et des voix, la lumière surnaturelle qui, tamisée à travers les vitraux, se répand écarlate et bleue sur les dalles, croyaient être déjà prêtres, évêques et, pour commencer, prenaient plaisir à coiffer leur tête blonde, souvent mal peignée, de la calotte d'enfant de chœur minuscule, pareille à la cupule d'un gland.

D'autres, ayant manié chez leurs parents quelque arme de sauvage, quelque coquillage bizarre apporté par un cousin retour d'Amérique, cherchaient plus volontiers, au delà des mers, un avenir de voyages et d'aventures.

Les sages, dont j'étais, bornaient leurs vœux à l'heure présente, ingénument heureux, entre deux classes, de courir les champs et les bois, ou de défricher, loin de tous les yeux, en hommes libres, un coin de terre vierge, connu de nous seuls, au milieu des roches.

Siffrein, lui, ne pensait qu'au noble métier

des armes, toujours le premier sur le champ de manœuvre, le jour où nos trente hommes de garnison faisaient l'exercice, et, quand il devait passer des soldats, debout avant l'aube et me réveillant pour aller le long de la grand'route, encore noyée de brouillard, à leur rencontre et obtenir l'honneur insigne de porter, l'espace de quelques pas, un fusil sous le poids duquel il pliait.

Parfois il me menait à la terrasse de sa maison qui domine la ville et d'où l'on voit la citadelle. Nous admirions de loin les fortifications du temps de Vauban, leurs bastions géométriques, portant à l'angle une échauguette, les deux grands bras du pont-levis ; nous contemplions la sentinelle et nous entendions le clairon sonner le service et les corvées.

Siffrein avait même fini — à l'aide de quels stratagèmes ? — par se conquérir l'amitié du portier-consigne, un Alsacien gigantesque qui charmait ses loisirs guerriers à fabriquer de menus ouvrages en cheveux. Plus d'une fois, ainsi, nous pénétrâmes dans le fort. Il y

avait, avec leurs affûts, de grands canons aux embrasures, et çà et là, couchés par terre et déjà à demi ensevelis sous de l'herbe qui sentait bon, des coulevrines espagnoles, d'une longueur vraiment surprenante, et des canons du Roi-Soleil, aux culasses lourdement armoriées dont j'essayais, tant bien que mal, de déchiffrer les devises latines tandis que Siffrein, plein d'une martiale ivresse et frissonnant de tout son petit corps, se pelotonnait dans la gueule d'un obusier.

Nous respections Siffrein, malgré sa bosse, qu'à la fin nous avions oubliée.

Siffrein possédait un tambour venu de la foire de Beaucaire, ainsi qu'un shako du premier Empire, découvert un jour au grenier. Cela lui donnait sur nous un ascendant extraordinaire. Il nous inculquait ses idées guerrières. Armés de sabres de bois, de fusils fabriqués avec des roseaux, nous le suivions ; et shako en tête, tambour battant, tout ensemble musique et général, Siffrein menait son monde à la bataille.

Ce fut un beau temps pour Siffrein.

Malheureusement Siffrein grandit et prit conscience de sa bosse. Il ne coiffa plus le shako, il ne joua plus du tambour. Plus tard, marié, père de famille, ayant hérité des siens un petit fonds d'orfèvrerie, on le voyait tranquille devant son établi, limer, souffler la flamme au chalumeau et, en apparence résigné aux réalités de l'existence, exercer aussi gaiement et aussi honorablement que possible son état d'orfèvre bossu.

Pourtant, les jours de tirage au sort, une tristesse lui venait. Ces jours-là, il se réfugiait à la campagne, tout seul et tâchant d'oublier sa propre conscription, ce numéro 1 qui fit tant rire au sortir de l'urne et le ton goguenard dont, au conseil, l'aide-major lui dit, avant même qu'il eût enlevé sa chemise : — « Allons, c'est vu, rhabillons-nous ! »

Dire que les conscrits pleurent toujours en tirant ce numéro 1, qui vous envoie guerroyer au delà des mers sous le costume bleu de l'infanterie de marine ; dire que quelques-uns emploient pour échapper à la caserne mille condamnables subterfuges, se brûlant les yeux

avec des lunettes trop fortes, ou promenant des nuits entières une pierre énorme sur la tête, avec l'espoir de renfoncer un peu de leur cou trop long dans les épaules !

Certes ! c'est lui Siffrein qui aurait voulu avoir la taille et que son numéro 1 pût compter. Mais, hélas! il n'y a de philtres que pour le mal ; et les sorcières du faubourg, si expertes avec leurs herbes et leur grimoire à faire du plus solide gars un phtisique, ignorent encore l'art de redresser les bosses.

Ce miracle eut lieu cependant, tant il est vrai qu'un ferme vouloir triomphe de tout.

La Prusse nous envahissait; Gambetta, descendu de ballon, venait de jeter son appel aux armes, et partout, dans les villes comme au village, tous, mobiles, mobilisés, gardes nationaux prenaient le fusil.

Electrisé par les circonstances, et se rappelant, vision lointaine, les jours glorieux de jadis, Siffrein conçut le projet hardi d'être au moins de la garde nationale.

D'abord sa prétention fit rire.

— Je suis chasseur, disait Siffrein, et sau-

rai, quoique je n'aie pas la taille réglementaire, viser mon uhlan aussi bien qu'un autre.

A quoi le capitaine, ancien sous-officier épris de régularité et féroce sur la théorie, répondait avec quelque raison :

— Je ne dis pas non, monsieur Siffrein, on pourrait encore passer sur la taille, mais il y a la question d'alignement.

— S'il ne s'agit que de cela, je m'arrangerai pour être à l'alignement, mon capitaine.

Le lendemain, à l'heure de l'appel, on vit arriver sur le champ de manœuvres un tout petit garde national, trop petit peut-être, mais si brave, l'air si décidé. On reconnut M. Siffrein et l'on s'étonna qu'il n'eût plus de bosse.

— Est-ce qu'il y a des bossus en temps de guerre? disait-il.

Or, tout le monde s'étant mis à l'alignement, le capitaine s'aperçut qu'en effet le havre-sac de Siffrein ne dépassait pas les autres d'un millimètre.

Ne cherchez pas à deviner! C'est le havre-sac qui constituait toute la sorcellerie, havre-sac creux, construit sur les indications de

Siffrein et dans l'épaisseur duquel, exactement, la bosse, désormais invisible, s'emboîtait.

Et l'ingénieux Siffrein, toujours doublé de son inséparable havre-sac, ne fut plus jamais bossu, du moins tant que dura la guerre.

Comme il était plein d'« en avant » et s'était révélé de première force sur l'instruction et la manœuvre, on l'avait nommé caporal, puis sergent. Ah ! si les Prussiens étaient venus, de quelle façon il les aurait reçus, l'enragé petit homme !

Les Prussiens ne vinrent pas, mais qu'importe? L'héroïsme n'en existe pas moins, même quand il lui manque une occasion de s'exercer.

Pour la seconde fois, en quarante ans, Siffrein avait été quelques instants heureux, oui! aussi ingénument, aussi parfaitement heureux qu'à l'époque où, avec son tambour cerclé de cuivre, son shako de la Moskowa, tout ensemble, musique et général, il menait à travers les rues de la ville son bataillon de gamins mal mouchés.

Ce qui prouve — conclusion consolante! — que tout arrive à qui sait attendre son moment, que les pires destins ont leur retour et qu'il ne faut jamais, même bossu, désespérer de la vie.

PHILÉMON ET BAUCIS

Une seule fois, en cinquante ans de mariage, le bon monsieur Christol et la Christole, sa femme, se disputèrent.

C'était à leur vigne des Coudoulets, tout près de la ville. Ils avaient mis la table devant la cabane, et le soir approchant, ils attendaient l'heure du dîner, heureux, comme tous les vieillards, de cet apaisement des choses qu'apporte la fin d'un beau jour.

Sur la table, aux reflets du couchant, brillait, fleurie de salpêtre et de moisissures, une bouteille de clairet muscat, la dernière! car depuis longtemps la maladie avait tué les souches, et M. Christol, trop vieux, ne se

souciait plus de replanter ; tandis qu'à l'intérieur de la cabane, dans l'unique chambre qui servait aussi de cuisine, un plat de pigeons préparés par la Christole se mijotait, mêlant sa légère musique au tintement d'une fontaine, au bruit de l'air frais dans les arbres, et son appétissante odeur au parfum de quelques pieds de balsamine que monsieur Christol venait d'arroser.

M. Christol et la Christole célébraient ainsi tous les ans l'anniversaire de leur mariage.

Au loin, assombris déjà par l'ombre allongée des montagnes, comme dans un vers de Virgile, les toits de la ville fumaient. Parmi tant de toits, la Christole cherchait — espoir toujours déçu — à découvrir le toit de leur vieille maison, et M. Christol, bien plus loin, par delà la ville, sur la colline, regardait, souriant, l'enclos du cimetière encore baigné du soleil et plein d'arbres verts où se mêlaient des tombes blanches.

M. Christol et la Christole se taisaient.

Tout à coup, au-dessus de leurs têtes, dans une belle cage en roseaux luisants, construite

des mains de M. Christol, chanta : — « Teï... téreï ! » une caille apprivoisée qu'ils avaient apportée le matin avec eux pour qu'elle pût jouir un peu de la campagne.

Et M. Christol, à qui la contemplation du lointain cimetière ensoleillé inspirait sans doute des idées de douce mélancolie, soupira, continuant une phrase intérieurement commencée :

— Donc, mignonne, quand je serai mort, tu prendras bien soin de la caille ?

— Soin de... Comment as-tu dit ? fit la Christole.

— Eh ! oui, soin de la caille, quand je serai mort.

— Ainsi, Christol, tu comptes mourir avant moi !

Et la Christole suffoquée, levant les mains au ciel comme pour le prendre à témoin, s'écriait :

— Avant moi ! Il compte mourir avant moi. Voilà bien l'égoïsme des hommes.

Mais le bon M. Christol, malgré sa bonne âme, n'était pas médiocrement têtu :

— Allons !... il paraît que maintenant on n'est plus libre de partir à son heure... Mon tour est venu cependant, il n'y a pas à chanter « bel ami ». D'abord, j'ai dix ans de plus que toi.

— Dix ans, dix ans, si l'on peut dire ! Neuf ans et un mois, pas un jour de plus! Dix ans? pourquoi pas vingt?... Où va se nicher la gloriole?... Sans compter que si les années de chagrin valent double, avec la vie que tu m'as faite, je suis ton aînée de moitié.

— Voyons, mignonne, tu exagères...

— Comment? J'exagère ! quand monsieur, vert comme un pin, fort comme un sabre, monsieur, qui boit sans eau, marche sans canne et lit sans lunettes, ose parler de mourir le premier, là, effrontément, comme si c'était chose naturelle.

— Il me semble naturel, en effet...

— Allez, allez, voici beau temps, beau compagnon, que je soupçonnais votre idée. Vous voudriez vous en aller d'abord, au pré de Saint-Jean, bien tranquille, et me laisser la charge de tout sur les bras !

C'est parfaitement calculé. Qui appellerait le curé? La Christole. Qui ferait allumer les cierges, sonner les cloches? La Christole. Qui aurait affaire au fossoyeur et au notaire? Qui pleurerait, qui porterait le deuil? Encore la Christole, toujours la Christole, bourrique de toutes les lessives! Et monsieur, pendant ce temps-là, monsieur, bien confessé, se reposerait sous les mauves. Mais cette fois, N-i-ni, fini! La pauvre Christole a perdu patience. Vous pouvez commander un grand crêpe avec des gants noirs. Quelque chose me dit que cette fois vous en serez pour vos projets et que je mourrai la première.

— Tu ne feras pas cela, Christole?

— Que si, Christol, je le ferai!

Cependant, tout en querellant, la Christole était allée dans la cabane, chercher ses pigeons, lesquels devaient être cuits à point. Elle les posa sur la table.

— Ah! l'enragée... grommelait M. Christol.

— Ah! le sans-cœur... répondait, entre ses dents, mais de façon à être entendue, la Christole.

Sans-cœur! et cela parce qu'il avait parlé de mourir le premier.

Outré d'une telle injustice, tout pâle, M. Christol leva la main... et saisissant le plat fumant, il le jeta au beau milieu des balsamines étonnées.

— Chacun son tour! criait la Christole, en même temps qu'elle envoyait rouler à travers les vignes la bouteille de clairet muscat!

Leur colère déjà tombée, tous deux restèrent, un instant, silencieux devant la nappe vide.

— Que veux-tu? mignonne, finit par dire M. Christol, dont la voix tremblait, on dînera comme on pourra. Après tout, il nous reste encore le dessert.

— Et du vin ordinaire dans un fond de bouteille... Joli repas d'anniversaire! C'est bien de ta faute, Christol.

— Ou plutôt de la tienne, Christole.

— Pourquoi m'avoir parlé de mort?

— Et pourquoi m'avoir répondu?...

La dispute recommençait.

Heureusement : — « Teï..., teï..., téreï! »

dans sa cage en roseaux luisants, de nouveau la caille chanta, et M. Christol dit, car il faut que l'homme cède toujours :

— Mettons que c'est la faute de la caille.

Mais comme il faut également que la femme ait le dernier mot, la Christole ajouta :

— Va devant si tu veux, Christol, le jour qu'il te fera plaisir !... Ta Christole ne sera pas longue à te suivre ; en sorte que ce n'est pas la peine de se disputer pour si peu.

Et doucement attendris, ne pouvant se faire ni l'un ni l'autre à l'idée d'une séparation possible, M. Christol avec la Christole avaient dans leurs yeux frémissants et secs ces furtifs reflets de diamant qui, chez les vieillards, sont des larmes.

INTÉRIEUR BOURGEOIS

— Et dire que je l'ai pleuré, ce cher mari, ton sacripant d'oncle, pleuré comme une Madeleine, bien qu'en quarante-cinq ans de mariage il ne m'ait pas donné, c'est justice à lui rendre! un quart d'heure de satisfaction.

Mais voilà! Les femmes sont ainsi faites : elles aiment qui le maire leur a dit d'aimer ; et tant pis si vous tombez mal, tant pis si, ayant rêvé le bel Amadis, vous rencontrez le roi Hérode ou Barbe-Bleue.

Il faut le garder quand même. Bien mieux, on s'escrime à le dorloter. On reste l'hiver à la maison, en compagnie des chats et du vent pendant que monsieur chasse; et on lui tri-

cote, *tricoti*, *tricota*, des mitaines et des bas de laine jusqu'à ce qu'il revienne rapportant, non pas même la queue d'un lièvre, mais beaucoup de terre sur ses bottes, des charretées de terre qui, pour quinze jours chaque fois, mettent l'escalier en perdition. Heureuse encore quand il ne ramène pas, pour les faire asseoir tout crottés à ma table, deux ou trois braconniers de son espèce, le directeur des postes, l'entreposeur des tabacs, le notaire, qui, tout en buvant du meilleur, racontent des tas de mensonges et sentent la pipe et le chien mouillé.

Telle est la vie que les hommes nous font ; je te conseille de te marier, Emérantine ! et quand ils sont morts on les pleure.

Passe encore s'ils nous pleuraient aussi, un petit peu, à l'occasion. Mais bast! tu connais le proverbe : « Femme défunte, chapeau neuf ! »

La-dessus, pour reprendre haleine, cette bonne maman Tréphume quitta son tricot, releva ses lunettes, contempla quelques instants, avec de discrets haussements d'épaule, le portrait, ornement de la cheminée, repré-

sentant un homme gros et rond, M. Tréphume, en costume de chasse ; puis, tandis qu'Emérantine, entre deux mailles, suivait du regard à travers les vitres qu'un restant de givre voilait, le va-et-vient des promeneurs sur le côté de la grand'place où, en cette saison, le soleil donne, sans se préoccuper d'être écoutée ou non, toute à l'ivresse de parler, madame Tréphume reprit sa philippique.

— Il peut se vanter d'avoir été pleuré, ce beau, ce charmant monsieur Tréphume que tu persistas toujours à défendre malgré ses défauts et ses torts, pleuré, certes, au-dessus de son mérite ! Et je rougis encore, oui Emérantine, je rougis quand je pense que celle qui le pleura, c'est moi, moi ! madame Tréphume.

Te rappelles-tu, Emérantine, mon grand voyage d'il y a trois ans ?

J'avais voulu revoir la ville où toute petite je vécus, ses églises et ses palais, son jardin aux allées taillées, plein de jets d'eau et de statues.

C'est une joie que je me promettais depuis

longtemps et qui eût été complète si monsieur Tréphume avait consenti à m'accompagner, comme nous avions convenu.

Ah! bien oui! au dernier moment, son égoïsme reprend le dessus : « Pars toujours, mignonne, pars devant. Ce diable de procès me retient ici. Aussitôt que les affaires le permettront, j'irai te rejoindre. » Je les connaissais, ses affaires; je le connaissais, son procès. En fait de procès, il s'agissait surtout pour lui du prochain passage des bécasses. Mauvais chasseur et fin gourmand, M. Tréphume sait un moyen de tuer à coup sûr ces vilains oiseaux à long bec en chargeant son fusil de pièces blanches. Et c'est pour être là présent quand les bécasses passeraient qu'il m'expédiait à mon âge, abandonnée sur les grands chemins, avec mes lunettes et mes anglaises.

Aussitôt arrivée, l'ennui me prit. Faut-il que les femmes soient bonnes bêtes! Oui, je m'ennuyais de le sentir loin, ce sans-cœur, si aimable, si galant jadis, et qui maintenant me préférait les bécasses.

Je pensais : Se couvre-t-il bien ? A-t-il chaud ? Puis mon cerveau se mettait à moudre, et je me figurais des accidents : Que Tréphume dégringolait du troisième pour être rentré sans lumière ; qu'il recevait, comme cela lui est arrivé déjà, une charge de plomb à lui non destinée ; ou bien encore qu'allant à notre vigne et profitant de ce que je n'étais pas là pour vouloir conduire lui-même, notre jument Colette le versait.

Aussi, juge de mes angoisses quand, un beau matin, je reçus une lettre m'annonçant qu'il gardait la chambre, retenu par un chaud et froid.

Un chaud et froid ! Mais cela peut être mortel, un chaud et froid, surtout mal soigné. Et puis était-ce bien un chaud et froid ? Ne me cachait-on pas quelque chose de plus grave ? Je ne dormis guère de la nuit et j'eusse aussi bien fait de ne pas dormir du tout, car, ayant réussi à fermer les yeux, j'aperçus mon Tréphume en rêve, pâle dans son lit, entre quatre cierges, le crucifix sur la poitrine et la branche de buis aux pieds. Il

me sembla aussi qu'une voix disait : Pendant que madame Tréphume court pour se distraire, le pauvre monsieur Tréphume est mort.

Ah ! j'eus bientôt fait de repartir ! Et, sans m'annoncer, sans écrire, me voilà roulant de nouveau, toute seule, dans le compartiment des dames seules, seule avec mes pressentiments, mes idées noires.

Il n'y a jamais grand monde, en première surtout, car je voyageais en première, sur ces petites lignes de montagne. Cette fois, à part le conducteur du train, il n'y avait personne du tout.

Et des tunnels, et des tranchées ! et des ravins tout blancs de neige ! et des sapins, sur des montagnes, rangés comme des régiments ! et des torrents, et des cascades, et des ponts à faire frémir ! Tout cela m'importait peu, hélas ! je ne songeais qu'à Tréphume, au pauvre Tréphume.

Parfois, il me revenait un peu d'espérance. Mais, plus nous approchions, et plus cette espérance diminuait.

A l'avant-dernière station, j'aperçus le pharmacien de la Grand'-Rue qui s'apprêtait à s'embarquer.

J'allais l'appeler, mais je me retins : « Pourvu qu'il ne monte pas avec moi en première ! » J'aurais voulu savoir et en même temps j'avais peur d'apprendre : « On te l'apprendra assez tôt, et trop tôt, la triste nouvelle ! »

Mais le pharmacien alla aux secondes ; et je fus contente de savoir que je resterais jusqu'à la fin sans compagnie et que, de plus, il ferait presque nuit à l'arrivée du train. « Au moins, tu pourras filer tout droit et échapper aux condoléances. »

Comment eus-je l'idée, évitant le guichet, de passer incognito par le cabinet du commissaire ? Ce qu'il y a de certain, c'est que je passai.

Me vois-tu, maintenant, Emérantine, me vois-tu ? tout le long de la promenade, rasant les murs, cherchant l'ombre des arbres. Je voulais, de peur des rencontres, m'en aller par les bas quartiers, et suivre la rue des Missions, la Traverse et les Merceries.

Rue des Missions, je reçus un coup : rien que d'y penser j'en tremble encore !

Figure-toi, que, dans leur salle de Sainte-Cécile, les musiciens répétaient. J'entendais la voix de M. Mistre, le chef : « Attention, messieurs, on part en levant. Une, deux, trois !... » Et les musiciens partirent en levant ; et, devine ce qu'ils jouaient : ils jouaient une marche funèbre !

Alors je ne doutai plus. Je me rappelai subitement que Tréphume était musicien honoraire : « On l'enterre demain, on répète pour lui ; c'est la marche funèbre qui accompagnera Tréphume au cimetière ! » Alors une grande douleur me prit en songeant qu'il était mort, bien mort, que nous avions vécu cinquante ans ensemble et que je ne lui avais pas fermé les yeux.

Tu connais, Emérantine, le perron de monsieur Trabuc et sa rampe en pierre luisante où les gamins font des glissades ?

Eh bien ! c'est là que je m'assis, comme une pauvresse, sentant les jambes me manquer. Je pleurais tant, je pleurais si fort que

la pierre en était mouillée. Et moi qui, à cause de mon âge, m'imaginais avoir les yeux secs !

Puis, quand mes larmes s'arrêtaient, l'air recommençait, un air à vous geler les moelles avec ses petits roulements de tambour, et il fallait pleurer encore.

Enfin la musique cessa, et je partis pour n'être pas reconnue, car déjà les musiciens s'en allaient.

Arrivée à notre maison, je vois la porte fermée et de la lumière aux rideaux. Hélas ! soupirai-je, on le veille ; et je m'imaginais mon rêve : les quatre cierges, l'eau bénite, M. Tréphume sur son lit.

Je frappe, mais si doucement ! comme si j'eusse craint qu'on m'entendît.

Je frappe encore : le chien aboie, quelqu'un descend ; et je me précipite, sanglotant de plus belle... dans les bras de M. Tréphume, tout rouge, la serviette au cou :

— Fameuse idée d'arriver ainsi à l'improviste ! Nous étions en train précisément, avec le notaire et l'entreposeur, d'achever un plat de bécasses.

Il mangeait des bécasses, oui, des bécasses, pendant que je le pleurais en pleine nuit, assise sur la pierre, écoutant non sa marche funèbre à lui, mais la marche funèbre répétée pour rendre les derniers honneurs à un vieux capitaine mort l'avant-veille.

En tous cas, que M. Tréphume ne se fie pas là-dessus ! Je le lui disais hier encore : « Maintenant, tu peux partir quand le cœur t'en dira ; je t'ai pleuré une fois pour toutes. »

Madame Tréphume s'était tue.

On entendit un bruit de pas, un grelot de chien, les éclats d'une grosse voix joyeuse.

— Chut, fit la bonne madame Tréphume, voilà notre tyran qui rentre... Il doit être transi, le pauvre homme !... Approche du feu ses pantoufles ; moi je descends faire un tour de cuisine pour veiller à ce que son bouillon soit chaud !

FROID DE LOUP

— Jamais, dit Jean, hiver plus terrible. Les Alpes, dès novembre, se trouvèrent toutes blanches ; le neige chaque jour gagnait la plaine, et les gens pensaient : « Pour peu que ce temps dure, les loups descendront. » Car, bien que l'olive mûrisse chez nous, le froid y est dur à cause des montagnes, et souvent, en effet, les loups descendent.

Au fond, je ne déteste pas l'hiver qui, tout comme les autres saisons, a ses charmes. Et sans parler, par crainte de faire concurrence aux poètes, du côté purement pittoresque de son décor, des ruisseaux ourlés d'argent fin, des rivières où les glaçons tournoient, des ai-

guilles de cristal suspendues aux angles du toit, des buissons sur lesquels s'abat, avec de petits cris douloureux, un vol d'oiseaux cherchant, dans le fouillis noir des brindilles, quelques baies rouges oubliées, je constate qu'il est particulièrement doux de se sentir tranquille devant un grand feu, avec sa provision de bois, tandis qu'au dehors le vent d'autan, bon bûcheron, sème le sol de branches mortes, ou bien encore de fumer sa pipe et d'écouter tout près l'aigre musique de la bise, sous un creux de rocher que le soleil tiédit.

— C'est ma foi tentant !

— On voudrait y être.

— Patience, voici la Toussaint passée, et nous pourrons bientôt nous offrir ces plaisirs. D'ailleurs, ce n'est point de tout ceci qu'il s'agissait, et je voulais vous dire simplement que, l'année en question, il m'arriva de détester l'hiver.

J'avais alors une amourette.

Rien de plus simple que de mener une amourette dans ce grand Paris indulgent où toute maison cache un nid.

Il n'en est pas de même dans une ville de province à peine plus grosse qu'un village. Là, impossible de se parler le jour ; un regard même serait imprudent. La nuit seulement, quand tous les yeux jaloux sont fermés, on peut, fuyant l'austère maison paternelle par une porte de jardin, par une fenêtre basse quelquefois, courir au rendez-vous donné hors des remparts.

Comme les braves citadins, levés toujours avant le coq, se couchent en même temps que les poules, la nuit et les champs vous appartiennent.

Un bois silencieux, voûte claire criblée d'étoiles, un coin de pré sur lequel la lune qui se lève allonge l'ombre propice des peupliers, un pli de vallon où parfois le bruit indistinct d'un baiser trouble le léger sommeil d'un merle, étaient le lieu ordinaire de nos rencontres.

Cela valait bien un boudoir ; et maintenant encore, maintenant que ma belle jeunesse est loin, un brin de feuillage en silhouette, le plus vague parfum de marjolaine et d'herbe frois-

sée, suffisent pour évoquer aussitôt la fraîche vision de Thérésine, quand, toute rose, et ne me tutoyant déjà plus, pressée de rentrer, craignant d'être vue, elle arrangeait en mantille sur ses cheveux son petit châle d'artisane.

Mais, hélas! il y avait beau temps que les arbres ne portaient plus feuilles et que l'herbe avait fini de sentir bon!

Les feuilles envolées au vent étaient parties sur l'eau des rivières ; les herbes mortes, sans odeur, raidies par le givre, se brisaient comme verre sous les pas.

Le pire de tout, ce fut la neige! Et, certes, il fallait avoir le diable ou bien seize ans au corps pour quitter ainsi, Thérésine et moi, chaque soir, nos maisons par un froid pareil, pour nous glisser, provoquant les abois des chiens, dans le noir des rues endormies, et promener à travers champs nos amours désormais sans but et sans abri.

La situation devenait mélancolique ; et Thérésine parfois se laissait attendre, trouvant sans doute inutile d'être exacte à ces inutiles rendez-vous.

Heureusement, nous fîmes une découverte.

Ayant poussé notre promenade un peu plus loin qu'à l'ordinaire, sur un vieux chemin abandonné, s'écroulant par un bout tandis qu'on le réparait de l'autre, et qu'un vieux casseur de cailloux s'obstinait à rapetasser de ci de là, à grand renfort de pierrailles, peinant tout le long de l'année sans que son travail y parût, j'aperçus une manière de maisonnette en terre battue à qui des mottes de gazon formaient une manière de toit et qui possédait, avec une manière de loquet en bois, quelque chose qui pouvait passer pour une porte.

C'était la logette que le vieux cantonnier en question, fidèle aux traditions des cantonniers, s'était construite à ses moments perdus pour y chercher un refuge les jours de pluie.

Le réduit nous fut un paradis.

Un gros fagot servait de siège, un trou pratiqué au plafond permettait de faire du feu.

Nous abusions depuis une semaine de l'hospitalité du cantonnier, quand un jour, car je le connaissais un peu, il me dit : — « Des

bohémiens viennent chaque nuit ouvrir ma porte et brûler mon bois ; il faudra à la fin que je les guette. »

Alors je lui fis des aveux. « C'est beau tout de même d'être jeune », me dit en riant le brave homme. Et le soir, dans la logette, nôtre désormais, avec un tas de bois sec qui flambait et ne fumait point, nous trouvâmes un peu de paille.

Ce jour-là, précisément, la neige tombait et l'on était si bien, quoique légèrement serrés, au coin de ce feu dont les reflets intermittents nous laissaient dans l'ombre, puis d'un subit réveil empourpraient les joues de Thérésine! J'aurais voulu rester là toujours. Mais Thérésine, par un caprice de pudeur, avait honte et peur de se savoir ainsi enfermée. — « Dix heures sonnent, il serait temps de partir. — Pourtant, Thérésine... — L'autre soir encore, nous avons failli être reconnus quand la diligence a passé, sous le grand portail, avec ses lanternes. » Déjà Thérésine s'encapuchonnait de son châle, et, lorsque Thérésine avait son châle, toute insistance devenait superflue.

La porte, l'ai-je dit? s'ouvrait en dehors. Essayant de la pousser, j'y éprouvai une résistance.

Je crus d'abord que quelqu'un qui nous avait épiés s'était offert la joie de rouler devant une grosse pierre; ce sont là méchants tours qu'on joue volontiers aux amoureux.

Mais un grognement sourd, un souffle qui, passant sous la porte, fit voltiger les fétus de paille, me prouva que, pour le quart d'heure, il ne s'agissait pas de pierre. « C'est le loup qui nous aura sentis.» Et Thérésine répétait: « C'est le loup », serrant mon bras à le meurtrir, et regardant par une fente le loup, un grand loup maigre qui maintenant, à quelques pas de la cabane, assis dans la neige et les oreilles droites, veillait.

— Que faire?

— Barrer le loquet et attendre que le loup s'en aille.

— Il faut donc que j'ôte mon châle?...

Et Thérésine, tout en ôtant son châle, admirait la grosseur du loup; puis, comme le loup ne s'empressait pas de partir, tremblante un

peu, mais au fond ravie de l'aventure, elle revint s'asseoir auprès du feu.

— Alors le loup voudrait nous manger?

— Dame, cela dépend de l'appétit, quoique le loup n'attaque guère l'homme.

— Il a aussi l'air transi de froid, avec cette neige qui retombe.

— Oui, je crois que le pauvre diable aurait surtout envie de se chauffer.

Nous entendîmes, devisant ainsi, l'horloge enrhumée sonner onze heures, puis la demie de onze heures, puis minuit, puis la demie de minuit, puis une heure. Le loup ne bougeait toujours pas. Thérésine avait cessé d'être pressée. Au fond, je bénissais le loup.

A la fin pourtant le moment vint de prendre une résolution. Nous ne pouvions pas attendre le jour prisonniers d'un loup et gardés à vue. Armé de mon bâton, j'entre-bâillai la porte prudemment. Le loup s'éloigna. Alors je dis à Thérésine :

— Tu vas passer devant, sans courir, sans te presser; la route est libre. Je te suivrai à

quelques pas pour tenir, s'il y a lieu, l'animal en respect.

Thérésine partit. Ses sabots enfonçaient à peine, tant le froid était vif, sur la neige semée de paillettes et qui craquait.

Tout à coup, s'arrêtant :

— Surtout ne ferme pas la porte, et remets du bois sur le feu...

Je songeais : Quelle drôle d'idée! quand, entre deux éclats de rire, et d'une voix où un peu de compassion se mêlait à beaucoup de reconnaissance, elle ajouta :

— Pour que le loup, le pauvre loup qui est là-bas avec ses yeux luisants, puisse se chauffer à son tour!

LA FIN D'UN SAGE

Sitôt que, sous le ciel pâli où ne passent plus d'hirondelles, les marronniers parisiens, chaque jour moins touffus, commencent à joncher le gazon de feuilles mortes couleur d'or, craquantes et roulées en cornets comme des oublies, tourbillon dans le vent que des enfants poursuivent, je me sens redevenir enfant.

La vie commence toujours ainsi par la poursuite de chimères.

Les oublies, chez nous, étant inconnues et les marronniers peu communs, nous ne cou-

rions pas, tout petits, après les idéales friandises que chasse en rond le vent d'automne.

Mais, galopins de rues villageoises et plus qu'à demi paysans, l'automne ne nous apportait pas moins notre part de chimères et de joie.

Des vieux ormeaux du cours aux branches secouées descendaient doucement quantité de graines légères et rondes que nous appelions des « deniers ».

Nous mettions les deniers en tas; et, Rothschilds ingénus, nous nous imaginions, gravement assis autour de ce trésor que le moindre souffle emportait, posséder des fortunes considérables.

Au surplus, avions-nous bien tort? Et les bonnes femmes ne contaient-elles pas aux veillées que des sorcières, avec des paroles, savaient changer en monnaie tintante la graine légère de l'ormeau?

Du tilleul de la place Neuve, où fut jadis un cimetière, d'autres graines tombaient, comestibles.

Nous les croquions avec un plaisir mêlé d'angoisse, et, rêvant mille choses mysté-

rieuses, nous appelions cela « le pain des morts ».

On ne sait pas combien l'enfance est préoccupée de la mort. Plus tard, dans la mêlée des hommes, dans le bruit des événements, cette impression primordiale s'efface.

Nullement psychologues, certes ! et quoique souvent un pan de chemise sortît de notre culotte déchirée, donc la mort nous préoccupait. Mais nous n'en avions qu'une idée vague.

Aussi est-ce non pas précisément de la douleur, j'ignorais alors la douleur, mais plutôt une sorte d'inquiète curiosité que je ressentis, alors que, m'arrachant à une partie de barres, des gens me dirent : — « Petit, viens vite ! ton grand-père est en train de mourir. »

Mourir, mon grand'père ? Je n'avais jamais pensé que cela fût possible.

J'aimais profondément mon grand-père. Il était bon, sentait la pipe, savait raconter des histoires ; et quand il m'embrassait, excepté les dimanches, toujours sa barbe me piquait.

Homme d'ailleurs extraordinaire et chasseur comme on n'en connut pas.

Un jour que, mon père et moi, nous traversions une prairie, j'aperçus une cabane de feuillage qui avait des jambes et marchait : — « Regarde, mignot ; c'est grand-père ; il fait la chasse aux petits oiseaux ». En effet, je vis la cabane s'arrêter, un peu de fumée bleue monter ; j'entendis un coup de fusil ; et mon père ajouta : — « Grand-père a tué ».

Maintenant encore, s'il m'arrive de rencontre quelque vieille femme chargée d'un fagot de verdure au milieu duquel son pauvre corps maigre disparaît, elle me salue de cette phrase devenue proverbe : — « Vous voyez, je porte la cabane de votre grand-père ».

Lorsque je fus devenu grand, c'est-à-dire lorsque je pus faire une lieue ou deux sans me sentir trop fatigué, parfois mon grand-père m'emmenait chasser avec lui.

Vous n'imaginez pas l'attrait de cette chasse à la cabane qui aux joies sédentaires de la chasse au poste joint l'agrément d'un peu de locomotion.

On peut se figurer la cabane sous forme d'un pot à fleur gigantesque et tressé en feuillage.

Au fond, il y a un trou, comme dans tous les pots à fleur; c'est par ce trou que le chasseur passe la tête. Tant que le chasseur reste debout, la cabane pèse sur ses épaules; et cabane et chasseur, l'un portant l'autre, peuvent aller où il leur plaît.

Parvenu au lieu de son choix, car, en cheminant, il n'a pas cessé d'explorer la plaine, le chasseur fait halte, il se baisse, sa tête rentre; et tout cela est si bien combiné, qu'aussitôt que les bords de la cabane ont touché terre, lui se trouve naturellement assis sur une planchette à hauteur, en face de deux embrasures pratiquées dans l'épaisseur du feuillage, l'une pour le fusil, l'autre pour la palette et la chouette.

Voici en quoi consiste la chasse.

Sur la palette en question qu'on rentre ou sort à volonté, et que fait mouvoir de haut en bas une ficelle, la chouette, donc, est attachée, ni long ni court, de façon seulement que les

mouvements de la palette l'obligent à péniblement voleter.

On sait la haine que les oisillons en général et les becs-fins en particulier nourrissent à l'endroit de la chouette, leur héréditaire ennemie. Quand, par hasard, ils en rencontrent quelqu'une égarée au grand jour, ils s'assemblent en force autour d'elle, l'assaillent, la houspillent et lui font chèrement payer ses méfaits nocturnes.

Aussi, la manœuvre de la palette commencée et notre chouette voletant, fallait-il les voir tous arriver, des quatre coins de l'horizon, à tire-d'aile, grives, bruants, pinsons, verdiers, se bousculant et s'excitant, puis se posant, qui sur un caillou, qui sur une motte de gazon, qui sur une branchette basse, pour gazouiller commodément leurs injures à la prisonnière.

Grand-père n'avait qu'à tirer, et moi, dissimulé jusque-là derrière un mur, derrière un arbre, je n'avais qu'à accourir pour ramasser les victimes.

Mais ne nous perdons pas en inutiles détails.

J'ajouterai seulement que peu à peu grand-père avait fini par m'initier aux arcanes de cette chasse peu connue, et que, malgré mon âge tendre, personne mieux que moi ne savait distinguer, même au nid, les bonnes chouettes des mauvaises; déjouer la ruse du paysan qui, sous prétexte de chouette, essaie de vous vendre quelque hideux hibou cornu auquel il a coupé les cornes; pratiquer la longue et difficile opération du dressage; et dispenser, suivant les lois de l'art, sa nourriture au noble oiseau.

Quelle scène au chevet du grand-père!

Depuis, je n'ai jamais pu relire sans pleurer l'admirable page où le bon Perrault réunit les fils héritiers autour du lit rustique dans lequel expire le vieux meunier propriétaire de Maître Chat.

Grand-père dictait son testament. On me présente à lui, il m'embrasse, puis, tranquillement, continue à partager son bien entre mon père et mes trois oncles.

Testament un peu chimérique dont le notaire souriait, car la chasse n'enrichit guère,

et nos châteaux, au su de tous, avaient sur leurs toits moins de tuiles que d'hypothèques.

Enfin, c'est fini, chacun signe. — « Maintenant, soupira grand-père, mon devoir est accompli, je puis mourir. »

L'agonie semblait commencer quand soudain, grand-père se redresse. Il fait signe aux assistants de s'écarter, et à moi d'approcher.

J'essuie mes larmes et m'approche au milieu d'un religieux silence, tous par avance émus, même le notaire, à l'idée de l'importance et du caractère particulièrement sacré que devaient avoir ces recommandations suprêmes. — « Petit, me dit alors le saint homme, encore un mot, ne l'oublie pas. » Et, me montrant, en face de son lit, l'oiseau favori, l'oiseau de Minerve, qui sur le perchoir d'une cage ouvrait dans l'ombre ses yeux clairs : — « Petit, lorsque je ne serai plus, prends toujours bien soin de la chouette ».

C'est là-dessus qu'il expira. Mort heureuse, digne d'un sage !

Voilà pourquoi, sitôt que, sous le ciel

pâli où ne passent plus d'hirondelles, les marronniers parisiens commencent à joncher le gazon de feuilles mortes couleur d'or, ces premiers courriers d'hiver me jettent en mélancolie.

LE MENEUR DES FEMMES

Cet homme est colossal, mais je vous assure que tous vos originaux ont quelque chose de méridional.

(H. DE BALZAC.)

— Ah! bouffre!... s'écria Miramas en usurpant l'exclamation favorite du Gazonal créé par Balzac lequel, à vrai dire, créa tout, même les méridionaux de Vaudeville, bouffre! déjà quatre heures : je n'ai que le temps de boucler ma valise et de prendre le rapide pour Saint-Baudeli.

— Tu n'attends donc pas les fêtes russes, la représentation de gala ? Il me semble pourtant qu'en ta qualité de correspondant du *Moniteur des Martigues*...

— Non! ces messieurs organisateurs ont oublié de me réserver une place.

— A toi, Miramas?

— A moi-même! Et tu devrais bien, s'il y a moyen, me céder la tienne.

— Mais on m'a oublié aussi.

— Là, bien sûr? Ça me fait plaisir! Après tout, leur Opéra ne saurait contenir tout ce que Paris a de grands hommes. Je n'eusse pas accepté d'ailleurs, et ce que j'en disais, c'était pour rire. Pense un peu que mes six femmes, pas une de moins, m'attendent là-bas.

— Tes six femmes?

— Parfaitement! Elles doivent même, j'imagine, être à s'impatienter dans la gare depuis hier soir.

— Je ne te savais pas marié.

— Eh pardi! c'est bien le contraire! Si j'étais marié, je n'aurais pas six femmes sur les bras.

Les discours de Miramas ne me paraissaient pas fort limpides.

— Voilà, ajouta-t-il : je suis le berger de ces dames, leur « ménaïré », si tu aimes mieux.

Tu ignores sans doute en quoi consiste l'état de « ménaïré ? » Offre le vermouth et que je t'explique.

Sur quoi, le vermouth servi, Miramas daigna m'expliquer qu'en Provence...

— Tu sais, cette chère Provence de qui un Italien du seizième siècle a écrit :

Nella Provenza, questi paèsi lieti,
Il giurar : per ma fica! e un sacramento
Qu' usan li done dond' ogni piacer viene.

Eh bien, en Provence, pays de liesse où jadis les femmes, pour mieux affirmer leur secret et irrésistible pouvoir, juraient un si joli serment, toujours les femmes restèrent enragées des fêtes, et les hommes, d'humeur tranquille, préférèrent s'amuser à part.

Qu'Arles ou Nîmes, dans leurs colossaux amphithéâtres, bâtis par les Romains, dorés par le soleil, fassent combattre les petits taureaux de Camargue ; que Béziers, bouillonnant comme les cuves de ses caves, promène en l'honneur du maître sculpteur Injalbert et de sa titanique fontaine, à travers tout un

peuple dansant *Treilles et Chibalets*, le chameau de sainte Aphrodise; que Tarascon sorte sa Tarasque ; qu'Orange, pour applaudir l'œuvre d'un poète, convoque au milieu des gradins herbus de son *Ciéri*, sous l'incomparable velum du ciel nocturne criblé d'étoiles, un soir, vingt mille spectateurs ; que Nice ressuscite le carnaval; que Marseille, dont le golfe est comme un pré bleu où les voiles blanches des bateaux figureraient les marguerites, célèbre le jeu de la Targue; qu'Aubagne sonne du tambourin pour appeler Barbentane à la farandole... c'est aussitôt par tout le pays, dans les parloirs d'hôtels, dans les vestibules des gares, un bariolage effréné d'affiches prometteuses et multicolores annonçant des trains de plaisir, et, sur les grand'routes, partout, des chars à bancs, des carrioles qui, dans une bourrasque de grelots, un tourbillon fou de poussière, amènent, graves et parées, des femmes en chemin de fer.

— Des femmes?

— Oui, rien que des femmes.

— Et tu me feras croire, Miramas! que les

pères, les maris, autorisent ainsi leurs filles, leurs tendres moitiés, à courir seules la campagne?

— S'ils les autorisent? Je te crois! D'abord elles ne courent pas toutes seules. Groupées village par village, elles ont avec elles « le ménaïré », et c'est là que je voulais en venir.

Maintenant, figure-toi l'effet produit par l'arrivée des marins russes à Toulon. Jamais occasion pareille de sortir, de prendre un peu l'air.

Ah! cet amiral Avelane de qui le nom chez nous veut dire noisette — c'est l'*Aioli* qui a trouvé ça! — et qui doit être au moins originaire du Midi, comme tout le monde, eh bé, non! il peut se vanter d'en avoir fait battre des cœurs sous les corsages en chapelle où tremble la maltaise ou le papillon d'or, et ses matelots auront besoin de courage pour soutenir la fusillade à feu nourri dont, avec leurs yeux vert de mer, vont les mitrailler nos Provençales.

Car depuis quelques jours, comme bien tu

penses, entre Canteperdrix et Nice, et du Rhône jusques aux Alpes, tout le « femmelan » de Provence est en l'air.

— « Si on allait les voir, ces Russes?

— » On les dit si gentils !

— » Ce n'est qu'un petit voyage de trois jours. »

Alors Roset appelle Finet laquelle à son tour appelle Féfin, Miette ou Garidet; et, quand elles sont un certain nombre d'accord, vite une voiture, et en route!

Comme naturellement ça ennuierait leurs maris de les accompagner, elles choisissent un « ménaïré », généralement vieux garçon, qui se dévoue.

C'est moi qui, depuis le commencement de cette année, remplis à Saint-Baudeli les fonctions de « ménaïré. » Je dois les remplir jusqu'à la fin. Et voilà pourquoi mes six femmes, c'est-à-dire les six femmes dont se compose la caravane saint-baudeloise, m'attendent en gare, là-bas.

— Diantre! mais le métier me semble fort galant !

— Oui, galant, si l'on veut, répondit Miramas en affectant des airs modestes.

Il faut soigner les chevaux, conduire la voiture, s'assurer les billets de chemin de fer, retenir les chambres à l'auberge. Pendant ce temps-là Saint-Baudeli dort tranquille, et les hommes mariés, s'inquiétant peu de savoir si le « ménaïré » s'extermine, jouent égoïstement au billard.

Cela ne serait peut-être pas très gai, et sans les petits bénéfices...

— Voyons les petits bénéfices, Miramas ?

— Oui, les petits bénéfices, le tour du bâton, comme on dit.

Par exemple, au théâtre, car elles se font toujours mener au théâtre, je les mets en rang, sur un seul rang. C'est à qui pleurera quand je pleure, à qui applaudira quand j'applaudis.

Nous mangeons à la même table, nous dormons sous le même toit. A table, elles me passent les fins morceaux; et toute la nuit, de mon lit, je les entends se chatouiller et rire.

Voilà tout de même des choses qui font plaisir, mais il y a bien de la fatigue!

— N'importe ! Miramas, en qualité de célibataire, je retiens ta succession ; et si, l'an prochain, à Saint-Baudeli...

— Compris ; au besoin tu te dévouerais... Mais pour aujourd'hui c'est malheureusement encore mon tour. Allons, adieu ! Il s'agit de ne pas manquer le train, je dois bien ça aux amis de Russie.

Et Miramas, — vive la Russie ! — ayant hélé l'omnibus du chemin de fer qui passait, partit rejoindre en gare de Saint-Baudeli, pour les mener de là aux fêtes de Toulon, sa caravane de six femmes.

MONACO CAPITALE DE L'EUROPE

Pour une idée, voilà une idée ! Et combien je remercie mes amis Tournier et Mariéton, grands félibres devant l'Eternel, de m'avoir procuré la petite brochure que j'ai là : Tournier qui rappelle le Gambetta des années de quartier Latin par le poil brun, le rire et la flamme éloquente ; Mariéton retour de Grèce avec un petit livre à parfum de lavande cueilli là-bas, dans le pays des vrais dieux, sur ces collines éternellement sacrées que le ton du roc, ses lignes pures, quelques herbes sèches, odorantes, et l'absence de toute ambitieuse végétation font tant ressembler, paraît-il, aux montagnettes de notre Midi.

Et j'en parlerai, de cette brochure, au

risque de me faire conspuer, ainsi qu'un simple proviseur, par les braves gens qui s'imaginent qu'aimer sa province empêche d'aimer la patrie, et que pratiquer la langue d'oc interdit de jamais bien savoir la langue d'oïl. Comme si tout ce qui est en France ne constituait pas richesse et gloire pour la France! Sans compter que la traduction de *Mireille*, prise à part, reste un honorable morceau de prose française, et qu'Alphonse Daudet, entre autres, quoique Provençal provençalisant, écrit néanmoins d'un assez galant style dans l'idiome de Voltaire.

Mais, permettez d'abord que je vous présente ma brochure vêtue de l'azur le plus tendre, comparable au ciel italien.

Elle s'intitule : LANGUE ET CITÉ INTERNATIONALES. Imprimée à Casal, dans l'imprimerie Giovanni Pane, et datée de Milan, le 1er janvier 1889, elle a pour auteur *M. Alberto Rovere*, capitaine d'infanterie « aiutante di campo della Brigata Cremona, » néanmoins partisan convaincu de la fraternité des peuples.

Le point de vue en est incontestablement original et l'inspiration des plus généreuses. Très d'actualité, comme on dit, au moment où le carnaval de Nice, avec ses batailles de fleurs, ses corsos blancs et ses redoutes concentre l'attention des oisifs sur le coin de terre béni, embaumé de roses même en hiver, qui va de Fréjus à Vintimille, elle nous apprendra par surcroît que tout le monde en Italie n'a pas pour regarder la France les grands yeux d'ogre de Crispi.

Le capitaine Alberto Rovere, guerrier érudit et lettré, s'est aperçu qu'il existait de notre côté des Alpes une langue harmonieuse et superbement colorée qui n'est pas la langue française, mais qui, comme l'a si bien dit M. Jules Simon, maître incontesté en l'art d'écrire, est *une* langue française. Et, au lieu de la considérer comme une quantité négligeable, respectueux des œuvres de Dieu ainsi que des legs de l'histoire, bien loin de vouloir la détruire, il recherche à quelle œuvre utile elle pourrait encore servir.

Les Marseillais, qui parlaient trois langues

autrefois, et que le malheur des temps a, pécaïré! réduits à se contenter de deux, ont résolu la question en employant couramment le provençal et le français. Té! on n'a jamais trop de langues pour dire ce qu'on veut dire. Et puis cela n'est pas plus bête que de s'obstiner dans une langue prétendue unique, mais qui presque toujours se double d'un patois grossier dans les campagnes et, dans les villes, d'un ignoble argot.

Mistral avec *Mireille*, et, après *Mireille*, avec *Calendal*, *Nerte*, *les Iles d'or;* Théodore Aubanel, avec les *Filles d'Avignon*, la *Grenade entr'ouverte;* Roumanille avec ses contes et ses vers d'une bonhomie Lafontainienne ; Félix Gras avec son *Romancero*, ses *Charbonniers*, sa *Tolosa ;* bien d'autres encore depuis trente ans ont pratiquement démontré, dans la mesure de leur pouvoir, comme quoi le provençal est encore bon à quelque chose.

Le capitaine rêve mieux pour lui.

« De tout temps, nous dit-il, on reconnut la nécessité, au moins pour la diplomatie et le

commerce, d'une langue internationale. » Après le latin et l'espagnol, le français fut longtemps accepté. Mais voici que quelques nations, l'Allemagne, en tête, rechignent. « Il est donc urgent de chercher une langue qui puisse être employée par tous sans blesser l'amour-propre de personne. »

Laissant de côté le *volapück* du Badois Martin Schleyer et le *Blaia Zimmondal* du docteur Meriggi de Pavie, le capitaine la trouve tout de suite, cette langue. Et vous la devinez? c'est le provençal! Comment diable n'y avions-nous pas pensé plus tôt?

« Cette langue aujourd'hui parlée, ou du moins comprise, de dix ou douze millions d'hommes, et apte à exprimer n'importe quel sentiment et n'importe quelle idée, a tous les droits acquis pour devenir langue internationale.

» Étant fille du latin, elle est sœur du grec moderne, des langues italienne, espagnole, portugaise et roumaine, elle est proche parente de l'allemand et de l'anglais, et, comme celles-ci, comme le celte, le lithuanien, l'ar-

ménien, l'ancien persan, l'ancien indien ou sanscrit, elle tient au tronc linguistique arien ou indo-européen.

» Elle offre, en outre, cet avantage que, n'appartenant en propre à aucun grand État constitué, elle sera plus facilement acceptée des diverses puissances. »

Mais une langue ne suffit pas; il faut encore une ville.

Eh! bien, et Monaco — décidément on trouve de tout dans notre bienheureuse Provence — Monaco appelé *Monoecum* par les Romains et que ses habitants appellent *Mounègue*, n'est-elle pas précisément à souhait?

« Monaco de son côté possède tout ce qu'on peut désirer pour en faire la ville internationale. La température en est douce, le climat constamment tiède et bénin ; une riche végétation y rend agréable le séjour au bord de la mer... »

Quel meilleur endroit, je vous le demande, pourrait-on choisir pour y installer une école normale d'où le provençal, étudié par des jeunes gens de tous les pays, se répandrait

ensuite dans le monde entier ; une Académie des lettres destinée à maintenir la pureté de ce beau langage ; une Académie des sciences qui traduirait, toujours en provençal, les publications nouvelles ; une exposition, un institut commercial, un institut industriel, une académie navale et surtout un grand congrès permanent, composé des représentants de chaque peuple faisant partie de l'Union, lesquels rédigeant les traités et aplanissant les différends qui pourraient s'élever de nation à nation, délibéreraient en provençal et seraient comme le conseil des Amphictions de ces États-Unis d'Europe.

Car M. Alberto Rovere a tout prévu, même que Monaco serait port franc et la couleur de son drapeau, blanc et rouge, aux couleurs de France et d'Italie.

Il a prévu aussi les conditions de l'accord entre les deux nations. Parlant de nos droits sur Monaco, il dit : « Comme on le voit, le morceau de territoire à céder n'est pas grand'chose ; il mérite pourtant une compensation, non en argent : les pays ne sont pas

marchandise! mais consistant en un don national que l'Italie devra faire à la France. »

Ce sont là de nobles paroles mises au service d'un beau rêve.

Le capitaine Alberto Rovere ne se paie pas d'illusions là-dessus. « Je sais fort bien, dit-il, que toutes les nouveautés rencontrent des obstacles insurmontables... Mais je sais aussi que nombre d'idées, traitées d'abord comme utopies, sont aujourd'hui acceptées de tous. »

Le ciel vous entende capitaine Alberto Rovere, et luise bientôt le jour où, du haut de ce féerique rocher du vieux Monaco se mirant dans cent pieds d'eau bleue, une assemblée de braves gens, conquis par l'indulgente nature à une politique de fraternité et de douceur, décréteront la paix sur terre.

Ma joie d'ailleurs sera complète — à quoi bon le dissimuler ? — si le décret est en provençal.

L'AUBERGE DU DIABLE

Était-ce Lucifer lui-même qui avait bâti le logis ou bien — car, malgré sa puissance, l'Ange Noir ne possède pas le don d'ubiquité — quelque simple diable ou sous-diable envoyé en mission sur terre? Voilà ce que la légende a oublié de dire.

Mais un fait certain et bien connu de tous, c'est que dans les temps anciens, au beau milieu de l'Estérel, sur le bord de l'unique route immémorialement périlleuse qui, parmi les escarpements de porphyre rougissants et déchiquetés, les pins noirs et les chênes-lièges, allait d'Antibes à Fréjus, une auberge exista appelée « l'Auberge du Diable », et que quel-

ques débris demeurent, calcinés, en surplomb sur l'abîme, comme pour attester la véracité du présent récit.

Certain jour donc, les rares voyageurs, marchands juifs, pèlerins ou soldats d'aventure, qui seuls se hasardaient par là, ne furent pas étonnés médiocrement, dans un désert où, la veille encore, n'habitaient que des sangliers et des loups, de voir, à la nuit tombante, se dresser les toits d'une engageante hôtellerie, dont les fenêtres grandes ouvertes laissaient s'exhaler les parfums des marinades et des daubes, et sur la porte de laquelle une enseigne se balançant portait cette inscription mirifique :

Au fourneau
du grand feu d'enfer.

Comme les murs en étaient de marbre et que personne ne se souvenait avoir vu passer ni chariots portant des poutres et des blocs, ni maçons, ni tailleurs de pierre, les gens d'abord se demandèrent par quel miracle sin-

gulier ou par quelle sorcellerie un édifice si plaisant venait ainsi de pousser en une nuit.

L'habitude, néanmoins, s'en prit avec le temps.

L'hôte semblait bien un peu noir sous sa toque de laine blanche, et l'hôtesse, malgré de plantureux appas, un peu noire aussi dans ses atours de soie écarlate.

Mais on les supposa lointainement Maurisques comme tant d'autres, car tous ceux de Grimaud et du Fraxinet, après la cruelle défaite, n'avaient pas quitté le pays.

L'hôtellerie cependant s'achalandait et ses fourneaux ne chômaient guère, flamboyant dans la nuit, sur la montagne, comme un phare, et attirant désormais, avec les poudreux coureurs de grand'route, toute une riche clientèle : bourgeois des villes voisines et des prochains villages, nobles habitants des châteaux et des maisons fortes, parfois même un équipage entier de trafiquants marins ou de corsaires désireux, entre deux tempêtes, de se donner du plaisir pour leurs écus.

Et dans la grand'salle, devant la vaste che-

minée où s'allumaient l'hiver, dessinant des dentelles d'or, d'énormes brassées de bruyères, au milieu du crépitement des lauriers et des myrtes brûlés, c'était fête perpétuelle; car quiconque, attiré par l'odeur de cuisine et par la renommée, entrait une fois à l'auberge du Diable, n'en ressortait plus que la bourse vide, cette bourse fût-elle païenne ou chrétienne, et contînt-elle des florins aux trois clefs des papes d'Avignon, ou bien les monnaies melgoriennes, conciliant objet d'échange entre matelots méditerranéens, portant une croix sur la face et, sur le revers, un croissant avec des lettres musulmanes à la gloire de Mahomet.

Les méchantes langues prétendaient même qu'en cette heureuse et diabolique hôtellerie, une fois la bourse épuisée, en partant, par surcroît, on laissait son âme.

Car, paraît-il, le grand feu d'enfer n'y brûlait pas seulement sur l'enseigne et dans les fourneaux, mais encore aux yeux de l'hôtesse, sans compter ceux d'un nombre infini de servantes et chambrières, toutes en bon point,

roussies et brunes, qui, venues on ne sait d'où, paraissaient être toujours neuves, et qui, en passant les plats à table, effleuraient volontiers la joue des soupeurs de leurs bras doucement grenus, et volontiers aussi, l'heure de dormir arrivant, s'attardaient à border les draps des grands lits à deux oreillers fleuris de lavande et de verveine.

Mais voyez ce qu'est l'ambition chez les diables comme chez les hommes!

Qui n'a pas tout croit n'avoir rien ; et le plus beau bouquet du monde ne paraît que fagot de ronces s'il y manque précisément la fleur que l'on désire et qu'on ne peut avoir.

Or le diable hôtelier — il fut prouvé dans la suite que c'était en effet le Diable — se désolait et maigrissait, persécuté par cette idée que parmi tant d'âmes toutes diversement précieuses de financiers, de procureurs, de clercs, de gentilshommes et de joueurs de luth qui chaque jour venaient chez lui commencer la danse d'enfer, il ne se trouvait pas, pour le moins, une âme d'évêque.

En vain sa femme essayait de le raisonner :

— Dix moines valent un évêque, et les moines, depuis quelque temps, ne nous manquent pas !

Mais ces calculs le laissaient froid, un diable ayant son amour-propre.

— Hélas ! soupirait-il quelquefois, le métier d'hôtelier, à la fin, me fatigue... Notre fortune est rondelette... je voudrais jouir du repos.

— Retirons-nous, alors. Achetons un château. Tu seras seigneur et moi dame. Nous irons à la cour, nous marierons nos filles.

— Avant mon évêque, jamais!

Et c'était entre eux des disputes dont l'éclat arrivait jusqu'aux villages d'alentour, ce qui fait que les vieilles disaient :

— Le diable, aujourd'hui, bat sa femme.

Un soir, enfin, dans des cliquetis de fins sabots ferrés d'argent, de cuirasses heurtées et de sonnailles, l'évêque espéré apparut.

C'était un magnifique évêque. Il revenait de la croisade où, digne légat et bon soudard, à Narbonne comme à Béziers, dans les incendies et sacs de ville, il s'était sanctifié par

tant de crimes que le sang albigeois dont son long manteau était couvert semblait pourpre cardinalice.

Entouré d'une escorte de tonsurés et de guerriers, tous également bons buveurs et bons débauchés, tous également portant l'épée, il se dirigeait doucement vers Rome sur sa mule, glorieux et la joie au cœur, pour rendre ses comptes au Saint-Père.

— Par la croix et par le bûcher! s'écria-t-il en voyant l'enseigne : « Au fourneau du grand feu d'enfer? » Voilà qui réjouit estomac et fressure. M'est avis qu'on s'annuite ici.

— Évêque, dit quelqu'un, c'est, paraît-il, l'auberge du Diable.

— Nous avons bataillé pour Dieu, je crois, assez gaillardement; il est juste qu'enfin le Diable nous régale.

Et l'hôtesse, en robe de serge écarlate, s'étant montrée à la fenêtre, l'évêque descendit de sa mule et entra.

Aussitôt les fourneaux flambèrent ; et, chargées comme par magie de volailles grasses et

de venaison, aux landiers de la cheminée, les broches se mirent à tourner.

Comme si l'évêque eût été annoncé, les tables se trouvèrent prêtes, la nappe mise et déjà couverte d'épices.

Par tous les escaliers, des marmitons en veste blanche montaient les jarres de vin frais fleurant la vendange et la cave. Les servantes passaient les plats, riaient et montraient leurs dents blanches.

A minuit, l'évêque fut gris et plus qu'aux trois quarts ensorcelé par les yeux ardents de l'hôtesse qui, on ne sait comment, sans que le mari s'en offensât, ayant l'habitude des cornes, se trouvait assise sur ses genoux.

— Hôte de mon cœur, disait l'évêque, je suis content de toi, de ta cuisine et de ta femme. Ses cheveux crépus sentent l'hérésie, et femme hérétique est bien d'Église. Fais qu'elle soit mienne ce soir.

— Avec plaisir. Tout dépend d'elle.

Sur quoi l'hôtesse, en se jouant, s'empara de la crosse, se coiffa de la mitre ; et, tandis que, prêtres ou soldats, les convives, chacun

pour sa part, s'acoquinaient aux cotillons des servantes, l'évêque chancelant et ravi, après une dernière rasade :

— Par Mahom! hôte de mon cœur, tu te montres là vrai ami. Pour reconnaître un tel service, il faut, avant d'aller dormir, que je te donne ma bénédiction.

— Doucement, évêque; je suis le Diable.

— Diable ou non, je te bénirai!

Et malgré que l'hôtesse essayât de l'en empêcher, malgré que l'hôte s'écriât : « Voyons, évêque, pas de bêtises! » plus violet encore que sa robe, et aussi solennellement sacerdotal qu'aux messes et processions, l'évêque, par-dessus l'orgie, de ses deux doigts unis à l'un desquels luisait l'anneau, dessina le signe de croix.

Alors tout s'éteignit, un grand cri s'éleva, la terre s'ouvrit, les murs croulèrent.

Si bien que le lendemain, à la place de l'infernale hôtellerie, il ne restait plus qu'un grand rond noir, tel à peu près qu'on le voit encore, puant le soufre, crevassé et couvert de pierres brûlantes.

— Depuis, conclut l'homme qui nous racontait tout cela en écorchant un vieux chêne-liège, l'endroit s'appelle l'Auberge du Diable. Des esprits parfois y reviennent, mais personne ne s'y damne plus.

— Ce qui prouve, ajouta le bon curé des Baumes-Rousses, un peu scandalisé d'abord par la familiarité de l'histoire et heureux d'en tirer une chrétienne conclusion, ce qui prouve, mes chers amis, que, tout en se damnant, un évêque demeure évêque, et que sa damnation même peut servir aux secrets desseins du Très-Haut.

LES REGRETS DE FARFANTELOT

> Ces sorcières thessaliennes à qui on vendait sa vie pour un rêve.
> (Gérard de Nerval.)

Comment si jeune, à peine seize ans, Farfantelot se trouvait-il ermite ? Ah ! mon Dieu ! De la façon la plus simple du monde.

Après que les mauvais garçons, les routiers et aussi les jacques, qui alors bataillaient sous la même bannière, eurent assailli le château de qui sa mère était la seigneuresse, après le massacre, et le viol, et le pillage, et l'incendie, quelqu'un le trouva, seul, épargné, rôdant au milieu des ruines où depuis un mois il se nourrissait des pousses

vertes de la ronce et de la chair des limaçons.

Ce quelqu'un était frère Pierre qui, de le voir pâle et languissant, eut pitié, et l'emmena, tout petit, dans son ermitage.

Depuis, Farfantelot avait vécu là, partageant l'existence de frère Pierre, vêtu comme lui d'un sac de bure, couchant sur la dalle comme lui, et quelquefois l'accompagnant, quand, pour les quêtes, bourdon en main et besace au dos, il faisait le tour des vallées.

Si bien que frère Pierre, par suite du grand âge, étant mort, Farfantelot, aussitôt qu'il l'eût enseveli dans l'endroit clos de pierres brutes et parsemé d'énormes os qui était le cimetière des ermites, prit son bourdon et sa besace, et dès lors, s'appela frère Farfantelot.

Farfantelot était heureux.

Très doux et de cœur ingénu, il aimait sa grotte, sa chapelle, n'imaginant pas joies meilleures que de réveiller chaque matin les oisillons au son argentin de sa cloche, que de méditer pendant les longues après-midi au milieu des fosses fleuries de marjolaine où les

ermites dorment leur sommeil, ou bien encore près de la chapelle, sous un chêne entre les racines duquel une source vive sourdait, et le soir, à la lueur d'une torche de résine, de relire quelques vieux livres, héritage de frère Pierre.

Ces livres, d'aspect vénérable et à chaque page embellis de brillantes enluminures, racontaient l'histoire des grands solitaires, leurs pénitences au désert, leurs triomphes sur le Malin.

Farfantelot les admirait fort, s'étonnant néanmoins, dans l'innocence de son âme, de n'être, lui, jamais tenté, cherchant vainement aux heures ardentes du jour, sous l'ombre verte des couverts ou parmi les chaudes vapeurs qui flottent sur l'herbe brûlée, à surprendre, péril souhaité, la danse des démons femelles, et vainement aussi, la nuit, espérant que, par la porte ouverte de sa grotte, avec un rayon de lune pour chemin, descendrait, jusqu'à lui, ainsi que les livres promettaient, le cortège ennemi des courtisanes et des reines.

La tentation finit par venir.

Un matin qu'il avait rencontré — près d'un des petits oratoires blancs dont, à travers rocs et cailloux, se jalonne sur la montagne le chemin en zigzag de l'ermitage — une chevrière qui gardait ses chèvres, et cette chevrière, très brune, malgré de grands yeux clairs, ayant ri alors qu'il passait, Farfantelot, quoi qu'il pût faire, se sentit à tout jamais possédé d'elle.

Partout maintenant devant Farfantelot marchait l'image de la chevrière. Cette forme vague, entre les arbres, c'était la chevrière, là-bas. Le bruit de la source en tombant lui semblait redire son rire, et le regard bleu des pervenches lui semblait celui de ses yeux.

Quand ce fut le soir, mal encore pire. Par la porte restée ouverte, avec un rayon de lune pour chemin, Farfantelot vit descendre, à peine endormi, les courtisanes et les reines des vieux livres, Aspasie avec Cléopâtre, Belkiss, Rhodope, Mélusine; mais toutes, qu'elles apparussent cambrées et nues sous le faix de leurs cheveux lourds, ou que leur splen-

deur se revêtît de brocarts et de pierreries, toutes avaient le rire rouge et clair et les grands yeux de la chevrière.

Ainsi les nuits de Farfantelot devinrent un long enchantement.

Pécheur, hélas! sans le savoir, Farfantelot désormais aimait son supplice ; et si, à force de macérations et de prières, il pouvait encore mettre en fuite les démons du jour, il espérait, il appelait, ce dont, au fin fond des enfers, dut sans doute se réjouir le diable, les troublants prestiges de la nuit.

A la fin pourtant Farfantelot n'y put tenir ; et, son désir secret plus que son vouloir le guidant, un beau matin, près du petit oratoire blanc, et comme par hasard, il retrouva la chevrière.

Elle rit encore, offrit du lait.

— Jette là ton froc, disait-elle, et mets-toi chevrier avec moi.

Puis, car elle avait eu connaissance de l'histoire de Farfantelot :

— Nos deux destinées se ressemblent. Les jacques, les routiers et les mauvais-garçons

ont brûlé ton château ; à moi ils brûlèrent ma chaumière. Puisque nous sommes du même âge et quasi seuls en pays désert, si on s'aimait, Farfantelot? Tu m'aiderais paître mes chèvres et je m'appellerais Farfantelote.

Farfantelote, qui depuis ne quitta plus ce nom, n'avait sur elle qu'une pauvre robe d'étamine si vieille et déjà si usée qu'au travers de la trame la pointe de ses seins luisait ; mais Farfantelot, la regardant, n'en croyait pas moins voir la reine de Saba dans sa gloire.

— Et mon ermitage?... disait Farfantelot. Mais Farfantelote répondait :

— N'ai-je pas au creux du vallon une cabane en vert feuillage?

— Et quand au lever du soleil, je ne sonnerai plus ma cloche, qui réveillera les oiseaux?

— Les oiseaux se réveilleront en entendant le bruit que feront les campanettes de nos chèvres.

— Et mes livres?

— Oublie tes livres ; je sais des contes bien plus beaux que tous ceux qu'ils peuvent raconter.

— A ton vouloir donc, Farfantelote !

C'est ainsi que Farfantelot, d'ermite qu'il était, se fit chevrier.

Au bout de quelque temps, Farfantelote et Farfantelot étant montés à l'ermitage, ils y trouvèrent un voleur d'air respectable et très barbu, qui, poursuivi à coups de fourche par les paysans du bas pays et trouvant la grotte vide avec la porte de la chapelle simplement fermée au loquet, s'était installé là pour faire pénitence.

Et comme il se souvenait vaguement avoir autrefois été prêtre, leurs confidences entendues, sans perdre de temps il les maria.

Rien ne manquait plus au bonheur de Farfantelot. Il adorait Farfantelote et Farfantelote l'adorait.

Mais voyez l'inconstance de l'homme, ou plutôt combien, pour ceux qu'un rêve ensorcela, la vie reste toujours misérable à côté du rêve ! Bientôt, — les femmes sont si fines ! — Farfantelote s'aperçut que Farfantelot, la nuit approchant, devenait triste chaque soir.

— Hé bien! Farfantelot, pourquoi me faire ainsi grise mine?

— Tu te trompes, Farfantelote, jamais je ne me sentis si joyeux.

— Aurais-je, depuis ces deux ans, tout à coup cessé d'être belle?

— Non, Farfantelote; nulle femme qui ne soit laide auprès de toi.

— Mes yeux se seraient-ils éteints?

— Ils brillent comme vers luisants.

— Aurais-je perdu la gaieté, qui te plaisait tant, de mon rire?

— Ton rire est toujours fait de perles et doux sonnant comme une chanson.

— Mes cheveux, par quelque maléfice, auraient-ils changé de couleur?

— Ils sont demeurés noirs et bleus, ainsi que les mûres des haies.

— Alors, pourquoi ne plus m'aimer? Pourquoi, tandis que je suis là, regarder ailleurs je ne sais quoi d'inconnu dont je suis jalouse? Ici, quelque chose te manque. Tu as regret de quelque chose, Farfantelot.

Et Farfantelot répondit, car il ne savait pas mentir :

— Pardonne-moi, Farfantelote! mais depuis quelque temps, à l'heure du soleil tombé, un souvenir me vient des songes qui nuitamment me visitaient alors que j'étais pauvre ermite; et tout emparadisé de ton amour, que le ciel aussi me pardonne! je me meurs et je me consume du regret de mes tentations.

LES ANES DE PIÉGUT

D'aussi loin qu'il me souvienne, j'eus, pourquoi ne pas l'avouer? un faible pour l'âne.

Tout petits, on nous racontait qu'au temps jadis la voix de Dieu passa par le larynx d'une ânesse ; qu'un âne, de ses naseaux fumants, réchauffa Jésus sur la paille ; que le même Jésus, à son entrée dans Jérusalem, choisit un âne pour monture et que, depuis ce jour, les ânes de Palestine ont une croix noire sur le dos.

Et nous aimions l'âne, citoyen bourru, habillé de bure comme un moine ; dévoué avec ce qu'il faut d'indépendance ; sobre par

nécessité et néanmoins gourmand à ses heures, car c'est en tondant le chardon de sa langue qu'il révéla aux hommes les vertus secrètes de l'artichaut, simple chardon perfectionné par la culture et « sorti de la mâchoire de l'âne pour s'inonder de sauce dans le plat d'argent d'un évêque », ainsi que le constate fort congrûment le *Fantasio* de Musset.

Donc, l'autre jour, pendant que Paris allait à ses joies, j'avais allumé mon feu, et tranquille, les yeux mi-clos, je songeais aux ânes de mon pays.

— Allumé votre feu ?

— Mon Dieu oui ! cher lecteur. Je ne sais pas plaisir plus grand par ces premiers froids brusques et taquins dont frissonnent nos automnales matinées, que de mettre l'allumette sous quelque bûche bien rugueuse ; non pour avoir chaud, certes ! mais simplement pour écouter la chanson des étincelles et de la sève chuchotant par avance les délices du prochain hiver, pour respirer cette bonne odeur forestière que répand le bois lorsqu'il brûle, pour

voir floconner les cendres, s'écrouler les braises, et les mousses subitement enflammées s'enlacer et se tordre en vivantes broderies d'or.

Essayez de la distraction, à deux si c'est possible et si l'amour vous tient, puis vous m'en direz des nouvelles?

Maintenant, demandera-t-on, par quelle baroque association d'idées le voisinage d'un feu de bois sec vous faisait-il songer aux ânes?

Entre nous, c'est tout une histoire!

Les gamins, comme chacun sait, adorent la neige et l'hiver.

Or, à l'époque déjà lointaine où une fissure prudemment réservée dans le drap permettait au mistral de taquiner le petit bout de linge blanc sortant du fond de ma culotte, je partageais sur ce point-là tout à fait le goût de mes camarades.

On s'est couché le soir par un joli ciel clair sur le fond bleu duquel, comme des millions, des milliards de vers luisants, le froid vif faisait danser les étoiles; et le matin, ô

surprise, du fond de son lit, on entend la cloche sonner enrhumée, — la cloche de la vieille horloge perchée là-haut dans la cage à jour du beffroi communal comme un gigantesque oiseau de bronze.

Point de paresse, ce jour-là !

Il fallait arriver premier, avant que le pas du facteur rural eût imprimé sa double trace noire sur le blanc tapis, si blanc, si moelleux, qui ouatait les rues. Quelle joie de n'avoir pas été devancé et d'enfoncer jusqu'aux genoux, crânement, dans la neige vierge! On franchissait le portail peint, on poussait jusqu'à la campagne.

— Où allez-vous ainsi, petits drôles ?

— Le temps se relève, la neige a fini de tomber, et nous allons voir arriver les ânes de Piégut sur la grand'route.

Il faut savoir que ce Piégut est le plus pauvre des villages.

Perché au milieu des rochers, en pleine montagne, son terroir tout pétri de cailloux aigus se trouve si maigre et le blé qu'il porte si clairsemé, que, même les ans de bonne ré-

colte, on y verrait facilement un mulot courir entre les chaumes.

Aussi ses habitants ont-ils à peu près pour ressource unique la vente de quelques charges de bois et de genêts, coupées le plus souvent en maraude, et qu'une fois décembre venu, ils descendent vendre à la ville sur leurs ânes.

Aussitôt la neige apparue, les ânes de Piégut arrivaient.

Et c'était pour nous une distraction nouvelle de les voir se suivre, procession bizarre, sur l'étroit sentier en lacet qui mène au village, puis déboucher par la porte de la placette, clochettes sonnantes, avec leurs charges de longues bûches tout argentées de grands lichens, où un peu de givre restait.

On les attachait sur un rang aux anneaux de fer fichés dans le mur d'une tour ébréchée qui est là, et près de laquelle leur présence attirait bientôt la foule marchandeuse et bruyante des ménagères.

Quels cris, quelles discussions et quels rires! Trois francs demandés, vingt sous offerts. Mais à la fin tout se vendait, et les villageois,

laissant là leurs ânes, jusqu'au soir, allaient se chauffer à l'auberge.

Nous regardions ces pauvres ânes battre de leurs sabots le sol plus dur que mâchefer, baisser l'oreille sous la bise, et, quoique le bridon les gênât, s'entrefrotter les naseaux ou la croupe pour trouver un peu de chaleur.

Le soir, je disais à grand'mère, car leur sort me préoccupait :

— Pourquoi laisser ainsi ces ânes se morfondre?

Et grand'mère, tout en décrochant ses grands anneaux d'or, tout en ôtant l'épingle de son large ruban d'Arlésienne me répondait à chaque fois :

— Ça, petit, c'est le train du monde; et voilà pourquoi on parle en proverbe *des ânes de Piégut qui apportent le bois et ne se chauffent pas*.

Grand'mère croyait à Henri V dont elle m'avait suspendu au cou la classique médaille de plomb. Son proverbe pourtant m'a fait un tantinet socialiste. J'en ai toujours gardé certain fonds d'amertume, et une malheureuse

propension, quand il serait si simple de goûter simplement la vie, à considérer en toute occasion l'envers parfois attristant des choses.

Il y a des jours où fatalement on philosophe.

Donc l'autre matin, jour d'élections, je me répandis par les rues pour voter moi-même et voir voter.

Parmi les physionomies, plus ou moins distinguées ou banales, des électeurs qui se pressaient au scrutin, une tête d'ouvrier particulièrement me frappa : cheveux ras, barbe blanche et drue — *une vieille barbe* en effet — le type de ces croyants de 1848 qu'on nomme ainsi non sans ironie.

Il vota tranquillement et gravement en homme qui sait ce qu'il fait. Mais après avoir déposé dans l'urne le petit carré de papier qui affirmait sa foi et ses espérances, je le vis s'approcher, l'air résigné et triste, d'un de ces petits cadres grillés sous lesquels depuis quelque temps chaque mairie affiche les offres d'emploi.

Il était vêtu proprement, pourtant je ne sais quoi chez lui révélait les préoccupations de

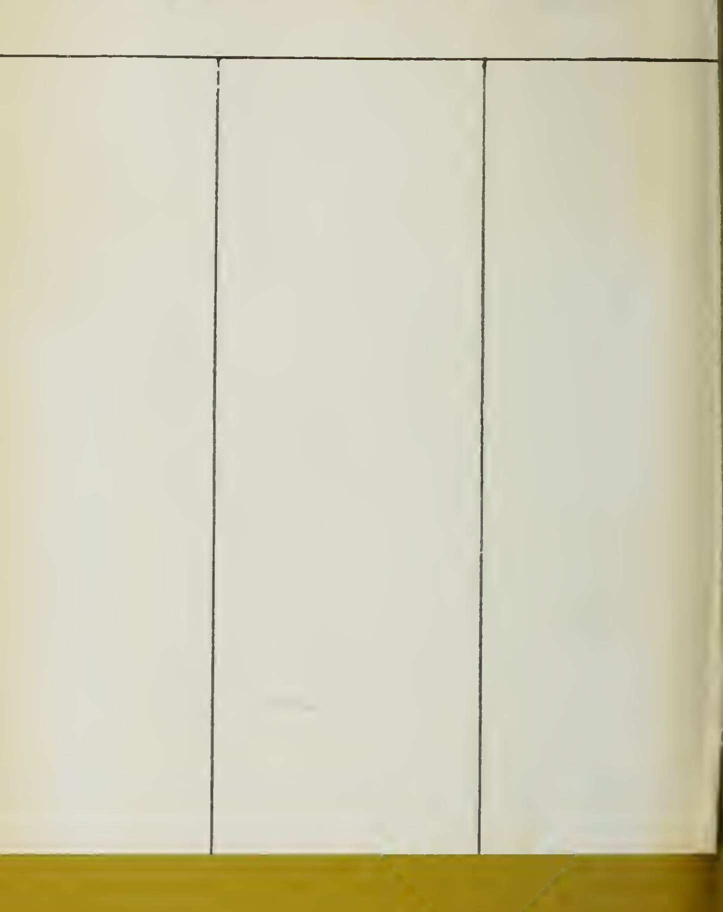
la misère. Il nota quelques mots sur un coin de journal, sans doute une adresse où il espérait trouver du travail, puis il se mêla à la foule et disparut.

La rencontre, dans la disposition d'âme où j'étais, m'émut pitoyablement ; et à l'idée de cet homme pauvre, désespéré peut-être, au milieu de la grand'ville dont ses soixante ans de travail ont contribué à créer le luxe, au sein d'une République pour laquelle il a combattu, je me rappelai, non-sans un retour de mélancolie, les ânes de Piégut et leur proverbe.

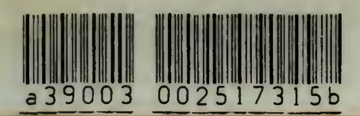
FIN

TABLE DES MATIÈRES

ÉMILE COLIN — IMPRIMERIE DE LAGNY




CE


a39003 002517315b

